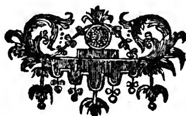


MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE
DES SCIENCES,
ET BELLES-LETTRES
DE NANCY.

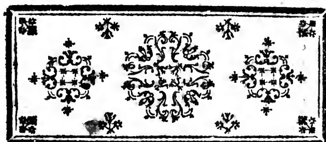
TOME QUATRIEME.



A NANCY,
Chez HÆNER, Imprimeur Ordinaire du Roi & de la Société Royale, ſur la Place, Ville-Neuve, au Nom de JESUS.

M. DCC. LIX.





DISCOURS

SUR

L'UTILITÉ DES ACADÉMIES.

PAR M. le Chevalier de SOLIGNAC, Sécrétaire perpétuel de l'Académie.

C'EST par l'établissement des Académies que le savoir & la politesse ont pénétré jusques dans les Régions même, où régnoient le plus l'ignorance & la rusticité.

La France dès le Régne de Philippe de Valois commençoit à lutter contre la Bar-

barie où elle étoit plongée. Ainsi qu'un terrein naturellement fertile & qui ne doit qu'à sa seule vigueur certaines plantes qu'il fait éclore, elle produisoit quelquefois des Génies capables de l'éclairer ; mais la rareté qui en faisoit le plus grand mérite, & dont ils étoient les prémiers à sentir le prix, leur inspiroit une trop haute idée d'eux mêmes. Ils avoient plus à cœur leur réputation, que la gloire de leur Patrie. Ils travailloient moins pour l'instruire, que pour s'en faire admirer.

On sait d'ailleurs, qu'occupés à s'ouvrir la carrière épineuse des beaux Arts, les meilleurs Esprits d'alors n'en étoient encore qu'à la simple étude des régles qu'il faut suivre pour les cultiver avec fruit. Ils ne mettoient aucune différence entre ces régles & le bon goût qui les avoit établies. Encore moins s'apercevoient-ils, que le bon goût, toujours supérieur à ces régles, ordonne quelquefois d'en secoüer le joug. C'étoit le tems de faire des fautes en essayant, & de prendre pour la perfection de l'Art ce qui n'en étoit qu'une simple ébauche.

Le goût ne parut s'épurer que sous le Régne de François I. Mais combien étoit-ilencore éloigné de ce rapport exact de l'Esprit & de la raison qui le forment? On prodigua l'un

sans l'aveu de l'autre. On se guinda jusqu'à un merveilleux outré. Incapables d'éblouïr par les feux folets d'une imagination vive & légére, ce qui n'eût pas laissé d'être un défaut, les Écrivains d'alors donnerent dans un défaut plus grand : Celui d'exagérer pour surprendre. On ne connut, on n'aima plus que le Gigantesque. On grossit tous les objets, soit qu'on ne daignât point en étudier les proportions, soit qu'on ne sût point les saisir avec justesse. Delà ces Hiperboles excessives, cet Enthousiasme forcé, cette enflure vicieuse qui peuvent faire comparer les productions de ce tems à ces Pyramides d'Egypte, dont toute la simétrie n'est qu'une séche uniformité, & qui sous un faux air de magnificence & de fierté, n'ont rien qui flatte ceux mêmes qu'elles étonnent.

Ce qui servit le plus à écarter des routes du bon goût, ce fut l'admiration qu'on avoit pour ces productions informes. Comme peu de Gens étoient capables d'en démêler les défauts, elles passoient pour des modéles, & chacun s'étudioit à les imiter. On ne savoit point, ou l'on vouloit sans doute ignorer, que quel que soit l'original qu'on se propose, on ne peut jamais le suivre que de loin, parce qu'il n'est pas possible, qu'on ne se relâche, en ne voulant que l'égaler. On ne

penſoit même pas, que ſi les mauvais modelles nuiſent, parce qu'ils enſeignent ce qu'on devroit éviter, il n'eſt pas moins certain, que les bons nuiſent auſſi quelquefois, parce qu'ils ſervent de bornes au déſirqu'on a d'apprendre.

Delà vint auſſi le ton uniforme de tous les Génies d'alors. Triſtement aſſervis au goût de leur Siécle, ils n'eſſayoient point de prendre un plus noble eſſor ; & ne ſe doutant point, qu'ils puſſent eux-mêmes devenir des modéles, ils s'étoient réduits à n'être que de froids & ridicules imitateurs.

Quelle route brillante ne ſe feroient-ils pas ouverte à eux-mêmes, quel précieux amas de connoiſſances ne nous auroient-ils pas laiſſé, ſi raſſemblés pour ſe rendre compte de leurs ſuccès, pour diſcuter le mérite de leurs originaux, ils euſſent eſſayé de réünir comme en un ſeul corps de lumiére les éclairs imprévûs qui les frappoient de tems en tems; ſi joignant la réflexion aux efforts d'une nature heureuſe, dont ils ſe diſſimuloient les dons, ils fuſſent parvenûs à préférer, ſelon ſes vûës, les graces d'une énergique ſimplicité à ces mélanges bizarres de fineſſe & de groſſiereté, à ces débauches de l'art, qu'avoit accrédités leur reſpect ſervile. Plus élevés au-deſſus des Maîtres, dont ils s'étoient fait honneur

d'être les Disciples, que ceux-ci ne croyoient l'être au-dessus de leurs Contemporains, ils auroient paru comme de nouveaux Astres dans l'Empire des Lettres; & tous ensemble attirant dans leur tourbillon tout ce qui se seroit trouvé à leur portée, de proche en proche ils auroient éclairé les Siécles, qui devoient venir après eux.

Ce qu'ils auroient dû entreprendre pour notre avantage & le leur, fut enfin exécuté par un de ces Génies rares, qui font d'autant plus d'honneur à l'humanité, qu'ils humilient par la comparaison tout le reste des Hommes.

Le Cardinal de Richelieu eut à peine réduit à la subordination les Grands de l'État, qu'il s'imagina voir l'Esprit des François, jusqu'alors rétréci par leurs passions, prêt à s'aggrandir avec l'autôrité de leurs Maîtres. Il lui sembla, que la douceur de la paix, une circonspection nécessaire, devant amortir leur inquiéte vivacité, ils ne pouvoient la détourner vers des objets moins dangereux tout à la fois & plus utiles, que les Sciences & les beaux Arts. L'amour du devoir qui venoit d'inspirer une plus grande délicatesse de sentiment, un goût plus épuré de la politesse & des bienséances, avoit déja comme préparé les voyes à cette heureuse & innocente révolution.

Accoûtumé à faire les plus grandes choses avec d'autant plus de facilité, qu'il n'y employoit que les moyens les plus simples, Richelieu rassembla les Hommes de Lettres, qu'un noble orgüeil, trop ordinaire au savoir, tenoit éloignés de ses regards, & il les engagea à donner comme un nouvel Être à la Nation en achevant de l'arracher aux ténébres, que des rayons épars & trop foibles essaïoient envain de dissiper. Ce qu'aucun de ces Hommes en particulier n'eût pû faire par ses seuls talens, encore engourdis, & rampans sur les traces de ceux qu'ils avoient pris pour guides, fut en assés peu de tems l'ouvrage de leurs talens réünis. On sentit pour la premiére fois l'avantage des Compagnies dévoüées à la culture des beaux Arts. On reconnut ce qu'on éprouve tous les jours, que les vuës bornées des uns s'y étendent par le secours de celles qui apperçoivent les objets de plus loin ; & que souvent ce qui échappe à celles-ci, se découvre à des Yeux plus foibles, mais que leur foiblesse même rend plus attentifs.

De ce concours mutuel d'étude & de réflexions, on vit bientôt sortir des modelles dans l'Art de bien penser & de bien écrire. L'Esprit & le langage s'épurérent en même tems. On eût dit, que nouveaux Pro-

methées, les Académiciens à peine établis, avoient dérobé le soufle céleste, qui devoit désormais animer nos écrits ?

Dès ce moment on en vit disparoitre les métaphores outrées, les comparaisons frivoles, les citations inutiles, les détails isolés & trainans; à leur place on y admira les coups hardis d'une imagination forte & lumineuse, qui pour mieux peindre les objets semble emprunter de la Nature même l'Esprit créateur qui les forma. On y remarqua cette finesse, dirai-je, cette droiture, ou cette sévérité de raison, qui sacrifiant jusqu'aux beautés lorsqu'elles sont déplacées, modére le feu du génie sans l'éteindre, châtie la hardiesse des idées sans les dégrader, les resserre sans les confondre, les étend sans les affoiblir. On vit plus d'arrangement dans les pensées, plus de justesse dans les raisonnemens; & ce qu'auparavant il ne paroissoit pas possible d'allier, plus de noblesse & d'uniformité, plus de chaleur & de simplicité dans le stile. En un mot, & c'étoit le but principal de Richelieu; les mœurs furent adoucies par le seul moyen capable de ramener les François à cette urbanité naturelle qui les distingua toujours des autres Peuples de l'Univers.

Je rappelle ici sans m'en appercevoir les succès prodigieux des beaux Arts sous le

Régne de Loüis XIV. Depuis que Richelieu en eut fait connoître le prix, il ne nous manquoit plus pour les porter à la perfection, qu'un amour de la gloire plus actif. Loüis nous inspira cet amour par la grandeur de ses Exploits, par l'éclat de ses Triomphes. On eut dit que la noble fierté de son Ame, que ce courage d'esprit qui lui étoit propre, & qui fait plus de Grands Hommes que la hardiesse de cœur ne fait de Héros, étoient passés dans l'Ame de tous ses Peuples; son Nom, ses Vertus, sa Puissance avoient appris aux François à s'estimer; & le nombre de ses Sujets augmentoit, en quelque sorte, par la foule des talens qu'il savoit mettre en valeur.

Toute l'Europe, le Monde entier s'occuppoit alors de nos progrés dans les Lettres. C'étoit à la France, c'étoit au plus grand Roi qu'elle eut eu jusqu'alors, que l'on étoit redevable de cette Philosophie, qui trop longtems inconnuë, ne parut qu'au moment que les beaux Arts dont elle auroit dû prévenir le retour, eurent commencé d'être cultivés avec quelque avantage. Plus utile que celle des Epicure & des Zénon, cette Philosophie étoit venuë étendre & fixer les idées, détruire les préjugés, dévoiler les principes, inspirer l'amour du vrai, & ap-

prendre à sentir, plus qu'à penser. On n'ignoroit plus que les impressions des objets sur le cœur sont infiniment plus vives & plus promptes, que les simples perceptions de l'esprit qui ne voit qu'à force de contention, & que trop souvent même la contention empêche de voir ce qu'il lui importe le plus de connoître.

Ce n'étoit plus comme auparavant dans les efforts d'une attention pénible, ni dans les lenteurs méthodiques de l'Art qu'on cherchoit les grandes beautés des Ouvrages d'esprit. Il étoit décidé que leur source primitive c'est le sentiment : ce précieux instinct de la raison, qui seul peut donner le véritable prix aux choses, en les comparant aux vrayes beautés de la Nature dont il porte l'empreinte, & dont il est lui-même le premier ouvrage, & peut-être aussi l'ouvrage le plus parfait.

Telle fut aussi la différence, qu'on remarqua presque aussitôt entre les Ecrivains du tems de Loüis XIV. & ceux qui leur avoient ouvert la carrière des beaux Arts. Ceux-ci abondans & faciles, sages dans leurs transports, élégans même & sublimes jusques dans leurs négligences, étoient parvenus à représenter toutes choses sans confusion, sans incertitude, sans obscurité. Ceux-là plus touchans, plus

naïfs, plus pathétiques, moins esclaves de l'Art, plus accoûtumés à ne penser que d'après les sensations qu'ils éprouvoient en eux-mêmes, plus habiles à démêler les causes & les effets des passions, avoient sçu par cela même imprimer à leurs écrits un caractére de force & d'intérêt, d'agrément & de délicatesse, d'invention & de nouveauté, que leurs Prédécesseurs eussent été forcés d'admirer, sans pouvoir peut-être espérer d'y atteindre.

Dans ces derniers brilloit le Génie conduit par l'Esprit; dans les autres c'étoit le cœur qui guidoit le Génie. Corneille étonnoit par la majestueuse fierté des idées, Racine entrainoit par l'énergie du sentiment. On remarque dans l'un des pensées mâles, des expressions moëlleuses, un stile ferme & hardi; dans l'autre on voit la Nature, & l'on ne voit qu'elle seule. On diroit qu'il la peint sans le secours de la parole; ses portraits réveillent des idées plus vrayes, plus approfondies qu'il n'est possible d'en exprimer. La Nature lui prête ses pinceaux; mais c'est elle qui les conduit & qui se dessine elle-même. Que dirai-je de plus? Chacun de ces Écrivains nous représente des Héros; mais le premier malgré les foiblesses qu'il leur reconnoit voudroit nous faire oublier qu'ils

ſont Hommes. Le ſecond va chercher l'Ame de ſes Héros dans les replis de leur Ame même, il y voit leurs paſſions ſe former; elles l'enflamment à meſure qu'elles s'allument; il en embraſe nos cœurs, & nous y rend d'autant plus ſenſibles, qu'elles ſont plus conformes à l'humanité qui de tout tems fut toujours la même. Chacun ſent, que des Tableaux ſi reſſemblans doivent toujours conſerver un air de fraicheur & de vie. L'Art qui ſervit à les tracer eſt le ſeul qui reſte encore à paroître.

Auſſi parfait par-tout ailleurs, qu'il l'étoit ſur la Scéne tragique, cet Art rendit également fameux pluſieurs autres Écrivains du Siecle de Loüis XIV. Nous pouvons rappeller ici les Dépréaux, les Moliere, les Lafontaine, & confondre, ſi nous voulons, le tems où ils vivoient avec les tems les plus éclairés de la Gréce & de Rome. Les beaux Génies de cette heureuſe antiquité les confondroient peut-être eux-mêmes.

Figurons-nous quel ſeroit leur étonnement, ſi revenans parmi nous, ils trouvoient à côté de leurs écrits ſi précieuſement conſervés, les ouvrages les plus parfaits qu'enfanta le dernier Siécle. Epris tout à la fois de reconnoiſſance & d'admiration, ſans doute ils ne pourroient voir dans nos Auteurs

de si dignes rivaux de leur gloire, sans être flattés de leur être comparés.

Mais peut-être aussi qu'Horace retrouvant dans Dépréaux sa justesse, sa précision, son ton enjoüé, son sel attique, y retrouveroit en même tems plus de liaison dans les idées, plus de décence dans les sentimens, plus de dignité dans les images. Peut-être que Terence en reconnoissant dans Moliere la brillante vivacité de ses portraits, la finesse de ses plaisanteries & cette teinture d'urbanité qu'on l'accusoit de devoir aux deux Hommes les plus polis de son Siécle, y appercevroit aussi plus de choix & de variété dans les caractéres, plus d'expression dans les mœurs, moins de sérieux dans le dialogue, plus de mouvement & de rapidité dans l'action. Peut-être..... Mais ne prévoit-on pas ce que les Phedre, les Anacréon, les Ovide pourroient remarquer dans Lafontaine, que l'on chercheroit envain dans leurs écrits.

Quelque sensible néanmoins que soit à certains égards la différence de nos derniers Écrivains à ceux qu'ils s'étoient choisis pour modéles, elle sert par cela même à justifier la ressemblance, que je n'ai pas craint de faire remarquer entr'eux.

Avoüons toutefois, que ce que nos Auteurs avoient de plus parfait, ils ne le devoient

ni à de plus grands efforts de génie, ni à l'heureuse facilité d'un naturel plus riche & plus fécond. Une multitude d'objets jusqu'alors ignorés, des Arts nouvellement produits, & qui étoient un secours, ou un ornement à la Société, avoient déja commencé à fournir à l'esprit des images, des allégories, des comparaisons, qui donnant du corps aux idées soulageoient l'imagination, l'aidoient dans ses saillies, lui rapprochoient les objets les plus éloignés, & mettoient plus d'ame & plus d'éclat dans ses peintures. Dailleurs les Sciences exactes & philosophiques, qui manquoient vraisemblablement aux Grecs & aux Romains, avoient formé nos Écrivains modernes à une discussion d'idées plus délicate, à une recherche plus approfondie des principes des choses, à une vuë plus fine de leurs rapports avec nos sentimens. Elles leur avoient appris à mieux discerner toutes sortes de vérités, sur-tout à connoître la chaîne invisible qui les lie les unes aux autres, & qui leur donnant plus de force & de clarté, les rend plus aisées à comprendre, & les fait exprimer avec plus d'ordre & de précision.

Parmi ces avantages nous aurions tort d'oublier ce que Loüis le Grand avoit imaginé de plus utile pour le progrès des beaux Arts. Tout ce que nous avons déja dit nous

y raméne ; & c'eſt auſſi l'objet principal de ce Diſcours.

Après les brillans ſuccès de l'Académie fondée par Richelieu, il étoit naturel de penſer, qu'il ne ſe pouvoit rien entreprendre de plus avantageux pour les Lettres, ni de plus glorieux même pour la Nation. Ce grand Homme étoit cenſé avoir épuiſé dans ſon projet avec les reſſources de ſon Eſprit toutes celles des plus heureux Génies : Mais Loüis parut, & deux nouvelles Académies furent établies.

L'une fut compoſée de pluſieurs Sçavans qui deſtinés à obſerver la Nature, faiſoient leur unique occupation d'en découvrir les reſſorts, & qui ne voulant l'étudier qu'en elle même, eſſayoient, pour ainſi dire, de la ſurprendre dans ſes plus ſecrêtes opérations. De nouveaux Arts furent inventés pour la mieux connoître, & s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, on ſe créa d'autres Yeux pour la mieux ſaiſir. La plûpart des Corps furent décompoſés pour en démèler les prémiers principes. Le ſein de la Terre fut ouvert pour examiner ſes ſucs & ſuivre l'accroiſſement des germes qu'on lui confie. Preſque tous les Êtres furent analyſés, méſurés, appréciés. Le cours des Aſtres fut ſoumis au calcul, & juſqu'au vuide, juſqu'à l'infini, tout devint l'objet d'une application ſérieu-

ſé & conſtante. Ainſi cette Académie s'étudioit à diſſiper les nüages qui nous cachent les vérités les plus ſenſibles.

Son plus grand ſuccès, & pourtant le moins apperçu du commun des Hommes, étoit d'inſpirer l'amour du vrai, d'apprendre à le chercher avec diſcernement, à le concevoir avec ordre, à le rendre avec préciſion & netteté; capable d'élever le génie par la vuë des plus grands objets, elle le régloit en même tems par une Méthode claire & lumineuſe, par cet Eſprit de Géométrie qui lui eſt propre, & dont elle avoit répandu le goût juſques dans les Sciences agréables, auſquelles s'adonnoit l'Académie des Belles-Lettres, que Loüis avoit déja fondée depuis quelque tems.

Celle-ci dans qui l'on voyoit revivre, mais avec plus d'élégance & de délicateſſe, le vaſte ſçavoir des Varron, des Macrobe, des Scaliger, des Saumaiſe, faiſoit ſa principale étude de la ſavante antiquité. Elle en recherchoit les ouvrages même les plus ignorés, mais qui pouvoient ſervir à éclaircir des difficultés ou à étendre des connoiſſances déja acquiſes. Elle traçoit des Régles pour reconnoître l'autenticité de ces Ouvrages précieux; elle en interprétoit les endroits obſcurs, elle en reſtituoit les paſſages mutilés. Elle rapportoit les Loix, les uſages, les jeux, les fêtes, les cultes divers de tous

les Siécles, l'origine, les progrès, les mistéres des Sciences & des Arts. Tout ce que l'Histoire a de plus singulier, ce que la critique a de plus utile, ce que la Chronologie a de plus certain, pour tout dire enfin, tous les Genres d'érudition, cette Académie les développoit, les reproduisoit en quelque sorte, & par les lumiéres qu'elle répandoit dans la Nation, & qu'elle augmentoit même en les prodiguant, elle soutenoit nos premiers littérateurs au point de perfection, où ils avoient porté les Lettres, depuis que Richelieu leur avoit appris à les cultiver.

Des secours si puissans annonçoient les mêmes succès à notre Siécle; mais quelque ardent que soit toujours le zéle des Académies pour la Gloire des beaux Arts, peut-on assûrer, qu'ils ayent conservé de nos jours tout leur éclat ?

Il est vrai; la raison & le sentiment régnent plus que jamais dans nos Ouvrages; mais la raison n'y a-t'elle pas quelquefois trop de saillie, le sentiment trop d'apprêt & de raffinement ? La délicatesse de nos idées, ne dégénère-t'elle pas quelquefois en subtilité ? Ne mettons-nous pas de la chaleur, où il ne faut que de la lumiére, de l'éclat où il ne faut que de la chaleur ? Je tâcherois envain de disculper notre Siécle d'une maniére trop fine de penser, &

d'un tour trop recherché dans l'expreſſion des penſées. Il paroît en effet, qu'on préfére maintenant aſſés volontiers aux graces ſimples & modeſtes des Racine & des Dépréaux des ſentimens analiſés, des diſſections ingénieuſes, des contraſtes brillans, un ſtile nuancé des couleurs les plus tranchantes. Au lieu d'une touche ferme & expreſſive, au lieu de ces grands coups de pinceau qui échappent à l'ardeur du ſentiment, & qui rivaux de la Nature la rendent avec autant de nobleſſe, que de fidélité : on diroit que dans quelques Ouvrages de ce tems, on ne s'étudie, qu'à rappetiſſer les objets; on les reſſerre à force de précision & par un faux air de délicateſſe. Les traits dont on les peint, ſe trouvant trop preſſés, ſe confondent. On croit faire des Tableaux, on ne fait que des migniatures. Diſons mieux encore, & prevenant le jugement de la poſtérité qu'auront éclairé quelques Ouvrages de nos jours qui lui ſerviront de modéles : Oſons comparer les productions dont il s'agit ici, à ces freles découpures de nos Temples gothiques, qui ne préſentent qu'un mélange bizarre de caprice & de raiſon, que des hardieſſes ſans objet, que des imperfections façonnées.

Cette ridicule affectation qui s'eſt introduite parmi nous, & qui nous fait abuſer des

graces, de l'exactitude, de nos richesses même, quels progrès n'auroit-elle pas déja faits, si les Académies n'étoient comme autant de barrières qu'aucune nouveauté brillante ne peut forcer, que l'Esprit lui-même ne sçauroit franchir, s'il ne s'y présente dépoüillé de tous ces vains ornemens, qui servent moins à l'embellir, qu'à le faire méconnoître.

C'est dans les Académies, que se conservent les germes précieux du bon goût; c'est là qu'à l'abri de tous les accidens qui pourroient les étouffer, ou les corrompre, ces germes fermentent, s'échauffent, se nourrissent, produisent sans cesse, & s'altérent d'autant moins, qu'à force de produire, ils en deviennent plus propres à ne jamais dégénérer.

Et qui peut douter, que la Gloire des Lettres n'eût presque égalé la durée de l'Empire Romain, si au moment de leur décadence, des Sociétés depuis long tems destinées à les cultiver, & comme Dépositaires de l'Esprit des Lucréce, des Cicéron, des Virgile, s'étoient trouvées engagées par devoir à décrier l'affetterie des Lucain, les sombres ajustemens des Tacite, le stile haché des Sénéque, à s'élever enfin contre le Purisme sec & guindé d'une foule d'Écrivains, qui ne pouvant égaler leurs prémiers Maîtres, & voulant néanmoins se distinguer après eux, s'étoient jettés dans des routes

presque opposées. Plus occupés du désir de briller & de plaire, que de convaincre, & de toucher, ils vouloient, ce semble, par leurs défauts punir leur Siécle du malheur qu'ils avoient de n'être pas nés plûtôt.

De tous les Princes qui ont aimé les Lettres, il en est peu qui par une étude constante & sérieuse ayent jamais mieux senti que le Roi de Pologne, à quel point elles sont redevables de leur perfection aux Académies, & plus particuliérement encore quels sont les avantages que les Acamies en ont retirés. Je rappellerois ici volontiers, MESSIEURS, la Gloire que vous avés procurée aux Lettres, si je n'étois un de ceux qui y ont le moins contribué. Plus volontiers encore, je célébrerois le Monarque qui nous a rassemblés, si je ne sçavois que détailler ses qualités augustes, c'est les affoiblir. De grandes images demandent de grandes touches, & ces touches une fierté de pinçeau que je n'ai pas. Je me contente de dire, que l'estime qu'on fait de l'Esprit, étant toujours proportionnée à l'Esprit qu'on a, STANISLAS, sans le vouloir, a marqué dans l'établissement de notre Académie, avoir en lui-même tous les talens qu'il en exigeoit.



DISCOURS

De M. GUÉRIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris & Professeur d'Éloquence au Collége des quatre Nations, lû le jour de sa Réception à la Séance publique du 3. Février 1754.*

MESSIEURS,

S'IL manque quelque chose à ma joïe dans ce jour si heureux & si honnorable pour moi, c'est de ne pouvoir la faire éclater moi-même devant vous.

Ce sentiment doit-être en moi plus vif qu'en tout autre. En vous païant en Personne le tribut de ma reconnoissance, je reverrois ma Patrie; & en quel état la reverrois-je? Toute brillante de cet éclat nouveau que les Lettres y ont répandû.

Je sçais, MESSIEURS, qu'elles n'y furent jamais tout à fait étrangéres. Durant la nuit même de la plus épaisse barbarie, la Lorraine ne manqua jamais de Génies heureux, qui sembloient prescrire contre l'ignorance uni-

verſelle & préſager des Siécles meilleurs ; ſemblable à ces plantes vigoureuſes qui s'élançant d'elles-mêmes d'un terrein inculte, annoncent toujours la bonté du ſol qui les produit. Dans la ſuite lorſque les ſeuls Tréſors échappés aux Vainqueurs de la Gréce, commencerent à enrichir l'Europe, une Univerſité fameuſe devint pour la Lorraine & pour les Provinces qui l'environnent une ſource abondante de lumiéres. Les Lettres furent cultivées, les Sciences parurent. Nous avions tous les ſecours abſolument néceſſaires ; mais ce n'étoit point aſſés.

Tant que les Lettres ne ſont qu'entre les mains d'un petit nombre de particuliers, elles ne ſçauroient produire un bien ſenſible. Souvent même les meilleurs Eſprits leur échappent : Témoins ces hazards ſinguliers qui leur ont plus d'une fois rendu des Génies faits pour elles, & que l'éducation avoit jettés loin des routes qui y conduiſent. Pour que leur Empire ſoit floriſſant, pour qu'il ſoit utile, il faut qu'elles circulent en quelque ſorte ; il faut que preſque tous les Eſprits ſoïent tournés vers elles ; qu'ils y ſoïent attirés par les diſtinctions & les honneurs, & par tous les motifs d'émulation.

Ces encouragemens nous manquoient ; un grand Roi nous les a procurés. Il a jetté

les Yeux ſur la Nation confiée à ſes ſoins, & il a dit : Je veux faire ſon bonheur & ſa Gloire. Que d'autres publient par combien de Sages établiſſemens ce deſſein ſi digne d'un Roi s'eſt manifeſté. Je me tais quoiqu'à regrêt : Je reſiſte aux tranſports d'une juſte admiration, pour me renfermer dans mon objet. Il vous a choiſi, afin de concourir avec lui à une partie de ces vuës ſi nobles. Il veut par vous procurer à ſon Peuple l'eſpéce de Gloire la plus flateuſe, celle de l'Eſprit & du ſçavoir : Cette Gloire dont les avantages non moins ſolides que brillans ſont de répandre la vérité, la politeſſe & la vertu : Je dis la vertu ; loin de nous en effet ce Problême biſarre, ſi les Lettres ont quelque influence favorable ſur les mœurs. Les Grands Hommes de tous les ages, les Auguſtes, les Staniſlas ont décidé.

C'eſt à l'exécution de ce projet déja ſi heureuſement commencé que vous daignés m'aſſocier. Mais quel ſecours attendés-vous de moi ? Du moins au milieu de vous je ſupplérois aux talens par l'aſſiduité & par le zéle. Eſſaïons toute fois d'entrer dans vos vuës. C'eſt la premiére de vos Loix. Vous voulés des Diſcours utiles & non des hommages.

Tous les Maîtres qui ont écrit ſur la Poëſie

Poësie Dramatique ont enseigné que tout Poëme de ce Genre doit être intéressant. C'est du ton & du stile d'un Législateur qu'Horace énonce ce principe fondamental. *Non satis est pulcra esse Poëmata, dulcia sunto.*

Mais ne peut-on l'appliquer qu'aux piéces de Théatre ! Qui doute que toute Poësie en général, que l'Éloquence, que l'Histoire, que tout Ouvrage d'esprit n'exigent aussi une sorte d'intérêt, qui ne différe de cet intérêt dramatique, que comme les espéces d'un même genre ?

La nécessité de l'intérêt dans tous les Ouvrages d'esprit, sa source, la maniére dont il agit sur nos Cœurs : Voila la matiére de quelques réflexious. Il me suffira de vous les présenter ; c'est-à-vous qu'il appartiendroit de les approfondir.

Ce n'est point assés que vos Ouvrages soient beaux, il faut qu'ils soient intéressans. Il est donc des beautés indépendemment de cet intérêt ; Horace en convient, Messieurs, mais en même tems, il les regarde comme imparfaites, & parce qu'il demande de plus, il nous apprend assés en quoi consiste cette imperfection ; c'est dans le défaut de chaleur & de sentimeut.

Que chacun en juge par sa propre expérience. Ne voit-on pas tous les jours des

Ouvrages où l'on trouve de la justesse dans le dessein, de la liaison entre les parties, de l'exactitude, de l'élégance même dans le stile. Mais avec tous ces avantages ils ne plaisent point, ou ils ne font qu'un plaisir médiocre. Leurs beautés sont froides, inanimées, languissantes, pareilles à ces figures réguliéres sans vivacité, ou tels que ces blocs de marbre façonnés par un Statuaire qui n'est qu'Artiste; malgré la pureté du Ciseau & quelque correction dans les détails, il y manque l'ame & la vie, parceque l'Art tout seul ne peut élever jusques là ses productions.

Mais qui est-cet Agent supérieur, à qui il appartient de les vivifier pour ainsi dire? c'est le Génie. L'Art & le génie doivent donc se prêter la main pour la perfection d'un ouvrage.

– – – – – *Alterius sic*
Altera poscit opem res & conjurat amicè.

L'un & l'autre pris séparément ont un mérite d'un caractère bien différent. L'Art raisonne, compare, arrange, combine. Le Génie fait à peu près les mêmes choses, mais sans suivre les mêmes opérations. Ce qui dans le prémier est une suite d'idées réfléchies, un ordre didactique de vuës & d'observations tranquilles, est dans le second l'effet subit de plusieurs coups de lumiéres,

qui se succédent sans se confondre, & un discernement rapide qui tient presque de l'inspiration. Là c'est l'esprit qui agit avec méthode, ici c'est l'ame qui sent avec transport. On suit la marche de l'Art : c'est un Voyageur qui parcourt des Sentiers connus; on retrouve la marque de ses pas. Le Génie est emporté comme malgré lui : pareil à l'Aigle, il s'élance, il fend avec fierté les plaines de l'air, & ne laisse aucune trace de son passage. Heureux toute fois le Génie qui a pû se soumettre aux régles de l'Art sans altérer sa force & sa beauté naturelle ! On ne craindra point de rencontrer dans ses Écrits ces écarts, ces inégalités, ces chûtes, que la foiblesse humaine place si souvent à côté de l'excellent & du sublime. Mais il est peu de tels exemples. La main qui taille, qui émonde l'If & le Tilleul, n'atteint qu'avec peine à la cime de ces superbes chênes. C'est pourtant de la réünion & du concert de l'Art & du Génie que résultent ces beautés qui charment par la régularité de l'ensemble & qui intéressent par le feu qui les anime.

Mais où le Génie puise-t'il ce feu & cet intérêt si nécessaire ?

La Nature se présente de la même maniére à tous les Hommes, mais tous ne la

voyent pas avec les mêmes yeux. Chez la plûpart les organes plus lents & plus grossiers ne font, pour ainsi dire, à l'ame qu'un rapport sourd & obscur de ce qui frappe leurs Sens, tandis que plus prompts & plus actifs chez quelques uns, tels que les cordes d'un instrument bien tendu, à chaque impulsion, ils lui portent l'impression la plus marquée. L'imagination dans les prémiers n'est qu'une glace terne & confuse, qui ne leur représente rien qu'imparfaitement: dans les autres c'est un cristal pur, une onde claire & transparente, où le Soleil peint avec force, la forme, les traits, la couleur, le mouvement même & l'action des objets. De cette différence de voir nait la différence de sentir; tout n'est que sensation pour les uns, & tout est sentiment pour les autres; mille idées accessoires se joignent à ce qu'ils voyent, les pénétrent & les transportent; une riante campagne, n'offre à ceux-là que des Bois, des Prairies, des Ruisseaux, des Moissons; mais quelle foule de circonstances & d'Images douces, ravissantes, & sublimes se présente à ceux-ci? La bonté du Dieu qui nourrit les Humains, la richesse & la variété inexprimable de la Nature, le bonheur d'une vie tranquille & innocente, le dégoût du faste & du fracas

des Villes. C'eſt avec la même différence de ſenſibilité qu'ils verront des actions héroïques d'humanité ou de courage, des Rois malheureux & dans les fers, des phenoménes extraordinaires, des incendies, des tempêtes, & par une ſuite néceſſaire cette différence ſera la même dans l'expreſſion. Ainſi voir, ſentir, exprimer la nature, voila ce qui caractèriſe le Génie ; & la nature vuë, ſentie, exprimée eſt ce qui forme cet intérêt, ſans lequel tout Ouvrage eſt languiſſant. La nature en eſt la ſource, une imagination féconde, étenduë, ardente & le talent de ſaiſir & de peindre les objets avec Enthouſiaſme en ſont les moïens.

Mais qui pourroit en tracer les reſſorts ſans nombre ? Tantôt c'eſt l'Eſprit qui eſt entraîné par l'admiration, tantôt c'eſt le cœur qui eſt agité par une douce violence.

Jettons les yeux ſur la ſcéne. C'eſt-là que triomphe l'intérêt. Pour l'exciter elle nous repréſente de grands caractères expoſés à de grands dangers : Mais ces caractères doivent être vrais. La nature n'en a tracé qu'un nombre limité. L'imagination peut multiplier les perſonnages, en créer même de romaneſques, quoique rarement avec ſuccès. Il n'en eſt pas de même des caractè-

res. C'est à les saisir tels qu'ils sont sortis des mains de la Nature, c'est à les placer dans des situations vives & animées qu'il faut s'attacher. Souvent l'Esprit veut aller au-delà. Incapable de tirer d'un fonds vrai ces contrastes violens, ces incidens patétiques, ces beautés frapantes qui sont l'ame de la Tragédie, il veut pourtant émouvoir, il veut étonner par des coups imprévus & singuliers. Pour y réüssir, il se forme des vertus fausses & un héroïsme gigantesque. Mais que prétendés-vous par tous ces sentimens outrés ? Puis-je adopter une grandeur, dont je ne trouve en moi nulle idée, & dont je ne connois point de modéle ? Si vous voulés me causer des allarmes & un attendrissement véritable, cherchés dans mon cœur les principes & le langage de de toutes les passions ; & pour ne citer qu'un seul exemple, que l'on peut aisément appliquer à tous les Genres, voïés & imités cette Iphigenie, qu'elle est vraïe ! Qu'elle est touchante ! Elle ne blasphême point les Dieux, elle ne brave point la mort.

Peut-être assés d'honneurs environnoient ma vie,
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie, &c.

Elle ne rougit point de faire de tendres

efforts pour fléchir un Pere qui l'a condamnée.

Fille d'Agamemnon, c'eſt moi qui la première,
Seigneur vous appellai de ce doux nom de Pere.

Pour dernière reſſource, elle fait parler la douleur d'une Mere & d'un Amant qui ont attaché leur bonheur à ſa deſtinée. Ces ſentimens ſont ſimples, mais c'eſt ainſi que parle & agit la Nature.

C'eſt pour l'avoir renduë avec une force & une vérité inimitables, autant que pour avoir peut-être dreſſé le prémier les machines de l'Épopée, qu'Homere ſera toujours à la tête des Génies. Dans ſes écrits l'admiration produit & ranime ſans ceſſe l'intérêt. Si les objets s'aggrandiſſent quelquefois à ſon imagination, c'eſt ſans ſe dénaturer, & parce qu'il les conçoit avec un Eſprit créateur; tout vit, tout eſt en action à ſes Yeux. Le Ciel & la Terre, la Mer & les Enfers fourniſſent comme à l'envi à la pompe & à la richeſſe de ſes allégories. Grand ſans effort, ſimple avec Nobleſſe, ſes graces égalent la ſublimité de ſes penſées. Il charme, il échauffe, il paſſionne. Sa diction ajoûte encore au preſtige, & eſt elle-même un nouveau preſtige de ſon génie. Car,

MESSIEURS, dans tous les Païs les grands Génies ont créé comme une seconde Langue, celles des Figures & sur-tout des Métaphores. Le stile d'Homere a fait l'étonnement de tous les Siécles. Un coloris pur, éclatant & varié embellit toutes ses expressions, il semble plûtôt peindre que parler.

Despréaux a dit.

> Il n'est point de Serpent ni de Monstre odieux
> Qui par l'Art imité ne puisse plaire aux yeux.

Ainsi Néron & Atreé plaisent malgré l'horreur qu'ils inspirent, parce que nous remarquons avec plaisir la conformité de leurs Discours & de leurs actions avec l'idée que nous en avions conçuë, ce qui est une sorte d'intérêt pour l'Esprit. Mais outre le plaisir de la conformité reconnuë, il est même un moïen de rendre de tels caractéres touchans, du moins à un certain dégré. Une Mere qui sacrifie ses enfans à sa fureur jalouse, ou à la soif de régner, un Vainqueur inhumain, qui se baigne dans le sang des Peuples, tous ces caractères nous revoltent parce qu'ils outragent les sentimens de la vertu & de l'humanité. Conservez-leur, en certaines occasions quelques uns de ces sentimens qu'ils paroissent avoir dépoüillés en tout le reste, quelques nuances douces

ménagées avec vraiſemblance, quelques traits de la nature repandus ſur ces fonds horribles, éclairciront ce qu'ils ont de ſombre & d'affreux. Mais un tel coup de l'Art demande une exécution délicate & profonde. C'eſt un des ſecrets du Génie.

Par quel charme Virgile parvient-il à me rendre ſenſible à la mort de l'impie & du cruel Mezence? Il lui donne un Fils, & ce Fils vole à ſon ſecours, tandis qu'il combat contre Énée. Mezence bleſſé eſt emporté hors du Champ de Bataille. Appuïé contre le tronc d'un Arbre, foible & mourant; pendant qu'on lave ſa Plaïe, il n'eſt occupé que du danger où il a laiſſé Lauſus, qu'il aime comme le meilleur des Peres aime ſon Fils. Bientôt il apperçoit le Corps ſanglant de cet Enfant ſicher, rapporté par des Soldats; à ce Spéctacle, il ſoüille ſes cheveux blancs dans la pouſſiére: C'eſt là la bleſſure dont il va périr, ſon déſeſpoir lui a rendû toute ſa vigueur. Il court pour venger Lauſus, ou plûtôt pour chercher la mort, & il expire ſans regrêt parce que ſon Fils n'eſt plus. J'ai quelque joïe de le voir enfin puni de tous ſes forfaits, mais à la fureur même de ſes derniers momens, je reconnois un Pere & j'aime à voir la Nature triompher des cœurs les plus féroces.

Que deviendroit l'Éloquence ſans cet

intérêt qui fait son pouvoir & son succès? Les discours ne seroient plus pour la plûpart que des Dissertations ; genre d'écrire qui me paroît s'accréditer un peu trop dans les Compagnies mêmes dont la belle Littérature est l'objet. N'est-il point de milieu entre une Déclamation stérile & une froide instruction ? l'Art oratoire, il est vrai, ne doit déploïer toutes ses forces que dans les occasions d'éclat ; mais le Don de la parole a plus d'un ton ; sa gloire est de pouvoir les prendre tous avec un avantage égal. Si quelquefois l'Éloquence tonne & foudroye, elle sçait aussi discuter, prouver, instruire, quoiqu'en prêtant toujours à la raison le ton du sentiment. Ciceron & Quintilien étoient Orateurs, lors même qu'ils donnent des préceptes. *Spiritus est qui disertos facit*, a dit le dernier de ces deux Grands Maîtres. C'est l'ame, c'est le sentiment qui fait les Hommes Éloquents.

C'est encore ce talent qui fait les grands Historiens ; & ce vaste champ de l'Histoire est peut-être dans l'Art d'écrire, ainsi que dans celui de la Peinture, le plus beau où il puisse s'exercer. Avoir à représenter le jeu & le choc continuel des passions humaines, à comparer les Siécles avec les Siécles, & à les juger ; quelle source inépuisable de

traits ſublimes & intéreſſans ! Mais en combien de maniéres différentes ce ſeul genre n'agit-il point ſur notre Ame ? Là c'eſt la grandeur même des événemens qui m'enchante. Un nouveau Peuple s'éléve & menace la Terre, ſon Gouvernement flote longtems incertain, & au milieu de ces agitations, des vertus impoſées d'abord par la néceſſité, deviennent le caractère dominant. Déja ſes voiſins ont ſubi la Loi & combattent pour un pouvoir qui les a engloutis. Qui pourroit compter ſes Triomphes ? Les diſgraces mêmes ont affermi ſon Empire. La Politique ſuccéde aux Conquêtes, les étend & les aſſure, les Rois ſont ſes affranchis, & ſes Citoïens ſont des Rois. Tout change. Le luxe & l'ambition ont chaſſé les vertus antiques. Des Fils trop Puiſſans vont s'armer contre leur Mere, & Rome à ſon tour va gémir ſous le joug & partager la ſervitude de l'Univers. Ici un autre motif excite ma curioſité ; c'eſt la part qu'un Écrivain a eû lui-même aux faits qu'il décrit. Je crois converſer avec Céſar. Quel plaiſir de comparer l'Hiſtorien & le Conquérant ! De reconnoître que c'eſt le même Génie qui le fit vaincre & qui le fit écrire : Génie ardent, rapide, ſupérieur à ſes exploits : Au ton ſimple dont il me les

raconte, je sens qu'il les croît encore au-dessous de son courage & qu'un plus grand projet l'occupe. L'Historien peut aussi nous intéresser par son caractère même. On aime à voir un Esprit profond, noble, indépendant s'ouvrir les Cabinets des Empereurs; dévoiler les Mistéres de leur politique, & quelquefois ceux de leur infamie: je le suis au Sénat, où il me retrace avec horreur l'avare & cruelle adulation de ce grand Corps avili, & recueille avec soin les derniers soupirs de la liberté. Mon Ame s'éléve avec la sienne & s'enflamme des traits énergiques qui échauffent ses Tableaux.

Muse de l'Histoire, vous placerés parmi les Noms que vous rendés fameux le Sçavant Écrivain à qui vous avés confié le Trésor Littéraire de cette Compagnie. Vous avés dévoilé à ses Yeux le caractère, les mœurs & le Gouvernement d'une Nation Belliqueuse qui deux fois...Mais respectons en silence des événemens qui ont fait notre bonheur. Achevés votre Ouvrage; vous en devés la fin à la Gloire du Héros fondateur de cet azile; vous la devés à celle d'un de vos plus chers Favoris.

Que ne m'est-il permis, Messieurs, d'ajoûter quelques réflexions? J'entrerois

dans quelques détails sur les autres Genres. Je montrerois comment on peut accoûtumer le Génie à produire plus surement cet intérêt. La vuë des grands Originaux nourrit l'Esprit, l'accoûtume au beau, l'éléve au sublime. Je ferois voir que rien n'éteint plus surement le feu de l'ame & du stile, que l'affectation de la parure & une précision recherchée. Je vous exposerois mes craintes sur le goût, aujourd'hui si en vogue, des Sciences abstraites ; elles étendent nos connoissances, elles donnent même chaque jour des vuës nouvelles pour les étendre encore. A cet égard on ne peut assés ni les respecter ni les cultiver : Mais ne les sépare-t'on pas trop de l'Étude des grands modéles, seuls capables de fournir aux Ouvrages de goût ces traits qui saisissent l'imagination, & cette vérité de la Nature qui affecte l'Ame.

Mais c'est trop retarder le plaisir que vous prépare l'Homme aimable & Illustre qui vous préside aujourd'hui ; qui après avoir fait des Lettres le délassement des emplois dont sa vie a été occupée, en fait à présent le charme de son loisir & l'ornement de sa fortune. Chargé de remplir en ce jour les fonctions d'un Prélat, digne Héritier d'un Sang décoré de tous les honneurs de l'Église

& des Armes, & au-dessus de son Sang & de ses Dignités par ses vertus, il va vous en représenter l'Esprit, l'Urbanité. Que je vous envie le bonheur de l'entendre & de lui applaudir !

En ce moment, MESSIEURS, une douce erreur me transporte au milieu de vous. Est-ce une Académie naissante qui se présente à mes yeux ; que de lumiéres que de talens rassemblés ? Je vois des Sçavans consacrés à l'Étude par état & par zéle. Je reconnois ce Guerrier, en qui le mérite & les Titres Littéraires se réünissent aux marques glorieuses de l'estime & de la confiance de deux Rois. Je recherche des yeux cet éléve de Mars si chéri d'Apollon : Poëte aimable, ingénieux, qui sçait allier la correction & les graces ; & que le Génie, qu'il a chanté, se promet de placer à ses côtés sur le Parnasse. Mais une grande & majestueuse image me frappe. J'apperçois un Trône entouré de tous les Symbôles de la Gloire & des Arts. Il vient donc quelquefois s'asseoir dans vos Assemblées ce Monarque Bienfaisant ! Qu'il vous paroît grand lorsque vous le voïés de si près dans ce Sanctuaire des Muses ! Toutes ses vertus dont les effets se répandent comme un Fleuve

qui enrichit la Terre, cette Sageſſe, cette Humanité, cette grandeur d'Ame, c'eſt à leur ſource même, que vous les admirés! Redoublés votre admiration. Un grand Spectacle eſt prêt d'éclore. LOUIS couronné par les mains de STANISLAS. Peuples, vous verrés le Maître du grand Empire auquel vous avés été réünis, & la vuë de ſes traits augmentera encore votre Amour. Tous les Arts; tous les talens encouragés ſont en mouvement pour cette Fête brillante, qui fera à jamais la Gloire & du Héros qui l'a donne & du Héros à qui elle eſt conſacrée. O vous qu'un Roi Citoïen & Philoſophe éclaire par ſa préſence, vous qu'il échauffe du feu de ſes divins Ecrits, Poëtes, Orateurs, préparés vos Concerts, chantés Trajan qui éléve une Statuë à Auguſte!



DISCOURS

Qui a remporté le Prix, par MONSIEUR PIERRE DE SIVRY.

AVERTISSEMENT.

L'Imagination n'a aucune part au fond de cet Ouvrage, le Cœur l'a dicté, la vérité l'a écrit. L'Auteur n'avoit que vingt ans, lorsqu'il le présenta à l'Académie ; le tour qu'il a pris, pour célébrer sous le Nom de Sinastal, les Bienfaits de Notre Auguste Fondateur, paroîtra singulier.

M. le Président de Montesquieu avoit envoïé à la Société Royale de Nancy, un beau trait de la Vie de Lisimaque, pour être lû à la Séance publique, le jour de sa Réception. Voila le modéle que s'est proposé M. Pierre de Sivry ; Sinastal est une imitation de Lisimaque,

On met le récit des événemens qui sont le sujet de ce Discours, dans la bouche d'un Philosophe, auquel on a donné le Nom de Sophilis *; ce Personnage n'est ici que*

l'Amour de la Vertu personifié, ainsi que Minerve, *où la Sagesse paroît dans* Telemaque, *sous les traits de* Mentor.

SINASTAL.

RETIRÉ depuis longtems dans un azile solitaire, je partageois mes momens entre l'Étude de moi-même, & celle de la Nature, lorsque le bruit des Armes vint troubler le repos philosophique dont je joüissois. La Guerre ravageoit la *Sarmatie*; * on sçait que ce Roïaume est situé au Nord de ce Continent; son Gouvernement est Monarchique & Aristocratique, & sa Couronne est élective.

Ce droit flatteur, mais dangereux de se choisir un Roi, est presque aussi ancien que cette Monarchie; le pouvoir des Sujets s'étend jusqu'à prescrire certaines Loix ** à celui qui va leur en donner; s'il vient à rompre ces liens sacrés qui l'attachent à ses Sujets, ceux-ci se croïent en droit de secoüer le joug qu'ils s'étoient imposé eux-même.

Les Souverains ne doivent jamais per-

* Pologne.
** *Pacta Conventa.*

dre de vuë la source de leur autorité. Une Puissance qui s'est accruë peu à peu, comme un grand Fleuve, doit, comme lui, se contenir dans de justes bornes, & ne pas dégénérer en torrent. La *Sarmatie* a des Loix, qui sont des Digues puissantes, capables de s'opposer à des progrès trop rapides, & d'arrêter les débordemens.

Cet État venoit de se donner un Chef: il avoit été élu sous certaines conditions, comme il arrive toujours, & l'on crut qu'il les avoit oublié quelque tems après, comme il n'arrive que trop souvent. Il conçut un projet hardi, ce projet parut injuste, on lui en fit un crime. Il porta la Guerre chez un de ses Voisins, sans le consentement de la République, & contre ses Loix. La République crut devoir venger ses Loix, & assurer sa liberté; elle se mit sous la Protection du Prince même, contre lequel la Guerre étoit déclarée. C'étoit un jeune Héros * qui venoit de monter sur le Trône de *Gothie*, ** il y fut à peine assis, qu'il se vît entouré de plusieurs Ennemis Puissans qui s'avançoient pour l'en faire tomber. Ils étoient formidables par leur nombre & par leur union. Ils se croyoient invincibles, par la foiblesse de

* Charles XII. Roi de Suéde.
** Suéde.

leur Ennemi. Ils s'imaginoient qu'ils briſeroient d'un ſeul coup un Sceptre que tenoient des Mains encore foibles. Ils en partageoient déja les débris. Ce Prince, diſoient-ils entr'eux, ne penſe qu'à ſe livrer aux douceurs du Trône, il fuira les horreurs des combats. Il eſt jeune, il ſera timide. Il ne peut réſiſter, il cédera. Mais l'ambition eſt aveugle. La Jeuneſſe eſt encore plus ſouvent téméraire que timide, la honte de céder dévance en elle la raiſon.

Le Roi de *Gothie* le prouva bien dans la ſuite; je fus ſurpris avec tout l'Univers, de la hardieſſe & du ſuccès de ſes premières entrepriſes; ſon exemple apprit au Monde, que pour former les grands Hommes, l'Art & l'expérience font moins que la Nature & le Génie, & qu'il y a, s'il eſt permis de parler ainſi, des Héros nés. Son coup d'eſſai annonça les Exploits qui devoient le ſuivre, il fit voir qu'à la Guerre, la ſupériorité du nombre ne fait pas la ſupériorité des forces; il attaque ſes Ennemis, diſſipe leur foule innombrable, ſubjugue une vaſte étenduë de Païs & forme le deſſein de donner un Maître à la *Sarmatie*.

Celui qu'il jugea capable de ſeconder de ſi grandes vuës, ne penſoit pas à régner. C'étoit un jeune Seigneur, iſſu du Sang des

Rois, & qui auroit dû l'être lui-même, si le Trône étoit la seule place de la vertu, & si le desir de rendre les Hommes heureux, étoit un droit pour les gouverner.

En même tems, ceux de ses Compatriotes qui, durant ces troubles, n'avoient pris d'autre parti que celui de la Sagesse, sentirent qu'ils avoient besoin d'un Chef. Ils mirent à leur tête le jeune *Sinastal*, il avoit rendu des Services importans à sa Pâtrie, dans un âge où les autres forment à peine des Vœux pour elle, ils le députérent vers le Roi de *Gothie.* Allés, lui dirent-ils, parlés à l'Alexandre de nos jours; travaillés de concert avec lui, dissipés ces orages qui menacent de toutes parts de renverser l'Édifice antique de nos droits & de notre liberté. Soyés le Défenseur des Loix & des Priviléges de la Nation.

Citoïen placé près du Trône par sa Naissance, à portée de connoître les droits respectifs des Rois & des Sujets, *Sinastal* pouvoit mieux que personne, mettre dans la balance d'une Politique éclairée les avantages & les inconvéniens de la liberté, en mésurer l'étenduë, en marquer les bornes, il fit entendre dès lors la voix libre du Citoïen. *

* *Ouvrage Politique du Roi, intitulé* : La Voix libre du Citoïen, ou observations sur le Gouvernement de Pologne.

J'appris dans ma Retraite le choix qu'on avoit fait de lui : J'allai pour l'en féliciter. Son rang, ses richesses ne m'avoient pas engagé à rechercher son amitié, il n'avoit pas refusé la mienne quoique je fusse né sans ces avantages. La simpathie avoit formé les nœuds qui nous unissoient, l'estime les avoit serrés, la mort seule sera capable de les rompre.

La Sarmatie, luidis-je, *remet entre vos mains ses intérêts, le Sang dont vous sortés lui répond que vous êtes prêt à verser le votre pour les soutenir. Je serois digne de la confiance de mes Compatriotes*, me dit-il, *si pour la mériter, il ne falloit que du zéle, mais je vais marcher dans des routes difficiles & presque inconnuës. Vien, sage* Sophilis, *accompagne mes pas pour les guider.* Je les suivis pour m'instruire!

Le discernement avoit prévenu l'age dans le Roi de *Gothie*. Il connoissoit les Hommes. La réputation de *Sinastal*, sa Naissance, ses hautes qualités, une figure aimable & majestueuse, une éloquence noble & persuasive fixerent l'attention du jeune Héros. *Sinastal* parla avec zéle pour la liberté; son indifférence pour le Trône, le fit juger digne de l'occuper. » Il exécuta plus qu'il n'avoit entrepris, » il vouloit fléchir le Vainqueur, il lui

plût ; il ne tendoit ses mains vers lui que pour obtenir la Paix ; celui-ci y plaça le Sceptre : Il ne demandoit que l'olive, on lui offrit la Couronne.

Je courus lui annoncer qu'il venoit d'être élu & proclamé par ses Compatriotes. Quel fut mon étonnement ! Lorsque voulant lui rendre des hommages comme à mon Maître, je me vis obligé d'employer les Prières, pour qu'il consentît à cesser d'être mon égal, *Vous n'osez* ; lui dis-je, *Généreux Sinastal, vous n'osez attribuer cet événement à la supériorité de votre mérite ; je ne viens pas pour vous donner des loüanges, mais des Conseils.* » *Vous n'avez cherché ni fuï la Couronne.* » *Vous vouliez la refuser par modestie ou par grandeur d'ame ; mais il est encore plus beau de l'accepter par amour pour les Peuples, & pour le bonheur de la Patrie.*

Est-ce le Ciel qui t'inspire ? me répondit-il ; *es-tu chargé de m'apporter ses Ordres ; prévois-tu combien il va m'en coûter pour les exécuter ; Des brigues étrangéres & des dissensions domestiques environnent le Trône qui m'est offert ; leurs coups redoublés le rendent encore chancelant, faudra-t'il l'affermir par le fer & le cimenter avec le sang ?*

En effet, le nouveau Roi fut obligé de combattre quelques Sujets rebelles ; loin de

le féliciter sur ses succès, il fallut l'en consoler. On n'osoit lui parler des occasions où s'étoit signalé son bras; * Rappeller ses Victoires, c'étoit rouvrir ses plaies; il arrosoit des larmes de l'humanité les Lauriers de la valeur. *Je voudrois*, disoit-il, *qu'elles pussent effacer le sang dont ils sont teints. Mon cher* Sophilis, *quand on a des Enfans ingrats, on ne cesse pas d'être Pere; qu'il est dur de ne pouvoir être Heureux que par le malheur de ceux que l'on aime!*

Le Ciel ne lui permit pas de suivre le penchant de son Cœur & de réparer les maux que son bras avoit fait; il fit tourner la Victoire du côté de ses Ennemis, mais il lui laissa la sagesse.

Je ne l'avois pas félicité sur ses succès; je n'eus pas besoin de le consoler dans ses revers. L'égalité d'Ame est le caractère du Sage.

Aussi *Sinastal* ne parut jamais plus grand que dans ces momens d'adversité. *Je sens*, me disoit-il, *que la valeur n'est pas une vertu d'une pratique aussi difficile que le courage.* » *Cependant quand je suis dans une* » *situation qui demande de la force, il me* » *semble que je me trouve presque à ma*

* Punitz. Les passages de la Vistule, du Bug, du Grodno, &c.

» place. » Je pourrois même me croire insensible aux malheurs, si je n'avois jamais vû de Malheureux, mais je me sens attendri par les larmes que je vois répandre à des Sujets Fidéles. Elles me prouvent bien mieux, que tous les sermens, que je ne cesse pas d'être Roi...Non, interrompis-je, *Non, Seigneur, l'adversité ne sera jamais capable de vous enlever l'Empire de nos Cœurs, c'est le plus doux sans doute ; & celui que vous conservés sur vous-même est le plus glorieux. Ami,* repartit le Roi, *on abandonne sans peine un Trône, que l'on n'a point ambitionné. Cependant, quand on desire le bonheur de l'Humanité, peut-on ne pas regretter la seule place où l'on a le pouvoir de satisfaire cette inclination dans toute son étenduë.*

Si cela est ainsi, lui dis-je, *si l'Etre suprême vous a inspiré ce noble penchant, ce n'est pas pour le laisser inutile au monde,* » Sinastal, *vous régnérés ; croyés un Hom-» me qui doit être agréable à Dieu, puisqu'il » chérit la vertu.* »

En parlant ainsi, je ne craignois pas de faire naître au Roi de fausses espérances, je pensois : il est si vertueux, & le Ciel est si juste ! J'avois vu l'aînée de ses Filles descendre au Tombeau ; la plus jeune avoit monté au plus beau Trône de l'Univers, chérie d'un

d'un grand Roi, elle faisoit les délices de la Famille Royale, l'exemple de la Cour, & l'admiration du Peuple. Ainsi la Providence conduisoit ce Prince, elle vouloit le faire arriver au terme du bonheur par des routes connuës d'elle seule.

La *Sarmatie* se trouva une seconde fois sans Maître; tout le Monde jetta les Yeux sur *Sinastal*, mais avant de lever les siens sur le Trône, il daigna les tourner vers moi.

Puisque vous me consultés, lui dis-je, *Seigneur, je vais moins vous parler le langage d'un cœur qui vous aime, que celui d'un cœur que la vérité inspire. Écoutés*, Sinastal, *ne pensâtes-vous pas, qu'il étoit de votre devoir d'abandonner le Trône, pour rendre à votre Patrie la tranquillité qu'elle avoit perduë*; *Oüi, sans doute*, me répondit-il, *ne doit-on pas immoler tout à la vertu ? Eh bien, vous croyés-vous donc aujourd'hui moins obligé de remonter sur ce Trône pour faire le bonheur de cette Patrie ? L'ingratitude, fut-elle jamais une juste cause de retirer les Bienfaits ?*

L'Amour dont *Sinastal* étoit rempli pour ses Concitoïens, les avoit déterminés à lui offrir encore la Couronne; le même sentiment le détermina à l'accepter; il fut élu de nouveau par tous les suffrages, & proclamé par toutes les voix.

Mais, hélas ! Que les Peuples sont inconstants ! Quelques étincelles mal éteintes rallument tout-à-coup, chez les Nations voisines, le flambeau de la discorde. Elle échauffe d'abord quelques Esprits ; le feu de la Guerre éclate bientôt avec fureur, & se répand avec rapidité ; le souffle de l'envie lui donne de nouvelles forces ; tout s'empresse au-dehors à lui fournir des alimens, & dans le sein de la Patrie même, personne n'étant plus forcé d'obéir, tous veulent commander.

Le Royaume de *Sarmatie* n'étoit pas le seul, qui fut le Théatre de la Guerre ; presque tout ce continent étoit en proye à ses ravages. Envain les horreurs que ce fléau entraîne, font frémir la Nature & gémir la raison. Leurs voix réünies nous crient sans cesse de sauver, ou de conserver du moins la vie à nos semblables ; & votre Gloire, ô Conquérans ! se mesure par le nombre de ceux à qui vous l'avez ôtée. O ambition ! Toi qui crois tant de malheurs nécessaires, toi qui répands le Sang des Hommes, peux-tu être une Vertu ? O Politique, qui le fais repandre, que tu en es rarement une !

Je versois souvent ces plaintes améres dans le sein de *Sinastal* : Il les écoutoit avec complaisance. *Sophilis*, me dit-il un

jour, *que peut un Philosophe contre l'aveuglement des Hommes ? Il ne parvient guères à les éclairer; mais le devoir des Rois est plus étendu, parce que leur pouvoir l'est davantage. Plaindre la Patrie, quand on peut la secourir, c'est le partage du lâche; faire des Vœux, au lieu de faire des efforts, c'est la ressource du foible. Ce n'est pas avec les larmes, que l'on éteint un embrasement. Console-toi, vertueux* Sophilis, *cesse de répandre des pleurs, bientôt on cessera de répandre du sang.*

Je compris, par ce Discours du Roi, qu'il travailloit à la Paix; je me jettai à ses pieds transporté de joïe, & je m'écriai : *Seigneur, le Mortel le plus vil peut ôter la vie à un Homme, mais la conserver à un grand nombre, c'est ressembler à l'Être Suprême, qui leur a donné l'existence.*

En effet, *Sinastal*, semblable à un Dieu pacificateur, fit reparoître tout-à-coup la sérénité dans le plus fort de la tempête, ou plûtôt il arrêta tant de ravages, en appaisant, par un grand Sacrifice, la Divinité cruelle qui les envoïoit sur la Terre. Cette Divinité qui gouverne les Peuples & les Rois, c'est l'intérêt. Ce Sacrifice fut celui de sa Couronne. Il y avoit renoncé la première fois pour la tranquilité de sa Patrie; il l'abdiqua de

nouveau pour la pacification générale.

Ce grand Ouvrage étoit trop glorieux & trop satisfaisant, pour ne pas remplir tous les vœux de celui qui en étoit l'Auteur. La récompense de la Vertu est la vertu même. Mais les tems étoient arrivés, où la Justice divine devoit enfin se manifester aux yeux de l'Univers, & récompenser *Sinastal.*

Ce Prince ne descendit du Trône qu'il occupoit, que pour monter sur un autre moins élevé, mais plus solide. Son front auguste fut enfin couvert d'une Couronne moins riche, mais moins pésante, & qui y fut affermie à l'instant même qu'elle y fut mise.

Eh bien! lui dis-je, *Seigneur, vous trompois-je, lorsque je vous promettois que, malgré les efforts de vos Ennemis, & le désintéressement de votre Cœur, vous régneriez un jour tranquilement? Vous voilà Souverain paisible d'un Peuple, qui a toujours été l'Adorateur de ses Maîtres, parce qu'ils furent toujours ses Peres: Combien il va vous aimer, lorsqu'il verra qu'ils revivent tous en vous!*

Tu connois mon Cœur, (dit *Sinastal*, avec cette franchise héroïque, aussi éloignée de la vanité qui court après les éloges, que de la fausse modestie qui les fuit pour les attirer,) *tu connois mes sentimens.* » Si mes Sujets sont heureux, je le serai. »

Il vous est aisé, dis-je au Roi, *d'arriver à ce terme souhaité, une longue étude des Hommes & de leurs besoins vous a déja fait connoitre les routes peu frayées qui y conduisent. Que dis-je ! Vous les avez enseignées aux autres Rois : Vous allez y marcher vous-même : Et le Cœur le plus généreux exécutera sans peine ce plan d'un Gouvernement heureux, qu'a imaginé l'esprit le plus vaste & qu'a tracé la main la plus habile* (*a*)

J'accompagnai *Sinastal*, lorsqu'il se rendit dans ses nouveaux États. Il y avoit été précédé par la renommée ; à peine pouvoit-on croire ce qu'elle en publioit, on trouva qu'elle n'avoit pas tout dit. Il ne parut environné que du cortége nombreux de ses vertus, & chacun de ses Sujets crût les adorer toutes, dans les prémiers hommages qu'ils rendirent à leur Souverain.

Ce moment fut celui de leur adoption, tous les instans qui le suivirent, furent marqués par des Bienfaits : On vit de jour en jour de nouveaux Établissemens. *Sinastal*, voulut que le prémier (*b*) fut destiné à soulager à la fois les besoins de l'ame &

(*a*) Entretien d'un Européan avec un Insulaire du Royaume de Dumocala.

(*b*) Mission Royale.

ceux du corps, en augmentant la piété & en banissant l'indigence. (*c*)

Ces deux objets occupoient continuellement le Roi. Persuadé que l'exemple, de quelque côté qu'il vienne, a toujours de l'influence sur les mœurs, & que l'exemple du Souverain a un certain empire sur elles, *Sinastal* donna constamment celui de la piété. Il éleva à la Religion des Temples & des Edifices, (*d*) dont la splendeur servira d'éternel Monument à son zéle & à son respect envers la Divinité. Il crût l'honorer encore davantage, en procurant l'instruction des Peuples & le soulagement des Pauvres, & en préparant des aziles contre tous les genres d'infortune. (*e*) Les uns furent destinés à ces Enfans malheureux, qui, étrangers dans la Société, ne prononcent le doux nom de Pere, que pour déplorer la perte du leur. D'autres furent remplis par ces tristes victimes de la douleur & de l'indigence, qui éprouvant à la fois tous les maux dont la condition humaine est susceptible, n'ont pas même l'espérance qui les adoucit, ni la santé qui en console. Une autre

(*c*) *Ad pietatis augmentum & inopiæ subsidium.* Inscription mise au frontispice de la Maison des Missions Royales.

(*d*) Bon-secours. Paroisse de Lunéville, &c.

(*e*) Hopitaux.

classe de Citoïens trop peu considérés, & peut-être non moins à plaindre, attira l'attention du Roi; ce sont ces Sujets laborieux qui voïent presque toujours échapper de leurs mains, les richesses de l'Agriculture qu'elles font éclore, (*f*) & qui trop souvent ne trouvent pas leur propre subsistance, dans les travaux qui la fournissent à tous les autres. (*g*) Il aida de ses lumiéres la perfection d'un Art si utile.

Cette Science qui a pour objet la conservation de l'espéce humaine, (*h*) ne devoit pas échapper à un Ami de l'humanité; il forma une Société de Sçavans qui s'y appliquent (*i*) Ceux qui succomboient à l'atteinte mortelle d'une Maladie, devenoient un sujet d'observation pour eux, où ils cherchoient les causes, pour prévenir les effets, *c'est ainsi*, disoit le Roi, *que d'un mal inévitable, il faut savoir tirer un reméde utile, & que la mort d'un seul peut servir à prolonger la vie de plusieurs.*

Les malheurs particuliers sont plus difficiles à appercevoir; les malheurs universels sont plus difficiles à réparer. Les uns exigent

(*f*) Fondations pour les Laboureurs dont les Héritages avoient souffert des accidens de la grêle, &c.

(*g*) Les Incendies.

(*h*) Maladies Epidémiques.

(*i*) Collége Royal des Médecins.

une attention plus détaillée, les autres demandent des précautions plus étenduës. L'amitié peut suffire aux besoins d'un seul Homme; les besoins d'une Société entiére ne peuvent être soulagés que par les Rois. *Sinastal* prévenoit ou réparoit les accidens particuliers, parce qu'il étoit, pour chacun de ses Sujets, l'ami le plus tendre; il prit encore plus de mesures, pour prévenir une disette générale, parce qu'il étoit, pour tout son Peuple, le meilleur des Rois. Il fit remplir des Magazins vastes & nombreux. (*k*) *Je veux*, disoit-il, *que leur abondance, toujours uniforme & toujours renaissante, trompe en même tems la dureté de l'avare, qui entasse le superflu, & prévienne le désespoir de l'indigent, qui manque du nécessaire.*

Cette abondance toujours certaine, lui dis-je, *aura une double utilité. Elle va donner une ardeur nouvelle au Commerce. Le Commerce, vous le sçavés, enrichit un Etat, il rend une Nation redoutable par les Alliances qu'il entretient au-dehors, & florissante par la population qu'il favorise au-dedans.*

Je le sçais répondit Sinastal; *mais les grands périls se trouvent communément à côté des grands avantages. Le Commerce est exposé à*

(*k*) Magasins d'abondance.

bien des revers ; je ne puis parer les coups de la fortune, ni prévenir les fautes des Commerçans : Je veux au moins les mettre en état de les réparer. (*l*)

Mais, Seigneur, osai-je lui dire, *tous vos Trésors suffiront-ils à l'immensité de vos desirs.....Eh quoi!* Repartit vivement Sinastal, *les Richesses d'un Pere ne sont-elles pas le Patrimoine de ses Enfans?*

Que n'est-il en mon ponvoir, de faire encore le bonheur des races futures? Mais, cher Sophilis, *ne puis-je pas au moins le préparer? Vous le pouvés, Seigneur, livrés-vous à cette noble ambition, c'est celle des Héros. Les actions des Rois ne passent pas avec eux, comme celles des autres Hommes. Procurés à ceux qui vivent à présent les moyens d'exercer leur Génie & de cultiver leurs talens; ils continueront votre ouvrage & contribueront à la Gloire de la Nation, & à l'avantage de la Société.*

Le Roi remplit bien-tôt ces deux vastes objets, par deux moyens bien simples ; il donna tous ses soins à l'éducation qui forme le cœur, il encouragea l'Etude & les Sciences qui éclairent l'esprit.

Tout devient un sujet de méditation pour un Philosophe: Tout est une occasion

(*l*) Fondation pour les Marchands.

de bienfaits pour un Roi. Un jour que seul avec le sage *Sinaſtal*, nous nous entretenions dans ces Jardins délicieux, l'ouvrage de son génie & de ses loisirs, je m'arrêtai à contempler ces Eaux jaillissantes, ces Cascades superbes, prodiges d'un Art Rival & Vainqueur de la Nature, *Sophilis*, me dit-il, *tu t'étonnois, il n'y a qu'un moment, que bien des grands unissoient à l'origine la plus brillante la vie la plus obscure. Tu vois ici leur image. Ce sont des ruisseaux, qui ont une source élevee, mais qui en descendent, entrainés par la pente de la Nature. Inconnus, ils serpentent dans les Vallons, ils roulent dans les deserts, jusqu'à ce qu'enfin l'attention les découvre, & que l'Art les force à s'élever aussi haut que leur source. Le Corps de l'État ne peut manquer d'être affoibli, lorsque le Sang de la Noblesse n'y circule qu'avec lenteur. Rendons-lui donc son ancienne chaleur & tout son mouvement,* (*m*) *& comme il est des vertus de tous les Etats* (*n*) *& de tous les Sexes* (*o*) *n'exceptons personne, donnons nos soins également à l'éducation de tous. Eh! Ne sont-ils pas tous également mes Enfans?*

Plut au Ciel! dis-je au Roi, *qu'ils fus-*

(*m*) Corps des Cadets. Ecole Militaire.
(*n*) Fréres de l'Ecole Chrétienne.
(*o*) Pensions pour douze jeunes Demoiselles.

sent toujours unis comme des Freres; mais à quoi l'intérêt n'engage-t'il pas les hommes? & qui peut arrêter ses effets? Si vos Sujets avoient l'un pour l'autre autant de tendresse, que vous en sentés pour tous ensemble, vous pourriés toujours être bon, sans jamais cesser d'être juste; mais la clémence est foible sans la justice; de même que la Justice est dure, si l'humanité ne la tempére. Qu'il est beau! Qu'il est rare! Seigneur, d'unir toujours l'une avec l'autre. Vous ne pouvés rendre vous-même la justice à vos Sujets; vous confiés ce soin important à des Magistrats intégres & éclairés, que votre discernement choisit avec une attention scrupuleuse. Ils sont dépositaires de Votre Puissance Souveraine. Leur devoir est de faire régner la justice, ils s'en acquitent fidélement, mais leur pouvoir ne s'étend pas jusqu'à faire régner la paix. Eh bien, dit le Roi, *à côté du Tribunal des Juges, plaçons un Tribunal de pacificateurs; (p) tirons les, ainsi que les Magistrats, de cet ordre distingué, par ses lumiéres & par son désintéressement... que consultés avec confiance, ils deviennent les prémiers arbitres des différens, qu'ils ouvrent la barrière à la timide innocence & la ferment sans ressource à l'avide opiniâtreté.*

(p) Chambre des Consultations.

Sinastal conçevoit ses projets en Philosophe, il les exécutoit en Roi. Il connoissoit les avantages solides, que la Société retire des Sciences & des Arts. *Les progrès que les hommes y font*, disoit-il souvent, *augmentent en même tems leurs connoissances & diminuent leurs besoins. Je vois dans mes Sujets des dispositions & des talens. Le feu de leur génie a jetté souvent des étincelles brillantes : Il faut offrir des alimens à sa vivacité*, (*q*) *& des récompenses à ses progrès.* (*r*) Récompenses puissantes ! Puisqu'elles satisfont en même tems la gloire, qui est une passion si vive, & l'intérêt qui est une passion si générale. Récompenses flatteuses ! Puisqu'elles se donnent sans prévention & sans partialité, par la justesse du discernement, & par la liberté des suffrages.

Vous allez bientôt recüeillir le fruit de tant de soins, dis-je à Sinastal. *Vous allez voir bientôt, Seigneur, une jeunesse avide de l'estime de ses Compatriotes, & plus jalouse encore de plaire à son Roi, accourir, s'empresser, voler sur les aîles de l'émulation dans la carrière de la gloire, y disputer avec vigueur la Couronne promise au succès, & en remporter au moins la palme* duë *aux efforts.*

(*q*) Bibliotéque publique. Société Littéraire.
(*r*) Prix annuels pour les Sciences & pour les Arts.

BIENFAISANT SINASTAL ! *Vous rappellez-vous quelquefois tant de soins & de faveurs ? Joüissez-vous de cette joye délicieuse, de ce contentement intérieur qui en est le prix ? Non, vous les oubliez. Vous n'êtes occupé que du bien que vous avez à faire, & non du bien que vous avez fait. Mais que le souvenir en est précieux & sacré pour vos Sujets ! Ils le transmettront ce souvenir, en versant des larmes de joie, à leurs enfans, qui en repandront de regret. Leurs derniers neveux ne pourront faire un pas dans leur Patrie, ils ne pourront lever les yeux dans cette Capitale, sans rencontrer par-tout des Monumens de la magnificence d'un grand Monarque, & de la tendresse d'un Pere Bienfaisant. Oüi, tant d'établissemens divers seront autant de voix, qui s'éleveront jusqu'à la fin des Siécles, & qui confirmeront sans cesse ce surnom tendre & glorieux, que vous a donné le suffrage unanime de tous les Cœurs.*



LE TEMS.

DISCOURS

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX.

Par le R. P. BLAISE *Moneſtier de la Compagnie de* JESUS.

POURQUOI l'Homme attentif à ſes intérêts, ne met-il pas ſa principale étude à diſtinguer les avantages que lui offre le tems? Et pourquoi eſt-il ſi curieux de ſonder les ſecrets que le tems lui cache? Il eſt eſſentiel d'examiner ce qu'eſt pour nous un bien ſi précieux; inutilement s'appliqueroit-on à vouloir pénétrer ce qu'il eſt en lui-même; les idées qu'on s'en forme, pour l'ordinaire, ou trop ſenſibles, ou trop abſtraites, ſont également vaines & trompeuſes.

L'imagination le peint comme un nuage leger qui ſe diſſipe en ſe formant, comme une ombre paſſagère qui paroit & s'évanoüit,

comme un torrent qui dans la rapidité de son cours entraine tout avec lui. Sous ces couleurs étrangères le tems défiguré ne peut nous paroitre d'un grand prix, on ne sçauroit envisager comme un bien pour nous, ce qui nous fuit sans cesse & se dérobe toujours à nos poursuites.

La Philosophie plus grave & plus féconde en spéculations, a prononcé que le tems est un mouvement successif & rapide, mais égal & constant, qui régle & mesure la durée des choses; en présidant aux révolutions, il sert à fixer les époques de ces événemens qui varient la scene du Monde.

Sont-ce-là, MESSIEURS, des connoissances & quel avantage en peut-il résulter? Evitons un écuëil, ou l'esprit humain a toujours échoüé. Ne demandons pas ce qu'est le tems en lui-même, sa nature échappe à la foiblesse de nos lumiéres, tâchons d'apprendre l'usage qu'on en doit faire & les fruits qu'on en peut recueïllir. Ici la vérité se montre, & le prix du tems se fait sentir, peut-on refuser son estime à un bien dont l'usage est si avantageux & la perte si funeste?

PREMIÉRE PARTIE.

Le tems est composé de parties fugitives qui se succédent, l'usage en est offert à

l'homme ; à lui ſeul appartient de les rapprocher & de les faire ſervir à ſon bonheur ; c'eſt au gré de ſes deſirs que le paſſé revient, & que l'avenir ſe dévoile pour contribuer à ſa félicité préſente ; qu'il eſt ſage s'il ſçait bien emploïer l'un & l'autre.

Non, le paſſé n'a pas fui ſans retour, le rappelle-t'on, il ſe préſente ; veut-on le conſulter, il inſtruit ; dépoſitaire de tous les événemens, il ouvre ſes Tréſors, & pour nous quelle reſſource ! On y trouve des régles de conduite, elles ſont tracées par les mains de la vertu & même par celles du vice ; le tems qui les tenoit enveloppées dans ſes ruines les rend quand on les lui demande, le ſouvenir les obtient, la réflexion en profite & le ſouvenir & la réflexion tiennent lieu d'expérience. Par elle nos ames ſont éclairées, ſon flambeau nous découvre toutes les voyes qui conduiſent à la Sageſſe. Qu'eſt-ce en effet que la Sageſſe ? C'eſt une lumiére pure qui nous apprend à diſtinguer les véritables biens d'avec ce qui n'en a que les apparences ; c'eſt une connoiſſance diſtinĉte de nos penchants & de nos devoirs, c'eſt un goût de la vertu qui régle nos mœurs, & perfeĉtionne toutes nos aĉtions ; c'eſt un diſcernement juſte & délicat qui nous fait connoitre les hommes,

il nous dévoile tous les replis des cœurs & tous les artifices des passions, or il n'est que l'expérience qui puisse nous donner une Science si utile ; elle ne s'acquiert pas tout-à-coup, elle est ordinairement le fruit tardif des années & des réflexions.

Félicitons-nous tant qu'il nous plaira des Dons que nous a fait la Nature ! Que lui devons-nous ? Des lumiéres pour parvenir au vrai ; mais des lumiéres bien bornées, bien enveloppées ; des sentimens pour s'attacher au bien, mais des sentimens bien informes, bien imparfaits ; tous les Dons qu'une main libérale a placés dans nos ames y sont d'abord ce qu'une plante est dans son germe, il faut qu'un suc étranger la Nourrisse, la développe. Où chercher ce qui nous manque pour la faire éclore ? Où trouver ce qui doit aider en nous la Nature ? Est-ce dans les efforts d'une raison si facile à surprendre, que le préjugé entraine, & que l'erreur séduit ; est-ce dans les découvertes d'une Philosophie si peu sure dans ses principes, qui ne nous donne que des spéculations arbitraires, ou de spécieuses conjectures ! Qui fera donc fructifier en nous ce germe précieux ? Qui pourra nous régler ? Qui sçaura nous conduire ? Le passé.

C'est de lui comme d'une source féconde

que découle la vérité ; il instruit l'homme d'État, il éclaire l'homme de Lettres, il forme le bon Citoïen. Celui qui s'occupe à s'étudier lui-même n'a qu'à lire attentivement dans le passé, pour faire bientôt les progrès les plus heureux & les plus rapides ; en se voyant représenté dans ce miroir fidéle, il apprend à connoitre ce qui convient, ce qui ne convient pas ; il découvre ce qui peut lui faire honneur, ce qui peut le dégrader ; à cette vuë réfléchie, ses défauts se corrigent, ses bonnes qualités se perfectionnent ; bientôt la précaution succéde à l'imprudence, la retenuë aux saillies de l'humeur, une égalité de conduite à la bizarrerie des variations ; le goût des bienséances & du devoir devient son goût dominant, il donne à l'autôrité la soumission qu'elle exige ; au crédit les égards qui le flattent ; à l'amitié les attentions qu'elle mérite ; tout dans sa conduite est marqué au sceau d'une Sagesse acquise, il est sûr d'être toujours applaudi, parce que toujours il procéde en régle, agit avec ordre & parle à propos.

De qu'elle utilité le passé n'est-il pas pour l'homme de Lettres ? Chantres fameux dont la voix immortelle fit rétentir le Parnasse françois, & dont les airs tendres & sublimes

répandront le charme & l'étonnement dans les âges futurs, & vous qui par votre divine éloquence ferés à jamais la gloire de votre Siécle, rendés au passé un témoignage qu'il est en droit d'exiger de vous! Si dans vos Ouvrages brillent ces graces qui charment, qui enchantent, & cette énergie qui touche, qui persuade, vous en puisâtes les heureuses semences dans les écrits de ces Grands Hommes que les Siécles les plus reculés vous ont donné pour modéles, vous n'êtes devenus leurs rivaux qu'après vous être rendus leurs disciples.

La politique qui semble se suffire à elle-même tire presque tout son sçavoir & son Art du passé. Toujours attentive à considérer cet immense Tableau, elle y prend ses desseins, & des différents traits qu'elle recüeille, elle forme ses plans divers; l'usage lui en facilite l'exécution. C'est la connoissance du passé qui fait naitre cette dextérité à manier les affaires, cette habileté à profiter de ses avantages, cette prudence qui donne une heureuse issuë aux choses les plus douteuses. Instruit par le passé le Politique prévoit ce qui peut traverser ses projets & il se précautionne; il fait naitre les conjonctures & il en profite; il s'accommode aux événemens ou il les change à son

gré; maitre en quelque ſorte du préſent, il ſemble ſe joüer avec lui, tantôt d'une main aſsûrée il le fixe & l'arrête; d'autre fois il le laiſſe fuir & s'échaper; lors même qu'il paroit le perdre, il en fait uſage. Mazarin céde à la tempête, mais bientôt du ſein de l'orage il fait naitre des jours ſéreins.

Ne nous plaignons donc plus des rigueurs de notre ſort; pour l'adoucir le paſſé nous donne de ſages conſeils, & l'avenir nous offre d'utiles ſecours. Mais l'avenir doit-il être regardé comme un bien? Si nous conſultons ces prétendus Philoſophes qui ſemblent mettre toute leur étude à priver l'humanité de ſes plus grands & de ſes plus ſolides avantages, ils nous diront que l'avenir eſt trop incertain, & qu'il eſt trop enveloppé de ténébres pour être mis au nombre des biens véritables. Mais comment apellerons-nous donc ce qui ſeul peut donner la ſécurité, ce qui porte le trouble, ce qui répand la joïe ou l'amertume ſur le préſent! Effet inévitable d'un avenir préſumé triſte ou fortuné. Preſque toujours nous ne ſommes heureux que parce que nous eſpérons l'être, & très ſouvent nous ne ſommes malheureux que parce que nous craignons de le devenir.

Que c'eſt peu connoitre l'homme, que de vouloir le renfermer dans le préſent ; comme il participe à l'infini par l'étenduë de ſes deſirs, leur immenſité ne ſçauroit-être bornée par des limites ſi étroites, il leur faut un plus vaſte champ, l'avenir ; uni qu'il eſt au préſent par les liens d'une ſucceſſion conſtante, on ne peut conſidérer l'un ſans penſer à l'autre ; en les rapprochant on joüit, on profite de tous les deux ; & c'eſt de l'aſſemblage des biens qu'offre le préſent & que promet l'avenir que ſe forme le vrai bonheur. Telles ces riantes Campagnes, faites pour le plaiſir de la vuë ; l'Ordonnance en eſt ſi merveilleuſe, l'Art de la perſpective eſt ſi ſagement employé par la Nature, que les parties les plus éloignées diſputent en agrément avec celles qui frappent nos yeux de plus près, & que toutes enſemble forment un Concert plein d'harmonie.

Ne cherchons donc pas à détourner nos regards de l'avenir, mais adouciſſons en ſi bien les traits, que ſa vuë ſoit comme un charme qui ſuſpende nos maux préſens ; Oüi l'avenir ſe montre à l'homme attentif ; en ſa faveur il ſe dépoüille de ſes ténébres ; en effet quelque changeante que ſoit la ſcene des tems, dans ſes variations elle a

quelque chose de constant & de périodique; soit que les hommes de tous les Siécles ayent eû les mêmes intérêts à menager; soit que les passions qui ont toujours agité le monde ayent toujours produit les mêmes effets; soit que dans la Nature il n'y ait qu'un certain nombre limité de différens événemens qui disparoissent pour reparoitre de nouveau, on ne peut rapprocher les hommes & les Siécles & les comparer entre eux sans y trouver un grand fonds de ressemblance. Chaque homme en particulier est un petit monde, différent en apparence dans ses différens âges, toujours cependant semblable à lui-même, il trouve dans ce qu'il a éprouvé un augure certain de qu'il éprouvera; & comme la Politique se sert de la connoissance de l'avenir pour le bien des États, la prudence doit en user de même pour le bien de chaque particulier.

Aussi une espéce d'instinct formé par la Nature nous porte au-delà du présent, nous cherchons par mille conjectures à deviner ce qui arrivera, nous voudrions lire dans l'avenir pour éloigner de nous les maux qu'il peut nous améner; rien de plus précieux que ce desir si par notre faute il ne devenoit trop vif & trop inquiet. O homme! Pourquoi remplir la terre de vos vaines

recherches, pourquoi interroger les cieux avec audace, pourquoi fatiguer l'Enfer par des Vœux insensés ?

Consultés-vous vous-même, consultés le tems, dans ses réponses il vous fera entrevoir votre destinée. Il est vrai que ce n'est pas sans quelque difficulté qu'il se dévoile à ceux qui l'interrogent, c'est le Prothée de la fable, il se travestit, il se déguise, il se laisse saisir & s'évanoüit ; veut-on le fixer, il éblouït par une lumiére brillante, ou se couvre de ténébres ; il n'est point de forme qu'il n'emprunte afin de tromper ceux qui s'adressent à lui : Toute l'habileté consiste à ne se laisser ni surprendre par ses feintes, ni étonner par ses phantômes ; il faut toujours le poursuivre & le resserer ; fatigué d'une longue constance, il laissera tomber le charme qui servoit à le cacher, & rendra enfin des Oracles d'autant plus doux que nous pouvons nous les rendre favorables : N'eussent-ils d'autre effet que de faire éclore l'espérance, quel bien ! Par son secours enchanteur les chagrins les plus cuisans sont adoucis, les douleurs les plus vives sont diminuées, les travaux les plus rudes deviennent legers : C'est l'espérance qui dissipe la crainte, & qui tarit les pleurs : Au milieu même des débris de la fortune, seule elle suffit quelquefois pour nous con-

ſoler : Mieux elle eſt fondée, plus elle eſt capable de nous rendre heureux. Mais en eſt-il une plus ſolidement établie que celle du vrai ſage ?

Tel eſt le ſort de celui qui ſçait faire uſage du tems, le paſſé en lui donnant de ſages Conſeils lui prépare des ſuccès ; l'avenir pour le conſoler ou l'encourager lui donne au moins de douces eſpérances ; avec des eſpérances & des ſuccès le préſent pourroit-il être malheureux pour nous ? Le tems eſt donc précieux puiſque de ſon uſage dépend notre félicité, j'ajoûte que de ſa perte découlent tous nos malheurs.

SECONDE PARTIE.

Nous ne connoiſſons preſque jamais les biens dont nous joüiſſons ; comme la poſſeſſion laiſſe rarement aux choſes, toutes les graces que leur prête le deſir, il faut que l'abſence les leur rende ; les regrets qu'elle fait naître en expriment tout le prix ; que ceux que cauſe la perte du tems ſont douloureux ! Le tems perdu où ne ſe répare preſque jamais, où il coûte mille peines à réparer.

Quoique le tems pour nous dédommager en

en quelque ſorte des biens qu'il nous enléve, nous en offre toujours de nouveaux, & que chaque âge en arrivant nous apporte un tribut de félicité, il eſt cependant des années plus riantes; La vie des hommes a ſon printems; les agrémens de la Jeuneſſe s'en fuyent avec elle; que de regrets ſuperflus les ſuivent pour les ſages mêmes, ſur-tout pour ceux qui ne le ſont devenus que par bienſéance; envain tâche-t'on de paroitre inſenſible à la perte de tous ces avantages: Par cette Sageſſe fauſſe ou tardive, on ne parvient guère qu'à ſe tromper ſoi-même; les yeux des autres découvrent bientôt ſous cette inſenſibilité apparente une douleur d'autant plus vive qu'elle a pour objet des biens qui nous étoient chers & qui ſe ſont évanoüis pour toujours.

Cependant les hommes ſeroient moins à plaindre s'ils ne perdoient dans le cours des années que des biens, qu'elles doivent néceſſairement leur ravir, on eſt moins ſenſible à un mal néceſſaire: Le comble de nos maux eſt d'être obligé de nous en reconnoitre les Auteurs. Telle eſt la triſte ſituation de tous ces hommes oiſifs ou diſſipés, qui ont négligé de profiter du tems; à charge à eux-mêmes, incapables de rien entreprendre, inutiles à tout, ils trainent les reſtes

d'une vie obſcure qui ne connoit que l'amertume & l'ennui; veulent-ils revenir ſur leurs pas? Ils ſentent que leurs efforts ſont inutiles; alors ils tournent toute leur attention vers le tems qu'ils ont laiſſé échapper, & ce tems qui auroit dû être pour eux une ſource de bien devient une ſource de repentir.

Conſidérés cet homme plongé pendant les plus belles années de ſa vie dans le délire des paſſions, ou dans le trouble des amuſemens; l'exemple de ſes Ancêtres ſembloit l'inviter à ſuivre leurs traces; tandis que par un travail utile, ou par des Exploits Militaires, il pouvoit augmenter ſon Patrimoine, ou ſe faire une grande réputation, il s'eſt aſſoupi dans le ſein de l'indolence, ou dans l'ivreſſe des plaiſirs; réveillé dans un âge mûr par les cris de l'amour propre, il ouvre enfin les yeux, il voit la gloire & la fortune embellies de tous les ornemens que leur prête l'envie, lorſqu'elle nous les montre dans autrui; cette vuë produit dans ſon cœur une émulation jalouſe, impuiſſante, mais ingénieuſe à le tourmenter, qui lui offre ſans ceſſe en perſpective le rang diſtingué où ſe ſont élevé ſes rivaux & l'état d'obſcurité ou il reſte. Triſte condition que celle ou la félicité des autres & nos propres infor-

tunes tendent également à nous rendre malheureux.

Et comment la perte de plusieurs années ne traineroit-elle pas à sa suite bien des maux! Souvent un instant négligé suffit pour changer notre sort; la fortune inconstante & volage doit être saisie à propos & resserée par des liens étroits; il faut toujours veiller sur elle, si on vient à manquer de vigilance aussitôt elle nous échappe, & d'un pas précipité elle fuit sans retour. De quel repentir ne fut pas suivi le moment auquel Annibal s'éloigna des murs de Rome, les délices de Capouë lui valûrent de honteux regrets.

Ce qui augmente encore la douleur que nous cause le tems perdu, c'est qu'humainement parlant, rien ne sçauroit nous consoler de cette perte; souvent le désespoir prend la place de l'espérance, les vertus même qui servent à nous détacher des autres biens, quand nous les possédons, & à adoucir notre peine quand nous ne les possédons plus, nous font encore mieux sentir l'estime que nous devions faire d'un bien si précieux perdu par notre faute, & que nous ne pouvons plus recouvrer, voila ce qui cause en nous des regrets d'autant plus vifs, qu'un grand intérêt les excite & que la raison les approuve.

De cette vérité naît la résolution d'un problême dans la Morale. On cherche pourquoi dans la vieilleſſe une agitation inquiéte tient ſi ſouvent la place d'un calme tranquille & qu'au lieu d'une douce ſérénité régne pour l'ordinaire une humeur chagrine ; la principale cauſe de ces inquiétudes bizarres qui déparent preſque toujours la fin d'une vie que la Sageſſe devroit couronner, c'eſt que la plûpart de ceux qui ont mal employé leur tems, iſolés en quelque ſorte dans leur vieilleſſe, ſont obligés de rentrer ſans ceſſe au-dedans d'eux-mêmes ; ils ne peuvent ſe dérober au ſouvenir toujours préſent, de tant d'années évanoüies pour jamais & écoulées ſans fruit, cette idée qui eſt permanente dans leur eſprit verſe ſur toute leur conduite le chagrin le plus amer, comment ſe ſentir mépriſable, ſe voir ſouvent mépriſé & vivre content dans l'abandon & le mépris !

Voyés au contraire un de ces hommes ſur le retour de l'âge qui par des ſoins aſſidus ſçut toujours mettre à profit les différents périodes de ſon exiſtence, & qui peut compter tous les jours de ſa vie par les biens qu'il a faits : Quoi de plus reſpectable ? Quoi de plus aimable que ſa vieilleſſe ? Ses cheveux blancs laiſſent voir ſur ſon front vénérable

les traces glorieuſes de l'expérience & du travail, le don de conſeil & le ton de perſuaſion ſont ſur ſes lévres, l'air ſérein répandu ſur-tout ſon viſage annonce la tranquilité de ſon eſprit & la paix de ſon cœur, prudent ſans inquiétude, ſage ſans chagrin, doux ſans foibleſſe, grave ſans auſtérité, fut-il en proye à toutes les infirmités de la Nature, il ſouffre avec réſignation, avec courage, il trouve au-dedans de lui-même & dans l'eſtime des autres la pl us touchante, la plus efficace conſolation, ah! quand le témoignage ſecret de la conſcience s'unit au ſuffrage public, il n'eſt point de maux que ce concert ne puiſſe adoucir.

Ainſi la perte ou le bon uſage du tems cauſe notre infortune ou notre félicité; ſa perte quelque legère qu'elle ſoit en apparence coûte toujours beaucoup; la Nature qui paroit ſi libérale dans la diſtribution des autres biens ſemble nous offrir celui-ci d'une main avare, le moment qui arrive chaſſe le moment qui le précéde, il fait bientôt place au moment qui le ſuit; tout l'Art conſiſte à ſçavoir profiter de l'inſtant qui eſt en nos mains, quand une fois il a diſparû il eſt anéanti pour nous. Non, à prendre les choſes dans une rigoureuſe exactitude, la perte du tems ne peut ſe réparer; il eſt vrai que l'emploi

ſage qu'on peut faire encore du tems préſent, corrige en quelque ſorte l'abus qu'on a fait du tems paſſé, mais il n'eſt pas moins vrai qu'il ne ſera jamais au pouvoir de l'homme de faire revenir un ſeul de ces inſtants qu'il a perdus. Cependant la foibleſſe de notre Nature, la différence des mérites, la diverſité des talens, la négligence des autres à mettre à profit tous leurs avantages, la variété qui ſe trouve pour chacun de nous dans la durée de la vie, tout cela fait qu'on peut reprendre parmi les hommes ſon rang & ſes droits, atteindre des Concurrens qui nous avoient prévénus, les dévancer même, mais alors il faut redoubler de viteſſe & courir ſans relâche. Qui nous en donnera le courage ?

Notre amour pour le repos, cette paſſion douce & tranquille quand on ne l'attaque pas, mais pleine de force & d'induſtrie quand on l'irrite, met en œuvre pour ſa deffenſe, les reſſorts les plus puiſſants; tantôt elle nous montre ſous la face la plus rebutante la conſtance & l'aſſiduité que demande le tems pour être réparé; d'autres fois élevant une voix enchantereſſe elle nous fait les plus riantes peintures d'un aimable loiſir, & nous préſente dans ſon plus beau jour les douceurs d'une vie qui s'écoule dans le

ſein du repos, & ſe paſſe ſans géne & ſans contrainte. Comment étouffer au-dedans de nous cette inclination toujours renaiſſante qui nous porte avec tant d'ardeur à la recherche de notre bonheur préſent ? Surmonter au-dehors des obſtacles qui ſe reproduiſent chaque jour & qu'offre ſans ceſſe l'avenir ? car ne nous y trompons pas, il n'eſt point de condition ſur la terre qui ſoit exempte de la Loi du travail, il n'eſt point d'état ſans peine, point d'emploi ſans aſſujettiſſement, ſans obligation, point de Science, d'Art, de Profeſſion ſans apprentiſſage, ſans ſoins, ſans dégouts, ſans application, ſans efforts; les commencemens rebutent, les progrès coûtent, les ſuccès ſe font acheter, en tout il faut ſuivre une route & aller par dégré. Pénétrés dans ce Sanctuaire Auguſte, où préſide la juſtice, voyés ce Magiſtrat dont la brillante jeuneſſe s'eſt écoulée dans la diſſipation: bientôt le devoir, l'intérêt, la bienſéance l'avertiſſent de conſacrer aux affaires publiques des jours qu'il deſtine à réparer ceux qu'il a donnés à l'oiſiveté & aux plaiſirs; que la voye nouvelle dans laquelle il doit entrer eſt épineuſe ! Ce qui rend leger le pénible poids de la Magiſtrature, c'eſt ce goût ſublime & pur dont la connoiſſance des Loix remplit la

raiſon, c'eſt ce concert d'applaudiſſement qui ſuit toujours de ſages arrêts, c'eſt cette foule de gens empreſſés à reconnoitre, à honnorer un mérite réel, & des ſervices importants, mais tout celà manque à l'homme qui pendant ſa jeuneſſe n'a pas cultivé ſes talens, & n'a recüeilli aucune de ces inſtructions abſolument néceſſaires pour faciliter la connoiſſance, & la pratiqne des devoirs attachés à la fonction de Juge ; comment y revenir ?

Chaque choſe a ſon tems, la Nature ſage & induſtrieuſe a oppoſé à des commencements remplis de difficultés le feu & l'ardeur de la jeuneſſe. Tout eſt proportionné dans la vie ; pour garder les juſtes rapports d'ou réſulte notre bonheur, il faut que nos entrepriſes répondent à nos inclinations, celles-ci ſuivent dans leur changement la viciſſitude des âges ; nos goûts varient, nos habitudes ſe fortifient, nos forces diminuent avec les années ; nous ſommes tout ſurpris quand reportant les yeux ſur le paſſé nous nous rapellons tous les obſtacles que nous avons eus à ſurmonter en telle ou telle occaſion, dans telle ou telle entrepriſe, & nous n'en formerions pas de pareilles aujourd'hui, ſi nous avions encore de ſemblables difficultés à vaincre, d'où vient cela ? C'eſt que nous

jugeons de nos efforts & de nos travaux passés, par nos forces & nos dispositions présentes; ce qui nous étoit très facile alors nous seroit presque impossible actuellement. Mais réparer le passé n'est-ce pas vouloir transporter à un âge ce qui convient à un autre, intervertir l'ordre des choses & rompre l'harmonie formée par la Nature pour tempérer nos peines & couronner nos travaux.

Concluons que le tems est bien précieux, puisque de son usage ou de sa perte, dépendent nos mérites & notre bonheur; puis qu'on ne le répare point, ou qu'il en coûte beaucoup à le réparer. Il est donc de notre devoir comme de notre intérêt, de le ménager avec œconomie & de l'employer avec Sagesse.



L'Analogie du Son, & de la Lumière.

DISCOURS

QUI A CONCOURU POUR LE PRIX.

Par le R. P. BLAISE MONESTIER
de la Compagnie de JESUS.

LES Paralelles dans la Physique sont bien différents de ceux que l'on fait dans l'Art oratoire. Dans ceux-ci pour donner plus de vie au tableau, on employe l'opposition; dans ceux-là pour donner plus de jour à la vérité, on recherche la ressemblance: Ce goût des oppositions est aujourd'hui le goût dominant dans l'Art oratoire; le contraste, qui, souvent n'est nécessaire que pour faire briller le Rhéteur, semble le devenir pour donner plus de lustre aux Héros: On va même jusqu'à prêter aux grands Hom-

mes des vices & des vertus qu'il n'eurent jamais, parce que ces vices & ces vertus prêtent à l'Antithese.

Dans les Paralelles de Physique on tend toujours au vrai : On ne prend la voïe de l'Analogie, que parce qu'elle est la plus sûre & la plus courte pour parvenir à la connoissance de la Nature. Rien de moins composé que le méchanisme de l'Univers ; la multiplicité des moyens employés avec appareil, est une marque de foiblesse ; voila pourquoi les opérations de la Toute-puissance sont toujours marquées au sceau d'une sublime simplicité.

C'est sur cette simplicité de la Nature qui ne se dément jamais, qu'est appuyé tout ce que nous avons à dire sur le son & la lumiére. Le son a dans sa cause quelque chose de sensible & de palpable : La lumiére au contraire qui découvre à l'homme tous les objets, semble se dérober à ses recherches : Le Son sera donc pour nous une espéce d'image qui nous représentera les traits les plus déliés de la Lumiére, nous nous efforcerons de les y découvrir.

Pour procéder avec ordre, nous considérerons ce que la Lumiére & le Son ont de semblable & de dissemblable dans leurs qualités essentielles, & dans leurs qualités accidentelles.

PREMIÉRE PARTIE.

En général on peut assûrer que dans tous les Corps sonores & lumineux, il se trouve un mouvement de vibration, & une espéce de tressaillement dans les parties insensibles: Ce mouvement est quelque chose de si démontré en Physique, quand il s'agit des Corps sonores, qu'il seroit inutile d'en prouver l'existence: Ce même mouvement de vibration, quand il s'agit des Corps lumineux, est moins constaté, mais non moins certain. Qu'on laisse tomber dans un vase de terre vuide de petites goûtes de Vif-Argent, elles produisent de la Lumiére. Or tout le monde sçait que dès qu'une goûte liquide tombe sur un Corps solide, elle tremble, en se contractant d'abord & se dilatant ensuite; tel doit donc être l'espéce de mouvement qui occasionne la Lumiére, un moment de tressaillement & de vibration. Pour nous en convaincre, jettons les yeux sur les Corps lumineux qui nous environnent, nous nous appercevons bientôt, que c'est un mouvement de vibration dans les parties insensibles du Corps qui donne naissance à la Lumiére. Quel est le bois le plus

propre à s'emflammer, n'eſt ce pas celui dont les parties inſenſibles ſont les plus débarraſſées de ce qui pouvoit retarder leur mouvement de vibration. Si le bois verd s'enflamme difficilement & pour peu de tems, c'eſt parce que ſes parties inſenſibles ſont comme engourdies & appéſanties par l'humeur acqueuſe. Un corps de violon qui n'eſt point ſec, n'eſt propre à rendre ni une flamme brillante, ni un ſon éclattant.

C'eſt ce mouvement de vibration des parties inſenſibles du Corps ſonore & lumineux, qui fait que dans le Son on trouve quelque choſe qui repond aux phoſphores. Tout le monde ſçait que la pierre de Boulogne préparée, après avoir été quelque tems expoſée au jour, ſi on vient à la placer dans un endroit obſcur, repand une foible lueur. Qui eſt-ce qui n'a pas remarqué qu'une Cloche conſerve auſſi du Son après avoir été frappée, d'où peut naître ce Son & cette Lumiére; ſi-non d'un reſte de mouvement dans les parties inſenſibles de la pierre de Boulogne, & de la Cloche.

Qu'on liſe avec attention les Mémoires ſur les Phoſphores que nous a laiſſé un grand Obſervateur,* & l'on ſe convaincra de plus en plus que la Lumiére prend naiſſance d'un mouvement de vibration dans les parties

* Mémoires des Académies des Sciences 1730.

insensibles du Corps lumineux. Cette foule de Phosphores qui se sont formés sous la main de l'Illustre Dufay, exigent tous comme la pierre de Boulogne la calcination ; mais qu'opére autre chose la calcination ? Sinon de diviser les parties, de leur donner de la rigidité, & de les rendre par-là plus propres à avoir un mouvement de vibration. Une seconde remarque que fait M. Dufay, d'après M. Lemery, donne une nouvelle force à ce que je viens d'avancer. Les pierres Métamorphosées en Phosphores, ne prennent pas tant de Lumiére étant exposées au Soleil, qu'à l'ombre. Cela vient de la chaleur que cause le Soleil dans ces Corps. Ainsi la chaleur qu'on croit communément être la mere de la Lumiére, l'étouffe dans les Phosphores. La pierre de taille, & plusieurs autres dont le détail n'entre point dans mon sujet, sont rebelles à la calcination, mais préparées avec l'esprit de nitre, elles produisent un très bel effet. Les Acides qui sont comme la basse de l'esprit de Nitre, mélés avec les parties de la pierre de taille auroient-ils quelque vertu d'attirer la matiére lumineuse ? Personne n'a osé l'avancer. Tout vient en quelque sorte se ranger comme de soi auprès du principe que j'ai établi ; les

Acides unis aux parties trop molles de la pierre de taille, leur donne cette élasticité nécessaire pour le mouvement de vibration.

Mais pourquoi tous ces Phosphores à la Lumiére de la Lune, ou a celle d'une bougie, n'acquierent-ils pas ou presque pas cette qualité qui les rend lumineux. C'est parce que ce Genre de lumiére n'est point analogue aux parties insensibles de ces Phosphores. Donnons plus de jour à cette pensée. Une Lyre montée à l'Unisson avec un autre dont on joüe, repéte sourdement tous les tons de la seconde; si elle n'est point montée à l'Unisson, elle est tout a fait muette. Image de ce qui doit arriver aux Phosphores: Il faut que leurs parties insensibles ayent quelque consonnance avec celle du Corps lumineux, devant lesquels on les expose, tout n'est pas encore trouvé en ce Genre, il peut se faire qu'il y ait certains Phosphores qui ne deviennent lumineux que lorsqu'ils ont été exposés à la clarté de la Lune ou à celle de la bougie.

Il me semble entendre un de ces Physiciens aux yeux desquels tout est tourbillon; pour étayer son sistéme, il se sert de la flamme qui paroit se mouvoir en tourbillon; mais ne se laisse-t'il pas séduire par

une vaine apparence; il est un mouvement en tous sens qui peut paroitre un mouvement en tourbillon : Voyés lorsque la fureur de l'hyver a cédé à la douceur du printems, lorsque la Nature semble se ranimer, & prendre une face plus riante, les moucherons forment dans les endroits humides un assemblage qui paroit se mouvoir d'un mouvement tourbillionnaire, à mesure que l'on s'approche de ces colonnes, l'erreur se dissipe, le mouvement en tous sens se montre. La flamme est comme un essain brillant de ces parties enflammées qui se détachent du bois; comme ces parties sont très subtiles, elles cédent au mouvement de l'air qui paroit leur communiquer un mouvement tourbillonnaire, & cette apparence est une démonstration pour un Homme à sistéme.

Tous les Phénomenes qui sont au tour de nous décellent le mouvement de vibration dans les parties des Corps lumineux. Après les avoir examiné, ne pourrions-nous pas pour un moment élever nos regards jusqu'au Soleil & hazarder quelques conjectures sur la Nature de ce vaste Corps qui est comme la source de la Lumiére. Il est vrai que sa distance inconcevable paroit le devoir mettre à couvert de tous les raisonnements des Physiciens; mais cette distance même favo-

rise la Physique ; quand on parle des objets qui sont à portée d'être considérés, les expériences diverses & qui se contredisent en apparence, donnent de l'embarras à concilier. Ici l'imagination est à son aise, elle n'a qu'à prêter les couleurs de la vérité à ses productions : On ne s'attend qu'à des vraisemblances. Je regarde le Soleil comme un Phosphore formé par les mains du Créateur. Son mouvement de rotation fait que toutes les parties elastiques dont il est hérissé, agissent en passant contre la matiére globuleuse qui l'environne. Le milieu lumineux à son tour par une réaction constante & réguliére, réveille ce mouvement loin de l'absorber. Le Soleil est donc un vaste Phosphore dont les petites parties ont toujours le même mouvement de vibration ; ainsi quand je contemple le spectacle qu'offre un Ciel étoilé, j'admire l'harmonie qui en est l'ame ; ces millions d'étoiles qui brillent, (& dont le Soleil n'est pas la plus considérable,) ont leurs parties elastiques montées à l'Unisson ; par leur action réciproque, elles s'animent toutes ensemble, & entrétiennent une lumiére constante.

Mais me dira-t'on, dans cette hypothese comment expliquer les taches du Soleil, & leurs variations. Une supposition est une

chofe qui n'eft pas rare en Phyfique ; rien ne fert plus à tirer d'embarras ; je vais m'en fervir pour expliquer ces deux Phénomenes. Je fuppofe que fur le globe folaire, il fe trouve de vaftes Mers proportionnées à la matiére & à l'étenduë de ce Corps immenfe. Ces Mers pourront avoir un mouvement qui leur feroit parcourir les différentes parties du Soleil. Notre flux & reflux ne feroit qu'une image imparfaite de ce qui fe paffe dans l'Orbe folaire. Ces Mers troubleroient le jeu des parties lumineufes, & par-là formeroient des ombres ; ces ombres ne feroient point permanentes. On fçait qu'en Phyfique comme ailleurs le ton fait tout, je donne des conjectures, mais je les donne comme conjectures.

Une autre difficulté qui paroit devoir renverfer quelques principes que j'ai établis plus haut. Comment le Soleil peut-il être confidéré comme un Phofphore ? La chaleur inconcevable qui y régne ne doit-elle pas brifer fes petites parties elaftiques ? Je fens que j'ai à lutter contre le torrent des Phificiens : Mais qu'importe fi la vérité panche plus de mon côté. La Lumiére eft-elle par elle-même la caufe de la chaleur ? Je ne le crois pas ; ce qui m'en fait douter, c'eft que les Corps qui font fenfiblement lumineux ,

ne ſont pas ſenſiblement chauds; les Phoſphores dont nous avons parlé en ſont une preuve ; de plus les rayons qui nous viennent de la Lune, ramaſſés avec tout l'art poſſible, ne ſçauroient donner une chaleur ſenſible. M. de S'graveſande qui s'eſt fait cette difficulté, y ſatisfait-il; il prétend que la fineſſe de l'œil eſt beaucoup plus grande pour appercevoir la Lumiére que ne l'eſt la fineſſe du ſentiment pour éprouver une très petite chaleur; pourquoi y a-t'il une chaleur très ſenſible en bien des cas, ſans qu'il paroiſſe aucune trace de Lumiére? Le ſentiment qui nous avertit de la chaleur, devient-il alors plus fin que celui qui nous avertit de l'exiſtence de la Lumiére.

Donnnons deux preuves qui me paroiſſent bien déciſives dans cette matiére, Monſieur de Mairan, * a démontré avec cette élégance, & cette préciſion qui accompagne toujours les ouvrages de cet Illuſtre Auteur, que l'action du Soleil au Solſtice l'hyver, eſt à l'action du Soleil au Solſtice l'été comme 66. eſt à 1. D'autre part Mr. Amantons, * par des obſervations très exactes, a prouvé que le chaud qu'il fait à Paris aux rayons du Soleil à midi au Solſtice d'été, ne différe du froid, quand l'eau ſe glace; que comme 8. de 7. à peu près. Or ſi la

* Mémoires de l'Académie des Sciences 1719.

* Mémoires de l'Académie des Sciences 1702.

chaleur venoit immédiatement de l'action du Soleil, elle devroit suivre le rapport de l'action de cet Astre, c'est-à-dire, être en hyver quand il fait le plus grand froid par rapport aux plus grandes chaleurs de l'été comme 1. à *66*. elle n'est cependant que comme 7. à 8. Je suis donc en droit de conclure contre le préjugé de la plûpart des Physiciens, que l'action du Soleil ne produit pas immédiatement la chaleur & que cet Astre que nos sens mal dirigés nous peignent comme un globe de feu infiniment actif, est peut-être moins chaud que la terre même. Mais d'où vient qu'il fait plus chaud au Soleil qu'à l'ombre ? Question étrangére à mon sujet : J'ai tâché de concilier ces contradictions apparentes sur le froid & sur le chaud, dans un ouvrage qui est entre les mains du Public ; il me suffira de dire ici, que la Lumiére & la chaleur sont deux choses qui ne suivent pas les mêmes proportions ; ôtés du feu un fer tout rouge, qu'on y jette de l'eau, qu'on l'éteigne, bientôt il ne jettera plus aucun éclat, cependant il conservera encore assés de chaleur, pour brûler le bois & fondre le plomb ; au contraire les Phosphores, & les vers luisants brillent sans chaleur ; la chaleur peut donc être sans la Lumiére, & la Lumiére sans la

chaleur, ce ſont deux effets différents qui procédent de cauſes différentes, or à quoi les attribuer ſi-non à la diverſité des mouvemens. Mais quelle eſt cette matiére qui s'étend par le mouvement depuis nous juſqu'aux Corps lumineux? La vuë ſeule ne ſçauroit nous en conſtater l'exiſtence, ce milieu eſt trop ſubtil pour pouvoir donner priſe à l'expérience: Il n'eſt que l'Analogie qui puiſſe nous en indiquer la Nature. Or le Son & la Lumiére dans leur Naiſſance, dans leurs progrès, & dans leur déclin, dans toute leur marche ſe reſſemblent, il eſt démontré qu'il y a une matiére qui s'étend depuis l'oreille juſqu'au Corps ſonore, & qui miſe en mouvement cauſe le Son; eſt-il téméraire d'aſſurer après tant de reſſemblances diverſes, qu'il y a un milieu lumineux qui mis en mouvement cauſe la Lumiére.

Et d'ailleurs combien de difficultés ne trouve-t'on pas dans le ſiſtéme de ces Philoſophes qui veulent que la Lumiére vienne à nous par voye de tranſport? Quel immenſe voyage? Dans quelques minutes un Atome fait trente-deux millions de lieuës: Comment cet Atome peut-il avoir un mouvement ſi rapide. On ſçait que dans le ſiſtéme Neutonien, on ſuppoſe ces Atomes lumineux

infiniment petits, mais qui peut leur communiquer cette viteſſe inconcevable. Le Soleil, par les Loix de l'attraction attire comme infiniment les Atomes lumineux: quelle impulſion aſſés violente eſt oppoſée à cette force d'attraction ; & comment cette impulſion ne détache-t'elle pas inceſſament des parties du Soleil ? Pourquoi ce torrent d'Atomes eſt-il ſi conſtant & ſi égal à lui-même depuis près de ſix mil ans ? A chaque jour, à chaque heure, à chaque inſtant, le Soleil fait ſortir de ſon Sein des Fleuves de Lumiére, dont les differents Raïons ont entr'eux la même proportion : par quelle Loi y a-t'il à tous les inſtants autant de Raïons de telle & telle couleur : voila ce que ſuppoſent les Neutoniens, ſans en donner aucune raiſon plauſible ; eſt-ce éclairer l'eſprit humain, ou plutôt n'eſt-ce pas l'accabler ſous le poids de je ne ſais combien de miſtéres inutiles.

Tous les miſtéres s'évanoüiſſent quand on admet un milieu qui s'étend depuis le Soleil juſqu'à la Terre.

Jettons les yeux ſur le grand Spectacle qu'offre la Nature, l'harmonie en eſt l'ame ; la reſſemblance qu'il y a entre les parties differentes de l'Univers, eſt ce qui le décore & le ſoutient. Tous les Êtres qui le com-

poſent ont de commun tout ce qui eſt compatible avec la diverſité de leur eſpéce ; ces Rochers arides qui paroiſſent inanimés au vulgaire, portent dans leur Sein un eſprit de vie & de végétation ; dans eux ſe trouvent des veines, des artheres, une circulation, des humeurs. Les Plantes offrent les mêmes parties, mais plus ſenſiblement organiſées ; elles vivent d'une vie plus parfaite, elles reſpirent, ſujette à la ſimpathie, & à la diſpathie, elles en donnent à leur façon des marques ſenſibles. On dit que le Palmier éloigné de ſa compagne chérie, languit, ſe deſſéche, & périt enfin. La ſenſitive ſemble reculer de crainte, à l'approche d'une main téméraire qui veut la toucher. Les Animaux ne ſont en quelque ſorte qu'une répétition des Plantes auſquelles ſont ajoutées quelques qualités proportionnées à leur eſpece & ſi tout nous y paroit plus dévéloppé, c'eſt peut-être parce que tout nous y reſſemble davantage. Comme nous les Animaux ſe meuvent, reſpirent & croiſſent. Sujets aux mêmes beſoins, ils ſont ſujets aux mêmes paſſions ; la configuration intérieure de leurs organes ne differe preſque point de la configuration intérieure des notres : ainſi pour garder les Loix de la reſſemblance, voit-on réünir les deux ex-

trêmes, l'eſprit & la matière. L'Homme, qui d'une part tient aux Animaux, de l'autre tient à l'Être ſuprême, & en eſt la vive Image. Qu'on parcoure les Cieux, la Terre & les Mers, qu'on les contemple; on ſera frappé de l'Analogie qui y régne, tout peint l'Analogie, tout eſt Analogie.

Mais le Newtonien en niant le milieu lumineux, ne péche-t'il pas contre cette Loi de l'Analogie. Le ſon & la lumière ſont de même eſpéce, tendent aux mêmes fins, ont la même marche, & nous offrent mille reſſemblances, Le ſon nous eſt tranſmis à l'aide du milieu continu ; pourquoi troubler l'ordre & l'uniformité des Loix de la Nature & faire venir la lumière juſqu'à nous par voïe de tranſport.

Quelle reſſemblance en effet dans la manière dont la lumiére le ſon affectent l'œil ou l'oreille. On entend pluſieurs tons à la fois, quelques variés qu'ils ſoient, l'oreille ne les confond point, une marche particulière les y annonce, & les fait diſtinguer, ces tons quelques nombreux qu'ils ſoient, quand ils ſont harmoniques, loin de s'entre-détruire, ſe prêtent une force nouvelle. Une foule d'objets divers vient ſe peindre au fond de l'œil, ils y ſont ſans confuſion, parce que chacun a comme ſon étiquéte particulière.

la variété des couleurs distingue les objets en les embéllissant. L'émail des Prairies, la verdure des côteaux, le jaune doré des Moissons, forment une perspective variée qui récrée les yeux; pourroit-il y avoir un si grande ressemblance dans les effets, s'il n'y en avoit point dans les causes.

De la ressemblance qui se trouve entre la marche & les progrès du Son & de la Lumière, on peut tirer une conséquence utile. Des observations exactes ont appris que le Son parcouroit en tems égaux des espaces égaux, & qu'un son en s'affoiblissant avoit toujours la même vitesse. Il doit en être de même de la lumière; s'il n'en étoit pas ainsi, & que la lumière plus près de son principe allât avec plus de vitesse, quelle agitation ne devroit pas régner près du corps lumineux? Le milieu lumineux étant composé de petits globules élastiques, il doit imiter dans ses mouvemens le milieu sonore. Le son n'est plus fort, que parce que l'applatissement des globules est plus grand, & que les corps élastiques dans leur restitution suivent la loix des vibrations d'une même pendule: les restitutions doivent être isocrones dans les globules lumineux & sonores. Mais pourquoi nous arrêter si longtems à des spéculations & à des conjectures sur ce

qui se dérobe à nos yeux ? comme la nature dans les commencemens de la formation des corps n'offre rien de grand & de magnifique, il semble qu'elle rougit de la simplicité de ses voïes, elle a tiré de dessous nos yeux tout ce qui étoit foible ou informe, voyés les Fleuves immenses qui vont porter à la Mer le tribut de leurs eaux ; veut-on remonter à leur source, qu'elle est foible, & qu'il en coûte pour y parvenir, c'est avec bien des fatigues à travers les ronces & les épines qu'il faut marcher, ainsi avons-nous voyagés pour atteindre jusqu'aux sources de la lumière & du son dans un Païs abstrait, par-là même rude & épineux. Maintenant l'expérience & le sentiment vont nous servir de guide dans un Chemin facile, & où l'on peut ceüillir des fleurs. L'Analogie du son & de la lumière en particulier que nous allons examiner, nous offre quelque chose de plus riant.

SECONDE PARTIE.

Le Son & la Lumière se réfléchissent, & se replient, suivons l'Analogie qui se trouve & dans leurs réflexions & dans leurs réfractions.

Ce qui se passe sous nos yeux, n'est peut-

être pas ce que nous connoiſſons le mieux ; & les objets à force de nous être familiers, nous deviennent en quelque ſorte étrangers : ainſi la réflexion de la Lumière qui nous rend préſent tous les objets qui nous environnent, n'eſt preſque point apperçuë. Que ſeroit cependant l'Univers ſi la Lumière ne ſe réfléchiſſoit pas ? Il ſeroit plongé dans d'éternelles Ténébres ; alors le Soleil le pere du jour, ne ſerviroit qu'à nous faire ſentir tout ce que la nuit a d'affreux, on ne verroit que le Soleil, les autres objets ſeroient cachés ſous des voiles ſombres. La non réflexion de la lumière, cauſeroit tous ces changemens ; or la Lumière en ſe réfléchiſſant, s'affoiblit d'une part, & s'augmente d'une autre, parce qu'en ſe réfléchiſſant, elle ſe multiplie. Il en eſt de même du Son, on éprouve tous les jours des endroits peu favorables à la voix ; d'où peut venir celà ? Sinon que le Son ſe réfléchit mieux dans ces endroits qu'ailleurs. La même voix qui a quelque choſe d'éclatant dans une Sale bien voûtée, perd beaucoup de ſa force en plein air : encore l'Atmoſphère ſuplée-t'elle en quelque ſorte à la voûte. Sans le ſecours de la réflexion, la voix ne feroit qu'une impreſſion foible & inſtantanée.

Or cette réflexion dans le Son & la Lumière suit les mêmes Loix, dans l'un & dans l'autre, l'angle d'incidence est toujours égal à l'angle de réflexion : De-là différents Phénoménes. Il est des salons faits avec tant d'art, que deux Personnes peuvent s'entendre & lier conversation, sans que les assistants qui sont placés entre ceux qui parlent, puissent rien entendre de ce qui se dit. Pour cela il faut que la voûte soit élyptique ; de même si l'on a une surface courbe élyptique, polie en dedans, & capable de réfléchir beaucoup de Lumière, & si l'on vient à appliquer dans un des foyers un corps lumineux, tous les raïons iront se réünir à l'autre foyer.

De cette égalité des angles d'incidence & de réflexion, je vois éclore mille merveilles. Ces merveilles si variées se réünissent dans le miroir. Quelle surprise pour qui en verroit un pour la première fois ! On se présente devant une glace, voila la peinture la plus parfaite qui se forme tout-à-coup. Image d'autant plus admirable, qu'elle est en quelque sorte vivante : Elle s'éloigne, elle s'approche, elle prend dans le même instant toutes les formes, elle imite toutes les attitudes. Affecte-t'on un air gai, cette Image semble tréssaillir de joïe. A-t'on l'air

triste, elle semble entrer dans vos sentimens, & partager vos chagrins, aucun geste ne lui échappe : On diroit que c'est une divinité folâtre & enjouée qui se plait à nous imiter : Divinité enchanteresse & trompeuse, elle nous ressemble trop pour ne pas nous paroitre aimable.

Le Son offre quelque chose de semblable. La voix qu'on diroit s'être perduë pour toujours dans les airs, va se reproduire & se fait entendre de nouveau. L'écho est pour la voix, ce que le miroir est pour les corps, l'écho en imite toutes les inflexions, en saisit tous les tons, il semble se plaire à la conversation des hommes, & ne se lasse jamais de répéter ce qu'on lui confie, il est toujours le dernier à parler. Voila pourquoi l'antiquité se persuadoit que c'étoit une Nimphe condamnée par la plus Puissante des Déesses, à ne pouvoir parler que lorsqu'elle seroit interrogée, digne châtiment des trop long propos qu'elle avoit tenus autrefois.

Ces deux Phénoménes qui sont si ressemblants, ont la même cause ; la matiére sonore & la matiére lumineuse gardent le même ordre en se réfléchissant, qu'elles gardent dans leurs premières impulsions ; elles doivent donc en se réfléchissant, causer le même effet dans les yeux, & dans les oreilles

qu'elles auroient causé par le prémier mouvement; avec cette différence cependant que la Lumière & le Son réfléchis sont affoiblis par le retour: La voix renvoyée par un écho qui seroit à 50. toises, paroit être la voix d'un homme qui seroit à 100. toises. Qu'on approche la main d'une glace, qu'elle soit à la distance d'un pied, l'Image qui s'en forme dans l'intérieur de la glace paroit être éloignée de deux pieds: Et comme dans un écho il y a certains points qu'il faut saisir, de même y a-t'il certaines situations à prendre pour se voir représenté dans une glace. Si on prend une direction trop oblique, l'Image semble disparoitre & fuir; il y a des miroirs à facettes qui multiplient les objets, il y a aussi des échos qui répétent plusieurs fois la même chose; un homme d'esprit & de probité m'a assûré que dans la haute Auvergne, il y a dans un vaste bâtiment un écho qui répéte le même mot environ trente fois, & que les repétitions sont très rapides.

L'Art met en usage cette flexibilité du Son & de la Lumière pour suppléer à la foiblesse de nos sens. A mesure que l'homme avance en âge, il semble que la Nature le prépare à se séparer pour toujours de la Société, en le privant de ce qui en est le

lien, & de ce qui en fait le charme. L'oüie & la vuës'affoibliſſent, alors la Phyſique d'une main ſecourable lui prépare d'une part deux verres qui ſont de ſeconds yeux, d'autre part elle façonne un petit Tube en figure conique qui eſt une reſſource contre la ſurdité. Comme les Teleſcopes donnent de l'étenduë à la vuë, des Tubes façonnés donnent de l'étenduë à la voix : Avec un porte voix, on peut ſe faire entendre de plus d'une lieuë. Ainſi l'Art profite des inflexions, & des réflexions du Son & de la Lumière, pour réparer les injures des ans, ou pour corriger les défauts de la Nature.

Il ne convient qu'à la Toute-puiſſance de faire naître des moindres choſes, ce qu'il y a de plus grand. La réflexion de la Lumière & du Son fait ſortir en quelque ſorte l'Univers du cahos, & devient le fondement de la Société humaine : c'eſt de leur réfraction que les coûleurs & les tons tirent leurs origines, & de cette variété preſque infinie, de couleurs & de tons ſe forment deux Arts faits pour urbaniſer les hommes en les occupant agréablement, la Muſique & la Peinture. La Peinture veut-elle nous charmer, elle employe ſes plus douces couleurs, & ſes plus riantes images : Sous le pinçeau aimable de Vateau naîſſent les plaiſirs champêtres ; dans un juſte lointain, ſont des

côteaux, des prairies, des ruisseaux ; plus près c'est un Hameau à côté duquel se trouve un Bosquet charmant ; sous ses ombrages frais, l'harmonie & la joye président aux danses ingenuës des Bergers : Tout respire en eux un bonheur simple & doux, par un seul regard ils vous font sentir l'heureux enchantement dont ils sont épris.

La Musique a ses Bergeries ainsi que la Peinture, ses accords exercent sur le cœur un empire d'autant plus absolu, qu'il est plus doux. Lulli par ses chants émeut l'ame & l'attendrit. L'amour d'un doux loisir nous pénétre ; à la douceur de ses accens, la voix de l'ambition & de l'intérêt est étouffée, la fougue de toutes ces passions violentes qui agitent la vie humaine, est rallentie, il ne réveille que celles qui inspirent une douce mélancolie.

Mais la Peinture & la Musique veulent-elles émouvoir des passions plus fortes, elles montrent leur pouvoir ; la toile s'anime sous le mâle pinçeau de Lebrun, le Conquérant de l'Asie ressuscite, quelle noblesse & quelle magnanimité dans ce Héros ! son ame intrépide va se dépeindre dans toutes les attitudes, la terreur qui semble être dirigée par ses regards menaçants, vole de rang en rang, le Spectateur lui-même ébranlé a de la peine à s'en défendre.

Magiques effets de l'harmonie ! ce n'est plus seulement un Héros dégoûtant de sang & de carnage que je crois appercevoir, il me semble entendre les cris tumultueux de Mars, les cris plaintifs des mourants, les cris de triomphes des Vainqueurs, voila ce que la Musique peut produire.

Ce n'est pas seulement dans l'Art des Images que la Peinture est rivale de la Musique, on prétend que les couleurs ont quelque chose de tonique ; quelle analogie ? L'Arc-en-Ciel a été comme une tablature naturelle ou s'est trouvée tracée une Musique optique.

Il s'est élevé dans ce dernier Siécle un homme aussi profond Géométre que grand Physicien, Génie vaste qui semble se joüer avec tout ce qu'il y a de plus abstrait, & capable de renfermer dans un seul point de vuë ce qu'il y a de plus infini par son étenduë, homme dont l'imagination féconde, inventive, originale, donne du relief & de la vie aux talents. Ce grand Physicien après avoir profondément considéré l'analogie des couleurs & des tons, a entrepris un Clavessin Oculaire. Ce Clavessin n'eût-il qu'occasioné les réflexions que cet Auteur a faites sur les couleurs, les Arts devroient lui sçavoir gré de son travail : Peut-être même qu'un jour l'exécution répondra au projet.

Mais quand les couleurs feroient en elles-mêmes auſſi harmoniques que les tons, il faudroit pour que l'effet fût le même, que les ſens ſur leſquels les couleurs & les tons font impreſſion, fuſſent également parfaits. Or Monſieur Sauveur, * fondé ſur pluſieurs expériences fort ingénieuſes, prouve que la fineſſe de l'oreille pour le diſcernement des ſons eſt environ dix mil fois plus grande, que celle de la vuë pour le diſcernement des couleurs. L'oreille eſt donc plus capable de ſentir toute la fineſſe de l'harmonie que les yeux.

* Mémoires de l'Académie des Sciences 1713.

Cependant cette ébauche du Claveſſin fait ſentir que ſi l'analogie des ſons & des couleurs n'eſt pas parfaite, elle eſt du moins fort grande.

Un objet plus intéreſſant, l'homme, attire mes regards, une harmonie pleine d'agrément, entre les couleurs de ſon viſage & les tons de ſa voix, fait remarquer les paſſions dont il eſt agité. La colére s'empare-t'elle d'un cœur, on voit les couleurs du viſage changer, s'éteindre, renaître ſubitement pour diſparoitre de nouveau. La voix à ſon tour s'entre coupe, tantôt plus foible, tantôt plus forte, elle s'exhale par des élans redoublés. La joïe prend-telle la place de la triſteſſe dans un cœur, les ris & les gra-

tes accompagnés des couleurs les plus expressives vont s'épanoüir sur le visage ; la voix s'en ressent, elle devient plus flexible & plus éclatante ; si l'artifice ne troubloit point cette harmonie, les caractères différents iroient se peindre sur tous les visages.

Voyés-vous cet homme dont le tein a quelque chose de noir & de sinistre, sa voix est rude & menaçante, dans ses yeux éclate un feu apre & dévorant? Que doit en attendre l'humanité? Des malheurs. Ainsi quand le Ciel se prépare à ravager la terre, le voit-on se couvrir de nuages sombres, donner des signes de colére par un bruit menaçant, les lueurs vives & passagéres dont il étincelle ne servent qu'à rendre plus effrayantes ses ténébres. Dans ces tristes présages, on lit une désolation prochaine, tels parurent autrefois les Nérons, & les Attilas.

Est-ce au contraire un de ces Héros formé pour le bonheur des hommes dont la Sagesse & la Clémence dirigent toutes les démarches, qui à la supériorité de l'esprit, joint la bonté du cœur, le goût du beau, l'amour du bien, le zéle pour les Sciences & les Arts : Que fait la Nature pour annoncer toutes ces rares qualités? elle choisi les couleurs les plus éclatantes, elle les tempére par un mêlange plein d'industrie, elle

en compose un tein vif & gracieux qui sert à relever les traits du visage, à les embellir. La douceur & la Majesté vont se placer dans l'Azur dont brillent les yeux : La voix agréable de ces Héros, semble n'être propre qu'à annoncer des Bienfaits ; tels les TRAJANS & les STANISLAS.

TELESCOPE-MICROSCOPE.

Présenté à la Société Royale pour le Prix de l'année, par le Sr. MARCHAL, *Organiste de la Paroisse St. Epvre de Nancy.*

IL n'y a de nouveau dans cette Machine que l'union du Telescope & du Microscope dans un seul corps. De cette union il résulte plusieurs avantages ; la diminution & du volume & du nombre des piéces des deux instruments, celle de leur prix ; par conséquent plus de facilité dans leur usage & leur transport.

Voici le détail de ce nouvel Instrument.

Le corps de l'Instrument est un tuyau d'environ un pied & demi de longueur & de quatre pouces & demi de diamétre ; l'ouverture en est bornée à trois pouces par un cercle sur lequel se monte à vis le cul-de-lampe qui sert au Microscope, & qui se démonte quand on veut se servir du Telescope. Dans le fonds du tuyau est un Miroir de réflexion d'un pied six pouces de foyer, & de quatre pouces & demi de diamétre, soûtenu du côté de sa surface, par les têtes de trois vis de cuivre, & contenu par derrière par un couvercle monté à vis qui comprime un ressort qui est entre deux. A l'entrée du tuyau vers l'ouverture est un petit miroir plat de figure ovale de neuf lignes de largeur sur un pouce de longueur. Il est porté par une bande de cuivre épaisse d'une ligne, au bout de laquelle est une piéce ovale sur laquelle il est attaché. Il est éloigné du grand miroir d'un pied trois pouces & incliné d'environ 45. dégrés pour renvoyer les objets par un trou à côté, dans lequel est monté à vis un petit tuyau qui contient pour le Telescope un oculaire de quatre lignes de foyer. Ce petit tuyau quand on se sert du Microscope est remplacé par

un autre dont l'oculaire est de 15. ou 18. lignes de foyer & qui déplace le petit miroir en le faisant avancer de tout son diamétre pour laisser passer les raïons de la lentille du cul-de-lampe sur le grand miroir.

L'Image des objets qu'on observe passe sur le grand miroir par l'ouverture de trois pouces. Celui-ci la réfléchit sur le petit miroir qui la renvoye à trois pouces de sa distance au foyer du grand miroir, d'où traversant l'oculaire du petit tuyau à côté, elle entre dans l'œil de l'observateur qui y est appliqué & s'y peint, (quand on se sert du Telescope) cinquante-quatre fois plus grande que l'objet vû à nud. Sa grandeur quand on se sert du Microscope dont il s'agit est bien plus augmentée, l'effet de ce Microscope étant à celui que le Roi a donné à la Société Roïale comme deux & demi est à un.

L'Instrument est monté sur un pied convenable pour en porter & diriger le corps. On peut étant assis l'employer & comme Telescope & comme Microscope, parce que l'Instrument étant placé dans une situation verticale, les objets sont néanmoins refléchis dans une ligne horisontale. Les Telescopes faits selon les dernières méthodes & dont le miroir de réflexion est de 18. pouces de foyer sont de deux pieds de longueur &

sont l'effet d'une lunette d'approche de dix-huit à vingt pieds. Il y entre un grand & un petit miroir avec deux autres verres. Les Microscopes ordinaires qui grossissent le plus ont un grand verre, un verre oculaire & une lentille. Si pour en augmenter l'effet on les faisoit dans le goût de celui-ci, il faudroit à ces trois piéces ajoûter un miroir de réflexion. Les deux Instruments séparés exigeroient donc huit piéces; réünis ils n'en exigent que cinq; un grand & petit miroir; un oculaire pour le Telescope, un oculaire pour le Microscope & une lentille pour ce dernier Instrument. Il est donc évident qu'en réünissant les deux Instruments dans un seul corps on en diminuë & le volume & le nombre des piéces & le prix, qu'on en facilite & l'usage & transport, & qu'en perfectionnant le Telescope on fait produire au Microscope le double au moins de son effet ordinaire. Un Artiste Opticien par état pourroit donner à l'Instrument que je propose plus de perfections que je n'en ai pû donner à celui dont l'idée & l'exécution sont les fruits de quelques momens de mon loisir.



DISCOURS

Prononcé à la Séance publique de l'Académie Roïale de Nancy, par M. D'HEGUERTY, *Sous-Directeur, faisant les fonctions de Directeur, le* 3. *Janvier* 1754. *jour fixé pour la distribution des Prix.*

M.

Quel intéressant Spectacle ? Quel Triomphe pour ceux qui cultivent les Lettres ? Quelle satisfaction pour cette brillante Assemblée ? Quel nouveau motif de reconnoissance pour tous les ordres de l'État ? Un Prince que ses Vertus ont rendû le Modéle des Rois, vouloit honorer de sa présence, ce Temple que sa magnificence a consacré aux Muses; converser avec elles se délasser dans leur Sein, animer d'une nouvelle ardeur des Sujets qu'il aime, & redoubler l'amour qu'il a sçû leur inspirer pour les Sciences & les beaux Arts. Mais n'ayant pû cette fois satisfaire son goût &

ſe rendre à nos empreſſemens. (*a*) Le prémier de ſa Cour, un Seigneur qui par ſes qualités aimables le retrace à nos yeux, un autre lui-même, vient par ſes ordres préſider à la diſtribution des Couronnes que nous decernons en ſon Nom, augmenter par ſa préſence le triomphe des Vainqueurs, applaudir aux efforts des Athlétes qui ont balancé la Victoire, & autôriſer les Éloges qui leur ſont juſtement dûs.

Une trop juſte douleur a empêché Mr. le Directeur (*b*) d'aſſiſter à cette Séance, la mort prématurée d'un Neveu chéri, (*c*) qui faiſoit l'ornement de ſa Maiſon, en vous dérobant le plaiſir d'entendre aujourd'hui M. le Primat, me procure l'honneur de remplir ſes fonctions, & la Place que j'occupe m'en impoſe le devoir. A ce moment M. je me ſens animé de l'eſprit de la Société reſpectable, au Nom de laquelle j'ai l'honneur de parler ; ſes ſages déciſions ſont mes guides, & je deviens l'Interprête de ſes ſentimens en ouvrant l'entrée de ce lycée à Mr. Guérin ancien Recteur de l'Univerſité de Paris, & Profeſſeur d'Éloquence au Collége des quatre Nations. C'eſt à Nancy

(*a*) M. le Duc Oſſolinki.

(*b*) M. de Choiſeuil Primat de Lorraine.

(*c*) M. le Marquis de Choiſeuil Colonel du Régiment de Navarre.

qu'il doit ſa Naiſſance, & à Paris ſon Éducation. C'eſt ſur ce grand Théatre ſi fécond en beaux génies, que par une Étude conſtante, Mr. Guérin a dévéloppé inſenſiblement ſes Talens ſans autre protection que ſa Science & ſes Vertus, & l'Univerſité cette illuſtre & ſçavante Compagnie, qui ſçait ſi bien aprécier le vrai mérite, a crû ſe faire honneur en le choiſiſſant pour ſon Chef.

Je n'entrerai point dans le détail de ſes ouvrages, ſa modeſtie s'eſt conſtamment réfuſée à mes empreſſemens, cependant quelques-unes de ſes Poëſies ont tranſpiré dans le Public, une Ode au Roi de Pruſſe en 1744. un Poëme ſur la Bataille de Fontenoy en 1745. & tout recemment un Ouvrage en Vers ſur l'Éducation des Princes, où les graces de l'expreſſion le diſputent à la ſolidité des Préceptes.

Le Diſcours latin qu'il prononça devant le Parlement de Paris au nom de l'Univerſité & ſa façon noble de s'énoncer en complimentant deux années de ſuite, en qualité de Recteur, le Roi Très-Chrétien en préſence de toute ſa Cour, lui valûrent des éloges bien flateurs, & donnerent un nouveau luſtre à ſa réputation.

Dans le tribut qu'il vient de payer à l'Académie, vous avés ſans doute remarqué,

MESSIEURS, qu'en imitant ces grands Maîtres de l'Éloquence qu'il connoit si bien, M. Guérin a sçû comme eux mettre dans son Discours cet intérêt sans lequel on ne peut plaire, qui enseigne & trouve la route des cœurs, qui enléve les Suffrages, & qui justifie si hautement les Vôtres.

Si nous voyons avec la satisfaction que nous inspirera toujours l'amour du bien public, l'émulation s'accroître, les talens se déveloper, les Muses naissantes prendre l'essor, les Lettres s'embellir, les Sciences faire de nouvelles découvertes, & acquérir chaque jour de nouveaux dégrés de perfection; c'est à Notre Auguste Fondateur, c'est à ses sages établissemens, que nous devons ces progrès rapides, & si comme dans les autres Académies, on proposoit à ceux qui aspirent aux Prix, un sujet déterminé, l'heureuse fécondité dont nous recüeillons déja les fruits, en se réünissant sur un seul objet, nous donneroit des Ouvrages moins variés à la vérité, mais plus approfondis, & plus capables de faciliter nos décisions, & de fixer nos Jugemens.

Mais telle est, MESSIEURS, l'opinion que le Roi a conçuë du génie & des talens de ses Peuples, qu'il les croit, dès qu'ils voudront se livrer à une application sérieuse,

en état de s'exercer, & de travailler avec ſuccès ſur toutes ſortes de matiéres, & c'eſt dans cette perſuaſion ſans doute, qu'il a voulû leur laiſſer une entiére liberté de choiſir ce qu'ils trouveront de plus conforme à leur goût, & de s'occuper de ce qu'ils imagineront de plus utile au Public. C'eſt à vous heureux Sujets d'un ſi bon Maître, à juſtifier un ſentiment ſi glorieux à la Nation.

Des événemens imprévus ont retardé pendant un Mois entier la Séance fixée pour la diſtribution du Prix. Sa Majeſté toujours attentive à encourager les talens, & à exciter l'émulation, a accordé ce délai aux Auteurs qui ont concouru, ils en ont profité pour rendre leurs productions plus parfaites; c'eſt un nouveau motif de reconnoiſſance pour eux, & c'eſt pour nous un nouvel avantage d'avoir eû à prononcer ſur des Ouvrages, où il y a plus de correction & de netteté dans le ſtile, plus de préciſion dans les idées, de ſolidité dans les preuves, de variété dans les images, de vérité dans les portraits, plus de feu & de juſteſſe dans la compoſition.

Les Mémoires qui concourent pour les Prix des Arts, n'ont pas beſoin, Messieurs, de ces parures que prête l'Éloquence. Qu'on nous donne de nouvelles découvertes, ou que l'on ajoûte quelque perfection aux

découvertes déja faites, voila ce que nous exigeons des Concurrens. C'est la solidité qui fait le mérite de ces sortes de Mémoires, c'est la clarté qui en fait l'ornement, & c'est leur utilité qui détermine nos Suffrages.

L'Académie a couronné le Sieur Marchal déja connu par la justesse, le goût & l'harmonie de quelques Machines de sa composition; il vient de donner une nouvelle preuve au Public de son génie inventif. Vous avés entendu, MESSIEURS, la lecture de son Mémoire. Il s'étoit proposé de construire un Microscope Newtonien pour servir aussi de Telescope, & il l'a heureusement exécuté.

Combien ne devons-nous pas nous féliciter qu'un de nos Compatriotes ait fait cette découverte, qui l'emporte sans contredit sur-tout ce que l'on a consttuit de plus parfait en ce genre. Indépendamment du mérite de l'invention, le Public y gagnera doublement, d'avoir deux Instruments dans un seul, & quoi qu'ils soïent réünis, le Prix en sera considérablement diminué.

Deux Artistes habiles, les Srs. Arnould de Nancy, & Waltrin d'Épinal, avoient balancé l'année dernière nos Suffrages, le prémier s'est proposé dans une Montre à seconde de sa composition & sans fusée, de la rendre plus juste que les Montres ordi-

naires; par l'examen le plus exact qui en a été fait, on a reconnu que la construction un peu trop compliquée de cet Ouvrage, bien travaillé d'ailleurs, est un obstacle à la constante justesse de son mouvement; & que quand même le Sieur Arnoud en seroit le premier Inventeur, elle ne pourroit parfaitement réüssir que dans des Ouvrages d'Horlogerie d'un plus grand volume que les Montres ordinaires. Mais cet Artiste n'en est pas moins digne d'éloges, & ses efforts ingénieux pour perfectionner les Montres sans fusée, font augurer pour la suite les plus heureux succès.

La Pendule du Sieur Waltrin a son utilité particulière; elle sonne les heures, les demies, les quarts & les demi-quarts d'heure. Il a imaginé une construction analogue aux Pendules à tirage, en faisant que l'action du mouvement soit employée quatre fois où huit fois par heure au tirage de la sonnerie.

Cette construction est toute nouvelle & de l'invention de l'Auteur, & comme elle tient peu de place, elle peut-être appliquée avec succès à toute sorte de Pendule. Mais quelque avantage qu'on puisse s'en promettre, quelque solidité & quelque goût que l'on remarque dans son Ouvrage, quelque ha-

bileté qu'il ait montrée en diminuant considérablement le nombre des piéces qui entrent dans la composition ordinaire des Pendules, nous n'avons pû lui déférer le Prix, nos Statuts nous obligent à l'adjuger aux découvértes les plus utiles.

Pour le Prix des Belles-Lettres, deux jeunes Athletes se sont présentés sur l'Aréne, tous deux ont généreusement combattu, vous venés, MESSIEURS, d'entendre Sinastal Histoire allégorique, par M. Pierre de Sivry, les beautés en sont frapantes & toujours également soutenuës, elles intéressent l'ame, elles pénétrent le cœur, la diction est pure, le stile aisé & coulant, & malgré tout l'Art qui y régne, l'Auteur a sçû si bien le ménager, qu'il ne laisse entrevoir que les traits ingénieux d'une noble & élégante simplicité.

M. de Moulon le Fils dans son essai sur l'Histoire métallique du Roi, nous laisse le regret de n'avoir eû qu'une Couronne à décerner. S'il est extraordinaire qu'à son âge, il ait pû en former le projet, en concerter le plan, & prendre un vol assés élevé pour en tenter l'exécution, si les difficultés qu'il a dû y appercevoir, loin de le rebuter, lui ont inspiré une nouvelle ardeur, si une célébre

Académie composée des plus grands Hommes qu'ait produit le Siécle de Loüis XIV. a été occupée pendant bien des années de son Histoire Métallique, que n'avoit pas à appréhender ce jeune Auteur dans une entreprise qui paroissoit au-dessus de ses forces? Il a voulû justifier sa devise, *tentavisse sat est :* Il a essaïé, mais a-t'il parfaitement réüssi, a-t'il exprimé avec toute la Noblesse & la précision qu'exigeoient le sujet, les differents événemens qui illustrent la Vie de Notre Auguste Maître ? Y a-t'il dans cet ouvrage autant de recherches & d'érudition que la matière le comporte? Y a-t'il autant de précision dans les idées, de choix dans les emblêmes, de goût dans les devises, autant de justesse & de simplicité, dans les inscriptions, qu'on y remarque d'esprit & de facilité ? Je comptois, MESSIEURS, vous rendre compte du Jugement favorable qu'en a porté l'Académie, mais on m'a prévenu; l'impression que l'on a fait de cet Ouvrage, met le Public a portée de juger du génie & des talens de cet Auteur qui se rendra célébre s'il suit constamment les traces glorieuses d'un Pere si généralement estimé.

Nous regrétons aussi, MESSIEURS, que le Discours sur le Tems ne soit pas l'Ouvrage d'un de nos Compatriotes, les

seuls

ſeuls qui peuvent concourir pour les Prix, ce Diſcours auſſi bien que celui ſur l'Analogie du Son & de la Lumière, auroient ſans doute reüni vos ſuffrages; ils ſont du Pere Moneſtier, Jéſuite connu par des Ouvrages de Piété, par des Traités de Phiſique, & par les Prix qu'il a remportés dans différentes Académies. L'exorde du Diſcours ſur le Tems eſt neuf, & améne naturellement cette diviſion; les fruits que promet l'uſage du tems, & les regrets que cauſe ſa perte.

Dans la premiére partie l'Auteur conſidére le tems paſſé, & le tems à venir. Le paſſé nous donne des inſtructions, l'avenir des eſpérances.

Il prouve la ſeconde partie par ces deux raiſons, le tems perdu ne ſe répare preſque jamais, ou il en coûte des peines infinies pour le réparer, deux Sources intariſſables de regréts ſur ſa perte.

Quoique le ſujet ſoit commun, & qu'il ait été en quelque ſorte épuiſé, l'Auteur le traite de manière à lui rendre tout le mérite de la nouveauté.

Dans l'Ouvrage ſur l'Analogie du Son & de la Lumière, le même Pere Moneſtier a trouvé l'Art de rendre très-amuſante une matière des plus abſtraites. Il amuſe en effet, il inſtruit en amuſant, & il

occupe avec autant d'agrément que d'utilité.

Ce qui intéresse la Réligion, doit être inviolablement respecté. C'est un usage sagement introduit, & une regle observée dans toutes les Académiés, que les ouvrages qui parlent directement de cette matière, quelque excellens qu'ils soient d'ailleurs, ne doivent point être admis au Concours. C'est pour cette raison, MESSIEURS, que nous n'avons pas couronné le beau Commentaire d'un Pseaume très-difficile, & une sçavante dissertation sur les Épitres de S. Paul; bien moins encore décernerions-nous le Prix à un Roman, quelque ingénieux qu'il fût.

Dans celui d'Almazir & Zélamire qui nous à été présenté cette année, on trouve tout le feu d'une imagination vrayement poëtique, des faits intéressans, des incidens amenés avec Art, variés avec discernement, des sentimens naturellement exprimés, des passions vives, des situations touchantes, des expressions fortes, & quelquefois trop hardies. On y auroit souhaité d'ailleurs moins de merveilleux, & plus de vraisemblance, moins de critique & plus de circonspection.

Si l'on n'avoit égard qu'au choix du sujet, à la vérité des pensées, & à l'érudition d'un Auteur, nous eussions peut-être déféré la Palme à celui qui a traité la cause de la

décadence des Belles-Lettres ; & la dissertation sur la complaisance dans la conversation, auroit pû la partager. Ce sujet a été traité avec méthode, avec sagesse, avec esprit ; mais, MESSIEURS, nous exigions quelque chose de plus, nous donnerons toujours la préférence à ce qui a du beau, du neuf dans l'invention, de la justesse dans les preuves, de la force dans les raisonnemens, de l'élevation dans les sentimens, du feu & de l'harmonie dans le stile, de la pureté & de l'énergie dans l'expression. Je suis chargé d'en avertir aujourd'hui publiquement tous ceux qui voudront concourir. Pour seconder les intentions de Notre Fondateur, nous nous rendrons désormais encore plus difficiles dans la distribution des Couronnes. Non seulement nous ne les adjugerons (comme nous avons toujours fait,) qu'après l'examen le plus sérieux & le plus impartial ; mais nous nous appliquerons encore dans nos Séances publiques à faire une Analise plus détaillée de tous les Ouvrages qui auront concouru. Nous nous ferons un plaisir d'en relever les beautés, & un devoir d'en indiquer les défauts. Cette maniére de balancer le mérite des Ouvrages, ne peut qu'augmenter l'émulation.

Vous généreux Athletes qui vous porpo-

ſés d'entrer déſormais en Lice, rédoublés de zéle & de travail, réuniſſés vos talens à nos efforts pour tracer de concert en caractères ineffaçables, ce que le reſpect, l'amour & la reconnoiſſance nous inſpirent à tous pour le meilleur des Rois.

MÉMOIRE

SUR LE RAY GRASS ou FAUX SEIGLE.

Préſenté à la Société Royale de Nancy.

LA ſupériorité de l'Agriculture Angloiſe ſur la notre a ſa principale ſource dans les Prairies artificielles qu'on cultive avec ſoin dans cette Iſle. Elles ſont une de ſes plus grandes richeſſes, parce que l'Agriculture Angloiſe ne ſépare jamais du labourage la nourriture des Beſtiaux, ſoit à cauſe du profit qu'elle donne par elle même, ſoit parce qu'elle même fertiliſe les Terres. Ainſi alternativement une partie des Terres à Bled d'une Ferme eſt enſemençée en *Luzerne*, en *Trefle*, en *Sainfoin*, & enfin par une herbe qu'ils appellent Ray Graſſ.

Cette dernière Plante inconnuë à nos

Cultivateurs, puisque nous n'avons point de mot pour la rendre, répond au *Gramen Secalinum majus*, (*a*) c'est une espéce de Chiendent que les Botanistes ont reconnuë, & que quelques-uns traduisent par le mot faux Seigle.

Il croît si facilement, il en coûte si peu pour le cultiver, l'herbe en est si salutaire, que je ne balance pas à lui donner la préférence sur les meilleures Prairies artificielles, comme le Trefle, la Luzerne & le Sainfoin.

Il n'est pas douteux que le Raygrass ne croisse plus abondamment dans les bonnes que dans les mauvaises Terres : mais la différence n'est pas grande ; car il vient fort bien dans toutes sortes de Terres, froides, aigres, argilleuses, humides, dans les plus séches & les plus maigres, comme les Terres pierreuses, légéres & sablonneuses, où le Sainfoin même ne réussiroit pas.

Un seul coup de labour suffit pour préparer la Terre à recevoir cette graine. Il est bon que le Terrein soit uni pour qu'on puisse faucher plus facilement. Le tems le plus propre pour la semer, est le Printems. Il en faut aux environs de 48. à 50. livres pour ensemencer un journal de Lorraine. On jette ensuite sur le même Terrein deux livres de Luzerne ou de Tréfle ; & si on

(*a*) Gramen Spicâ-Secalinâ C. B. in pinace.

ne veut pas en faire la dépenfe, on peut y fuppléer par un boiffeau & demi d'Avoine, mefure de Paris. Après quoi on fait paffer la herfe par-deffus, comme on fait pour le Bled.

La raifon de ce mélange eft que l'épy du Raigraff vient naturellement trés-foible & clair femé; il eft bon de lui affocier une autre Plante, pour le foutenir & l'ameliorer.

Le Ray Graff dure plufieurs années, fans qu'on foit obligé de le femer de nouveau. Le Sieur Miroudot de St. Férjeux Subdélégué de la Ville de Vefoul en Franche Comté, en a femé en 1756. le 11. Avril qui eft encore dans fa plus grande force.

Cette Prairie n'éxige ni farclure, ni engrais de quelque efpéce qu'ils foient, ce qui dans les autres Prairies fait un objet confidérable.

Cette herbe produit au moins une bonne Recolte la première année. Mais on eft fûr de trois Recoltes les années fuivantes fur-tout lorfqu'on la coupe en verd, fans attendre fa parfaite maturité, c'eft-à-dire, que l'épy foit jaune, & la graine prête à tomber.

Le produit en eft fi prodigieux que 4. Acres de Terre, faifant 9. journaux 120. toifes. 30. pieds quarrés mefure de Lorraine, ont

rendu en Angleterre jusqu'à 40. quarters de graines, & 14. charerées de fourage, sans compter l'engrais de 7 à 8. Vaches au Printems, & autant dans l'Automne.

Le quarter pése 460. livres poids de Marc: Les 40. quarters 18400. livres.

Mais comme cette Recolte a été faite en Angleterre, & qu'on seroit en droit de douter qu'elle fût aussi abondante en France, voici des épreuves faites en Franche-Comté par le Sr. Miroudot, le prémier qui ait cultivé cette Plante dans la Province, & je pense dans le Royaume, ayant tiré cette graine directement d'Angleterre.

Le 1. Mai 1758. il fit faucher dans un Pré ensemencé le 11. Avril 1757. une perche de 9. pieds en quarré faisant la 250me. partie d'un journal de Lorraine, il en fit péser l'herbe sur le champ par un tems fort sec, il reconnut que son poids étoit de 59. livres, d'où il s'ensuit que s'il avoit fait faucher un journal de Lorraine, il y auroit recüeilli 12750. livres de fourage en verd, sans compter la seconde & la troisiéme coupe.

Ce fait paroit difficile à croire; mais il n'en est pas moins vrai. La chose est notoire à Vesoul, le Sr. Miroudot ayant fait appeller à cette opération les plus honnêtes Gens

de la Ville, & en ayant fait dreſſer un Acte par-devant Notaire,duëment controllé; qu'il eſt en état de produire à ceux qui ſeront tentés d'en douter.

Il eſt vrai que cette herbe n'étant pas mûre, elle ſouffrit un grand déchet en la faiſant fanner, comme il le fit au grand Soleil les 4. prémiers jours du mois de Mai; il en fit faire une ſeconde fois la péſée, elle ſe trouva réduite à 13. livres.

Mais malgré un ſi grand déchet, on peut toujours aſſurer hardiment que le produit d'un journal de Lorraine auroit été de 2950. livres de fourage en ſec, dans une ſeule coupe, conſéquemment de 8850. livres dans une même année, puiſqu'il fit faucher auſſi abondamment dans le même Terrein le 30. Juin & le 31. du Mois d'Août de la même année.

Le Ray Graſſ eſt le prémier Fourage qu'on recuëille puiſqu'on le coupe dès le Printems, lesC hevaux n'en peuvent manger de meilleur, & il a des effets merveilleux pour les Moutons qui ne ſe portent pas bien.

Le Sr. Miroudot en a arraché une touffe le 14. Avril de cette année 1759. qu'il a envoyée à l'Auteur de ce Mémoire. Elle avoit dès lors deux pieds cinq pouces ſix lignes de haut. M. le Baron de Riocourt, prémier Préſident de la Chambre des Comp-

tes de Nancy, l'a vuë dans cette hauteur; elle étoit arrachée depuis cinq jours, elle avoit fait un trajet de plus quinze lieuës, simplement enveloppée dans du Papier, le grand hâle l'avoit surement déja racourcie.

Après l'avoir fait voir à M. de Riocourt, l'Auteur du Mémoire l'a coupée à la hauteur de six pouces au-dessus du collet pour la replanter; le dessus de cette plante à été envoyé à Madame la Marquise Desarmoises, qui va justifier les faits par l'expérience, elle en a déja fait semer dans son Parc de Fléville.

Le 25. du mois de Mars dernier le Sr. de Miroudot a envoyé une pareille touffe de Raygraff à M. de Courbouson, Président au Parlement de Besançon. Cette herbe avoit dès lors plus de 18. pouces de haut, & ce qui surprendra davantage, elle avoit crû dans une jointure du mur du Jardin, où le vent avoit porté de la graine; tant il est vrai, que cette herbe croit dans les Terreins les plus stériles.

La Société d'Agriculture, du Commerce & des Arts établie nouvellement en Brétagne par les États de cette Province, avec laquelle le Sr. Miroudot est en Correspondance, fait actuellement des épreuves sur le Raygraff.

M

Plusieurs Personnes à son exemple cultivent actuellement cette Plante avec le même succès. L'empressement qu'on témoigne dans la Province de Franche-Comté pour cette espéce de Prairie artificielle, fait esperer d'y voir dans peu doubler & tripler le Betail, & tirer un grand parti de quantité de Terres, incultes, où la mousse empêche l'herbe de pointer.

M. LE COMTE DE BRESSEY, *ayant été nommé Directeur de l'Académie, prononça quelques jours après ce Discours à la Séance particulière du* 30. *Janvier* 1755.

M.

Ouvrir cette Assemblée par les expressions de ma reconnoissance, c'est tout à la fois remplir un de mes prémiers devoirs & satisfaire le penchant le plus doux de mon cœur.

Il n'est Personne d'entre vous, qui en me donnant sa voix, n'ait contribué autant qu'il est en lui à me donner sa place: Elle en est plus difficile à remplir.

J'ai cependant accepté, & pouvois-je, avec quelque passion pour la gloire, me refuser à cette flateuse distinction ?

L'amitié d'un grand Homme est un bienfait des Dieux. De quel prix ne doit pas être la considération, l'estime, l'amitié, d'une Société comme la votre ? Je le sens plus vivement encore que le Poëte * ne l'eut exprimé.

* M. de Voltaire.

Vous avés contribué à ma gloire; aidés moi à concourir à la votre. Allumés dans mon ame, par vos conseils & par vos exemples, cette noble émulation, source féconde des connoissances utiles, digne & principal objet de Notre Auguste Fondateur, toujours occupé du bonheur de l'humanité, nos succès seront en même tems ses bienfaits & leur récompense.

Mais nous n'avons pas seulement le bonheur d'avoir ce Monarque pour Fondateur & pour Chef, nous lui devons encore l'honneur singulier de nous avoir associés aux Fontenelles, aux Henault, aux Maupertuis, aux la Condamines, aux Montesquieux : Lumiéres de leur Patrie & des Nations étrangéres. Nos derniers Neveux couronneront encore de Fleurs leurs Bustes comme leurs écrits.

Ces Noms, MESSIEURS, les entendez vous prononcer, sans vous sentir pénétrés de respect, d'amour, & de reconnoissance? Leurs Trésors sont devenus les Nôtres.

Ramenez-moi, MESIEURS, à cette idée bien propre à exciter l'émulation. Faisons notre étude particuliere de leurs écrits pour échauffer, pour nourrir, & polir les notres; & que la postérité apprenne au moins dans ceux-ci, que nous étions dignes d'admirer les Chef-d'œuvres de l'esprit humain.

Ce n'est que par mon attachement à cette façon de penser, que je puis me rendre digne de vous & de l'honneur que vous m'avez fait.

Puisse-je à l'exemple de mon illustre Prédécesseur * ne m'en écarter jamais, & joindre comme lui à la dignité qui maintient l'ordre, la Sagesse d'esprit qui le fait aimer.

M. le Comte de Custine.

Car enfin, MESSIEURS, malgré tout l'éclat que la Protection du Roi répand sur nous; malgré les associations dontnous venons de parler, Cadette de presque toutes les Académies de l'Europe, celle-ci ne parviendra jamais à la splendeur de ses ainées, que par le concert, l'union & l'harmonie de tous ses Membres.

Loin de nous cette fermentation des esprits, ce trouble que M. d'Alembert appelle *le Poison lent des Sociétés Littéraires.*

Laissons à la Cour l'envie qui ne pardonne pas au mérite, l'intrigue qui le suplante, la perfidie qui trahit l'amitié, la bassesse qui rampe aux pieds de la faveur, & la Jalousie qui déchire le Favori ; laissons lui l'adulation, la flatterie, le mensonge qui écartent la vérité du Trône.

L'intérêt, ce mobile si puissant sur le commun des Hommes, doit nécessairement les désunir dans un Païs, où la chûte des uns fait ordinairement l'élévation des autres. Là il n'appartient qu'aux ames véritablement grandes, de rejetter les moyens de fortune qui ne sont pas adoptés par la vertu.

Il en est bien autrement MESSIEURS, d'une Société d'Hommes de Lettres, puisque l'intérêt & l'amour propre serrent les liens qui doivent les unir.

En effet le commerce des esprits peut-il jamais être plus fécond que lorsqu'il a sa source dans l'union des cœurs ? on connoit la vérité de ce Principe, mais la cause la plus légére ne suffit que trop souvent pour nous en écarter.

L'esprit, le génie même ne voit pas tou-

jours toutes les faces, toute l'étenduë, tous les rapports du sujet qu'il traite. Une négligence, une erreur, un faux principe peuvent lui échapper. S'en apperçoit-on dans une Société Littéraire, à laquelle quelqu'un apporte le Tribut imparfait de ses veilles? Si la critique affecte le ton de l'orgueil ou du mépris, l'amour propre offensé se révolte, l'aigreur prend la place de la raison, on dispute sans se convaincre, on se sépare pour ne jamais se revoir qu'avec chagrin, la passion fermente, l'émulation s'éteint. Que fut-il arrivé au contraire, si la persuasion se fut parée de tous les égards qu'exige l'amour propre? Le vaincu eût saisi le vrai avec transport; il auroit cru remporter l'avantage, ou parce qu'il se seroit corrigé d'une erreur ou parce qu'il se seroit enrichi d'une vérité.

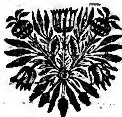
C'est ainsi qu'une Société Littéraire, unie par la politesse & le sentiment, augmente tous les jours son fonds, & s'agrandit, pour ainsi dire en elle-même, en perfectionnant les Talens de ceux qui la composent.

Une suite d'égards mutuels, fait naitre la confiance, la candeur la nourrit, l'intérêt commun l'excite au travail. Les Lumières

se communiquent, les progrès sont rapides, l'utilité publique en est l'objet, la gloire en est la récompense.

Tels on vit autrefois ces généreux Citoïens, ornemens & deffenseurs d'Athénes & de Rome, illustrer leur Patrie par l'éclat de leurs actions, & recevoir eux-mêmes leur plus grand lustre de leur attachement à leur Patrie.

Ne perdons jamais de vûë, MESSIEURS, ces glorieux exemples, conduisons nous par le même esprit. Citoïens de la République des Lettres, ce Lycée est nôtre Patrie. Le fruit de nos veilles, nos connoissances, nos lumières, voilà les Tributs que nous lui devons, mais nous lui devons, sur-tout un amour du bien général, qui ne le céde jamais au bien particulier. Rivaux sans jalousie rapportons tout à sa gloire; sa gloire sera la nôtre, & nous trouverons dans nôtre union l'utilité publique, & nôtre satisfaction particulière.



OBSERVATIONS SUR LES BELEMNITES.

Par M. GAUTIER, *Chanoine Régulier.*

ARTICLE PRÉMIER.

LES Naturalistes ont toujours eu différentes opinions sur l'origine & la Nature des Belemnites. On ignore auquel des trois Régnes elles appartiennent. On en disputera, comme le remarque M. Scheuchzer, tant que la maniére dont elles ont été formées, & leur Analogie avec un de ces trois Régnes nous seront cachées. Plus les questions qu'on agite à ce sujet sont difficiles à résoudre, plus elles sont propres à piquer la curiosité des Naturalistes. La diversité de leurs sentimens multiplie les observations & le nombre même des Observateurs. On n'aime pas à floter dans l'incertitude : On forme des hypothèses, & pour les appuyer, on interroge la Nature, on suit sa marche, on compare ses productions, on remonte à leur ori-

gine, on tache de pénétrer ses mistères : On voit que les faits physiques sont liés les uns aux autres, on veut en saisir les rapports, en raprocher les nuances, & réünir tous les rayons de lumière dans un seul foyer. La carrière s'étend sous les yeux qui la parcourent.

Le champ des observations s'agrandit par les idées qu'elles font naître. Les Naturalistes deviennent Physiciens; leurs combinaisons tournent quelquefois à l'avantage des Arts, toujours à celui de l'Histoire Naturelle. Quelque peu fondées que soient les hypothêses, quelques changemens qu'elles éproüvent, elles sont au moins utiles par les discussions & les disputes qu'elles occasionnent, par les nouveaux efforts qu'elles font faire, & par l'obligation où elles mettent de considérer les objets sous toutes leurs faces.

Ces réflexions m'ont empéché de regarder d'un œil indifférent le partage des sentimens par rapport aux Belemnites, vû sur tout que des Naturalistes qui ont beaucoup de réputation, prétendent qu'elles appartiennent au regne minéral. Leur opinion me paroit dangereuse par rapport aux conséquences qui en résulteroient, conséquences qu'ils désavoüeroient sans doute, parce qu'ils ne les ont point eu en vuë. Si de l'Argile humectée

produiſoit des corps organiſés tels que les Belemnites munies d'Alvéoles, on pourroit croire qu'elle eſt capable de produire auſſi des plantes & des Animaux ſans dévéloper aucun germe.

Non ſeulement on diſpute auquel des trois Régnes appartiennent les Belemnites, on agite encore la queſtion à quelle branche de ces Régnes on doit les rapporter.

J'examinerai d'abord les raiſons qui ont porté M. Woodward à ſoutenir que la Belemnite eſt un minéral ; opinion que M. le Monnier de l'Académie Royale des Sciences a fortifiée par ſes obſervations.

1°. M. Woodward dit que la péſanteur ſpécifique des Belemnites étant plus grande que celle des cornes & des dents, c'eſt une preuve qu'elles ne peuvent être ni l'un, ni l'autre : De ce qu'on lui accordera ces deux choſes, il ne s'enſuivra pas que les Belemnites appartiennent au régne minéral.

2°. Qu'il y en a de tranſparentes & jaunâtres, qui reſſemblent aſſez à l'ambre ordinaire, que leur ſubſtance eſt friable & caſſante comme celle du Talc & des autres foſſiles ſemblables : Je réponds qu'il y a des plantes marines, des Cornes d'Ammon & d'autres coquillages pétrifiés qui ont les mêmes qualités.

3°. Que la Belemnite a la même gravité spécifique que le Talc. S'ensuit-il qu'il faille la ranger dans la classe des corps Talqueux? Si cette raison étoit suffisante, on pourroit mettre ceux-ci dans la classe de quelques coquillages fossiles qui ont la même pesanteur, comme je m'en suis assuré par plusieurs expériences.

4°. Qu'elles sont de la même tissure & de la même constitution que le Talc. Je ne sçais pas sur quoi cette assertion est fondée. Il est vrai que ces pierres sont composées de couches fort minces, ainsi que le Talc & plusieurs autres productions des trois Régnes; encore leurs feüillets ne se séparent-ils que par le moyen du feu. A cela près la constitution de la Belemnite n'a rien de commun avec le Talc. » Ce minéral est une espéce » de pierre onctueuse, molle &c. Le Talc » se plie; il est glissant & comme gras à » l'attouchement, il s'attache & se laisse dif» ficilement briser, il résiste à un feu assez » véhément, sans souffrir de changement » considérable & nul menstruë acide, ni al» calin, en forme humide ne vient à bout » de le dissoudre. » Aucune de ces propriétés ne convient à la Belemnite. Comment peut-on dire, qu'elle est de la même nature que le Talc? Elle se convertit en chaux aussi faci-

lement que les plantes & les coquillages de Mer & ne réſiſte pas auxmenſtruës.

Comme pluſieurs Auteurs confondent le talc avec des concrétions qui paroiſſent s'y rapporter, telles que les Pierres ollaires, Fiſſiles, ſpéculaires, de corne, le ſpath alcalique, le verre de Moſcovie, le Gypſe &c. C'eſt peut-être de quelques-uns de ces corps que M. Woodward a voulu parler. En effet il dit que le Talc fibreux ou cannelé, le Gypſe ſtrié, le ſpath talqueux, l'aſbeſte, l'alun de plume &c. ont leurs fibres tranſverſales comme celles des Belemnites. Cette obſervation ne peut ſervir de preuve à ſon opinion parce que les fibres de pluſieurs coquillages de mer ſont diſpoſées de la même maniére; telles ſont celles de quatre eſpeces de pinnes marines qu'on trouve en Lorraine & ailleurs, ſans parler d'autres pétrifications du genre animal & végétal.

J'ai appris par pluſieurs expériences hydroſtatiques 1°. Que les Belemnites ſont plus legéres que les Coquilles marines & que deux eſpéces de Gryphites foſſiles.

2°. Qu'il y a quelque variété dans la gravité ſpécifique de divers coquillages. Les Bulles d'air adhérentes à leurs pores peuvent l'occaſionner en partie. A l'égard des coquillages foſſiles pétrifiés, il n'eſt pas étonnant qu'il y en ait de différentes gra-

vités ſpécifiques, puiſque cètte péſanteur plus ou moins grande dépend de leur dureté & des matières métalliques ou minérales qui les ont pénétrées.

La péſanteur ſpécifique des corps ne ſuffit donc pas pour aſſigner la claſſe qui leur convient, ce qui eſt confirmé par les variations conſidérables qu'on remarque dans la péſanteur des criſtaux & des Pierres précieuſes.

Si l'on compare les Belemnites avec les Stalactites, les Pyrites, les Sels, les Criſtaux, on verra que le méchaniſme de leur formation ne peut être le même. Il eſt impoſſible d'aſſigner la matrice des Belemnites, on connoit celle des Criſtaux. On en fait artificiellement de ſemblables à ceux de Spath : au lieu que toutes les opérations chymiques ne produiront jamais un corps tel que la Belemnite.

On trouve ſouvent des matières hétérogenes dans les Criſtaux & dans les Pierres précieuſes; de la mouſſe, des herbes &c. On a beau caſſer des milliers de Belemnites, leur cône extérieur ne préſente aucune matière étrangére ; rien qui caractériſe une Stalactite. Vous pouvez expliquer d'une manière ſimple & vraiſemblable la génération des Pyrites, des Sels, des

Criſtaux, en faiſant uſage des affinités ſtalliènes, des angles ſous leſquels s'arrangent leurs fibres ou leurs lames; mais à quelque degré de vraiſemblance que vous éleviez les affections ou tendances des corpuſcules élémentaires, ou toute autre cauſe qu'il vous plaira, l'attraction Newtonienne, les petits tourbillons magnétiques, &c. Vous flaterez-vous d'expliquer ſolidement pourquoi les Belemnites ont des fibres dont la direction varie, des cannelures plus ou moins profondes, une fente tantôt droite, tantôt ſinueuſe, qui régne ſurtoute leur longueur & deſcend juſqu'au centre des fibres : Pourquoi l'Alvéole eſt environnée d'une pellicule qui porte l'empreinte des coupes ; pourquoi elles ſont ſéparées les unes des autres par des cloiſons fort minces d'une matière différente de la leur, qui n'a rien elle-même de commun avec celle du cône extérieur ; pourquoi le demi diametre qui regarde la ſuture eſt plus petit que l'oppoſé d'environ un tiers dans les Belemnites coniques, & qu'il eſt ſenſiblement égal à l'autre demi-diamétre dans les Belemnites renflées à l'une de leurs extrémités.

Après avoir donc conſidéré attentivement la Structure de la Belemnite, la diverſité de ſes eſpéces, ſa ſymétrie variée & réguliére, les

matières hétérogénes qui en constituent les différentes parties, on peut conclure de ce que je viens d'opposer aux raisonnemens de M. Woodward qu'il a eu tort de prétendre avoir démontré que les Belemnites se rapportent au genre minéral.

M. le Monnier en adoptant son sentiment, envisage la question dont il s'agit sous un meilleur point de vuë, il tâche de connoitre la manière dont elles se forment. Ses observations méritent d'être examinées. Il en a vû dans le Berri dont la cavité conique étoit remplie d'une terre très-fine, jaune, grasse, & humide, qui lui a semblé leur tenir lieu de matrice. Il regarde le feüillet mince & transparent qui les termine comme un ouvrage en train que la Nature n'a pas encore achevé. Il a observé que celles qui sont dans les Pierres & dans la craye sont dépourvuës de cette terre dont nous venons de parler. On ne peut rien conclure de sa prémière observation en faveur de son sentiment. Loin que la terre qui remplit la cavité de la Belemnite, lui donne, pour ainsi-dire, la vie en lui fournissant des sucs nécessaires à son dévélopement, cette terre annonce ou que la Belemnite a perdu plusieurs coupes de son Alvéole, ou qu'elles en sont toutes sorties. C'est ce dont

on peut ſe convaincre, en ouvrant un grand nombre de ces foſſiles. Preſque toutes celles dont l'alvéole eſt tombée, ſoit par diſſolution, ſoit autrement, renferment des terres, tantôt jaunes, tantôt griſes, où de quelque autre couleur ſuivant la nature des terreins où on les trouve.

On voit même quelquefois dans une ſeule cavité conique pluſieurs matiéres de différentes couleurs, qui ſont diſpoſées fort irréguliérement; au lieu que les Belemnites qui ont conſervé leur ſtructure primordiale offrent des coupes d'une régularité admirable, dont les unes ſont quelquefois criſtaliſées, ou ſpathiſées, & les autres d'une dureté ſi grande qu'on ne peut ſuppoſer que la nature n'y ait pas mis la derniére main. J'ai des pierres qui en renferment de parfaitement ſemblables à celles qu'on trouve dans les terres. Leurs coupes ſont de différentes natures, ſuivant les ſucs lapidifiques qui s'y ſont inſinués. Elles n'ont donc pas plus de vie les unes que les autres. Si l'on ſuppoſe avec M. le Monnier que ce ſont des productions actuelles de la terre, il eſt impoſſible de concevoir comment depuis un grand nombre de Siécles elles n'ont pas encore acquis la groſſeur & la longueur dont elles ſont ſuſceptibles. Il y en a beaucoup d'entiéres

en

en forme de fuseau qui n'ont point de cône intérieur, point d'argile par conséquent qui puissent passer pour leur matrice. En remuant les terres, où j'en ai examiné il y a onze ans, je les trouve dans le même état qu'elles étoient alors. Soit grosses, soit petites, elles ne prennent aucun accroissement, ni par juxtaposition de parties, ni par intussusception. Qu'on prenne exactement leurs dimensions en différentes années, on sera convaincu qu'elles restent dans le même état, ou qu'elles n'éprouvent que des changemens qui les détériorent, diminuent leur volume & détruisent leurs alvéoles.

J'ai de petites Belemnites sur lesquelles il y a des vers ou tuyaux & des coquillages marins. Plusieurs Naturalistes en ont de semblables. Les unes offrent des sabots, des lepas, des huitres, d'autres des glands & autres productions de mer. Il y a un grand nombre de Belemnites entourées de vers marins Cette seule observation suffit pour se convaincre qu'elles n'ont point cette sorte de vie que leur prête M. le Monnier. Si cet habile Naturaliste en eut vû de semblables, il auroit conclu, sans doute, que des vers marins ne pouvant pas s'unir actuellement aux Belemnites fossiles & en suivre les contours; il s'ensuit qu'elles sont dans le même état où la Mer les a laiss-

ſées. Les Belemnites ſillonnées par des vers marins n'ont quelquefois pas deux lignes de diamétre, tandis qu'on en trouve d'autres qui ont juſqu'à deux pouces. Peut-on croire que pendant tant de ſiécles elles n'ayent pas pris un accroiſſement aſſez ſenſible pour ſe manifeſter, en rompant la continuité des tuyaux marins qui les entourent?

ARTICLE SECOND.

Le ſentiment le plus ſuivi eſt que les Belemnites ſont des animaux marins, ou quelques-unes de leurs parties, telles que des dents, des cornes, des pointes d'Hériſſon de Mer. Nous allons voir ſi les conjectures hazardées ſur cette matiére peuvent ſe ſoutenir.

M. Gotſchalt Walerius, dit que les Belemnites ſont des pétrifications de petits vers de mer que l'on nomme *Holothuria*. Ce Sçavant ne rapporte aucune des raiſons qui l'ont déterminé à penſer de la ſorte, cependant les Holothurions ſont aſſez connus par les deſcriptions qu'en ont faites les Naturaliſtes anciens & modernes. Il eſt impoſſible de les lire ſans être convaincu que M. Walerius s'eſt trompé. La ſeule diſſection de cet animal tranche toute diſcuſſion.

M. Wodward a prouvé que les Belemnites ne font ni des cornes d'animaux, ni des dents de poissons ; ainsi je me contenterai d'ajouter à ses remarques les observations suivantes :

1°. On ne peut amollir ni mouler les Belemnites comme la corne. J'ai transformé celle-ci en une espéce de colle forte en me servant de la machine de Papin. Sans employer le feu & les menstrues salins, j'ai fait avec des Belemnites de petits pains blancs & durs comme la craye, & propres à servir aux mêmes usages ; les cornes & les dents n'ont pas donné de semblables produits.

2°. Les Naturalistes se sont assurés par l'expérience que l'émail dont les dents sont couvertes, est une substance très-dure, fort différente de celle de la dent. Son tissu tellement serré, que le burin y mord difficilement, empêche l'os de se carier. Les Belemnites n'ont point d'émail ; leur extérieur est friable & cassant comme l'intérieur.

3°. Quoique la cavité conique que certaines Belemnites ont à leur bâse, ressemble un peu à celle des défenses de l'Eléphant & du Poisson Nahrwal, des dents du Crocodile & du Physéter, on ne doit pas pour cela conjecturer avec quelques Naturalistes que la Belemnite soit une dent d'animal. Celles qui

sont renflées en forme de fuseau n'ont point de cavité conique.

4°. On voit une infinité de Belemnites dont l'extrémité supérieure se termine par un faisceau de pointes très-aiguës; pour peu que ces prétendues cornes ou dents eussent servi, ces pointes seroient, ou cassées ou émoussées.

Ceux qui prétendent que les Belemnites sont des rayons de l'Oursin, ne me paroissent pas mieux fondés. Les pointes d'un Oursin de l'Amérique, appellé *Echinus digitatus*, ont pû les jetter dans l'erreur. Elles ressemblent en partie à la Belemnite; mais comme le remarque M. Klein, tous les Fossiles qui ont sa figure, ne sont pas pour cela des Belemnites. Voici les raisons qui m'empêchent de croire qu'elles soient des piquans d'Hérisson marin.

1°. M. Klein qui nous a donné la collection la plus complette que l'on ait des Oursins de mer & des Oursins fossiles, avouë que leurs piquans sont de la même matiére que plusieurs entroques. C'est un composé de petites lames luisantes, inclinées à l'axe de ces pierres, ou bien ces lames disparoissent & forment un tout fort compact à l'aide des sucs lapidifiques dont elles sont remplies. Dans l'un & l'autre cas, ils différent entiérement de la tissure de la Belemnite.

Ils n'ont ni suture, ni rayons qui aillent du centre à la circonférence, ni couches en forme d'aubier, ni cavité réguliére qui renferme des coupes. Ceux qui sont creux sont fort irréguliers dans leur intérieur; il est garni de petites éminences inégales, de filets creux, ou en relief, qui en rendent la surface raboteuse.

2°. Les Belemnites n'ont point de pédicule par lequel elles puissent s'articuler avec les apophyses des Oursins, & les piquans qui en ont, ne sont ni de la même tissure, ni de la même matiére que les Belemnites. Celles qui ont environ deux pieds de longueur & deux pouces de diamétre, s'opposeroient par leur pésanteur au mouvement progressif des Oursins, (on en trouve l'explication dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, année 1712.) & quoique petites, elles ne lui serviroient point non plus, s'il ne pouvoit pas les faire tourner autour de ses apophyses. Les Belemnites qui ressemblent à des fuseaux, n'ont point de bâse creuse, elles n'ont donc pû servir de piquans aux Oursins. On voit que M. Scheuchzer a eu raison de dire qu'il étoit arrêté, parce qu'il ne trouvoit point l'analogie que les Belemnites pouvoient avoir avec les productions marines.

ARTICLE TROISIÉME.

Dès qu'on n'a aucune preuve que la Belemnite appartienne au genre minéral & animal, on peut croire que c'est une végétation marine, à moins qu'on n'aime mieux suspendre son jugement & n'embrasser aucune opinion ; ce qui pourroit bien être le meilleur parti, pourvû qu'on continuât les mêmes recherches. Quoiqu'il en soit, il est bon de tâcher de découvrir les rapports que les Belemnites peuvent avoir avec le régne végétal.

M. d'Argenville s'exprime ainsi dans son Oryctologie : „ Les Belemnites dont l'ori-
„ gine partage encore tous nos Sçavans, sont
„ à la veille de changer de nature : on leur
„ a trouvé une racine au pied.

J'ai une Belemnite dont il sort un rejetton (figure 6.) son extrémité A se raccorde avec le tronc, de maniére qu'il n'en augmente pas la grosseur.

Cette protubérance n'est point une racine. Sa position fait voir que cette Belemnite est différente de celle dont parle M. d'Argenville. Sa forme favorise le systême de ceux qui présument que la Belemnite est une plante. Au reste, il n'est pas nécessaire qu'elle ait des

racines. Les plantes pierreuſes n'en ont point.

On a pêché dans la mer de Groëlande une production ſinguliére qui donne une idée du rapport que les Belemnites peuvent avoir avec quelques végétations marines. „ C'eſt „ un groupe de trente petits corps en forme „ de cônes, longs de deux pouces & demi, „ & d'un pouce trois lignes d'épaiſſeur, „ montés ſur une eſpéce de tige quarrée, „ longue de quatre pieds & demi, preſque „ auſſi dure que l'hyvoire. On a ouvert un „ de ces cônes & l'on y a trouvé un double „ rang de petites feüilles formées en croiſ- „ ſant, & quantité de petits corps ronds „ couleur d'orange.

On voit clairement que les Belemnites qui ſont repréſentées au naturel par les figures 1, 2, 3, 4, ont été arrachées de quelquelques tiges.

La figure 5. offre la moitié d'une Belemnite que j'ai ouverte en la mettant ſur des charbons allumés. Les petits cônes concaves emboités les uns dans les autres, font appercevoir les différens accroiſſemens de la Belemnite; or c'eſt toujours du côté de la bâſe de ces concavités coniques que la Belemnite eſt rompuë, ſoit que ce bout ſoit plus petit ou plus gros que l'autre, ce qui montre que

c'eſt par cet endroit qu'elle étoit attachée à un corps quelconque au fond de la mer. Elles étoient un peu dures, comme le ſont quantité de plantes marines. Je ne parle pas ſeulement des Belemnites qu'on trouve ſur les terres labourées, mais de celles qui ſont cachées dans des lits de glaiſe, qui n'ont jamais été remuées depuis leur premiére formation. Elles ont eu autrefois une dureté ſemblable à celle de certains corps un peu élaſtiques, qui ſe prêtent juſqu'à un certain point, au-delà duquel ils ſe rompent par une plus grande compreſſion. Tel eſt viſiblement l'état des Belemnites qui ont des alvéoles. Leur ſolidité diminuë dans la même proportion que s'augmente la bâſe de leurs coupes, de ſorte que les plus grandes ne ſont environnées vers cette extrémité que d'une lame auſſi mince qu'une feüille de papier. De-là un grand nombre de Belemnites n'ont pû ſupporter la charge des terres, ſans s'applatir plus ou moins vers cette partie. Cette preſſion a fracturé les alvéoles & leur enveloppe, de maniére cependant que les parties ſe ſont affaiſſées en quelques endroits ſans ſe caſſer: On ſçait par-là juſqu'où leur dégré de ſoupleſſe s'étendoit autrefois.

J'ai même vû de petits coquillages & d'autres matiéres enfoncées légérement dans la

ſubſtance des Belemnites, & des empreintes qui marquent qu'elles n'ont pas toujours été auſſi dures qu'elles le ſont aujourd'hui; c'eſt ainſi que la plante à chaux dont le Pere du Tertre donne la deſcription dans ſon voyage de l'Amérique, ſe durcit encore hors de la mer.

Un autre rapport que les Belemnites ont avec quelques végétations marines, c'eſt qu'elles ſont compoſées de parties de nature différente. Cette différence cependant ne s'étend pas auſſi loin qu'on pourroit le penſer à l'inſpection de l'état actuel des Belemnites. Les coupes qui rempliſſent leur alvéole ont différentes couleurs, & ſont plus ou moins compactes, ſuivant les qualités des eaux pétrifiantes qui les ont humectées. Elles ne reſſemblent jamais à la ſubſtance des Belemnites qui les renferment; d'où l'on peut conclure qu'elles ont été d'un tiſſu beaucoup plus poreux, puiſque les ſucs lapidifiques en ont changé la nature ſelon celle des terres à travers deſquelles ils ſe filtroient. Ce n'eſt pas que les Belemnites n'ayent des couleurs différentes; mais elles ne ſont pas ſuſceptibles des mêmes variations à tous égards, quoiqu'elles ne ſoient pas les mêmes qu'elles étoient au fond des mers.

Si M. le Comte de Marſilli avoit ſçu ou

pu distinguer l'ouvrage des animaux qui se creusent des loges dans les Plantes marines d'avec la substance de ces mêmes Plantes, on pourroit compter sur les Analyses qu'il en a données. Elles jetteroient peut-être quelque jour sur la matiére dont il s'agit; mais cette partie de l'Histoire Naturelle est un champ qu'il faut défricher de nouveau, tant il est difficile de lever entiérement le voile qui cache les secrets de la nature.

DISCOURS

De M. DAGAY, *Abbé de Soreze, de l'Académie de Besançon, lors de sa reception à la Société Royale de Nancy.*

M.

Si je goûtai la joye la plus pure, lorsque vous me fites l'honneur de m'admettre à l'une de vos Séances, quel doit être aujourd'hui mon ravissement? Devois-je regarder cette faveur de votre part comme l'heureux présage de celle que je reçois? Aurois-je osé me flatter que vos bontés & mon bon-

heur m'ouvriroient de nouveau les portes de ce Licée pour m'y faire occuper une place dont je me sens si peu digne ?

J'éprouvai, MESSIEURS, dans votre Assemblée, tous les sentimens qu'inspirent les vertus & les talens réünis : Vous sçûtes démêler ces différens mouvemens dans mon cœur ; & l'hommage ingénu qu'il vous rendit sur le champ, me tint lieu de mérite auprès de vous.

Je me suis hâté, MESSIEURS, de venir vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait ; plus il est flatteur pour moi d'être admis à partager votre gloire, plus je sens combien je suis peu propre à en soutenir l'éclat ; il n'appartient qu'à vous de l'augmenter.

Personne dans l'Europe n'ignore aujourd'hui, MESSIEURS, le progrès de vos travaux Littéraires : Quelle Contrée n'a pas déja retenti des applaudissemens donnés à vos succès ? Toutes les Sociétés sçavantes s'empressent à vous témoigner leur estime : Elles font gloire d'adopter les Membres de votre Académie ; leurs Académiciens ambitionnent de vous appartenir ; il n'en est aucune qui ne vous envie l'avantage de voir de près un Sage sur le Trône, & de puiser dans les lumiéres profondes d'un Roi Philosophe. Que

tant de titres d'honneur ausquels vous m'associez, me font bien vivement sentir combien je vous suis redevable.

Si pour m'acquitter envers vous, MESSIEURS, il ne falloit que vous payer les tributs d'estime, d'admiration & de respect qui vous sont dûs, vous auriez lieu d'être satisfaits de ma reconnoissance : En vous exprimant les sentimens dont je suis pénétré, je ne ferois que répéter ce que dit le Public. Je nommerois d'abord ces hommes distingués par les dignités & la naissance, qui moins flattés de ces avantages que de l'honneur de votre choix, ne connoissent point de titre plus glorieux que celui que vous leur avez déféré.

Je parcourerois ensuite avec complaisance la liste de tous ceux qui composent cette Société ; chaque nom me fourniroit un éloge, d'autant plus juste qu'il seroit fondé sur des faits connus & des qualités personnelles. Mais je sçais, MESSIEURS, que c'est de vos occupations Académiques & de la maniére dont vous remplissez l'attente des Sçavans, que vous tirez votre gloire la plus solide : Zélés pour l'honneur de votre Compagnie, chacun de ses Membres semble se dépoüiller de la propriété de ses Ouvrages, pour en faire un fond qui enrichira le Public & instruira la postérité.

Que de matiéres importantes aux Lettres n'ont point déja été approfondies dans vos écrits ?

Le goût, ce ſentiment ſi délicat, ſi difficile à définir, qui eſt l'ame des ouvrages d'eſprit & qui leur donne la vie, vous l'avez fait connoître dans ſa ſource, vous en avez dévoilé le myſtére. C'eſt par les idées préciſes que vous en avez fournies, par les ſages régles que vous en avez tracées; c'eſt par vos leçons & vos exemples que ſon régne va s'établir & ſe perpétuer à jamais.

La Phyſique, l'Hiſtoire, les Mécaniques, tous les Arts, pour la perfection deſquels le goût n'eſt pas moins néceſſaire qu'il l'eſt pour l'Éloquence & la Poëſie, ont acquis par vos ſoins un nouveau luſtre dans ces heureux climats. Une noble émulation s'eſt ranimée parmi vos Concitoyens : pour briguer à l'envi l'honneur de vos ſuffrages, de généreux Athlétes font chaque année de nouveaux efforts. A quel dégré de perfection ne ſont pas parvenus ſous vos yeux, l'Architecture, la Sculpture, la Gravûre, la Peinture ? Qu'eſt-ce que Rome & Athénes virent de plus grand, de plus magnifique que les monumens auguſtes qui s'élevent ici de toute part.

Tant d'ouvrages admirables, tant & de ſi rapides progrès étonneroient davantage ſi

la ſource en étoit moins connuë ; mais on ſçait, MESSIEURS, qui a fondé une Académie, qui a dicté vos Statuts, qui a fait entendre la voix intéreſſante du Citoyen ; qui a triomphé des efforts qu'a fait une plume ſçavante pour décréditer les Sciences ; on ſçait qui a tracé les devoirs propres des différentes Sociétés ; qui a preſcrit aux Dumocaliens des loix ſi ſages ; qui a ſçu avec une ſi grande ſupériorité de lumiéres faire appercevoir les dangers de l'eſprit & reconcilier la raiſon avec la volonté, ſans bleſſer les droits de l'une, ni gêner la liberté de l'autre. On ſçait qui a dirigé le ciſeau, le crayon & la plume de tant d'Écrivains ingénieux & d'Artiſtes célébres.

Je vous l'avouë, MESSIEURS, être aſſis parmi vous, de l'aveu même de celui qui eſt l'Auteur de tant de merveilles, cet honneur eſt bien ſéduiſant ; il me ſemble qu'en pareil cas, il ſeroit pardonnable de ſe livrer à toutes les illuſions de l'amour propre. Le mien ne m'aveugle point, MESSIEURS, votre choix qui le flatte le modére en même tems ; il m'impoſe des devoirs ; & dès ce moment, pour juſtifier ce choix, je devrois vous offrir le tribut Littéraire que vous exigés de tous ceux que vous parés de vos lauriers. Ce ſoin va déſormais m'occuper

tout entier ; mais aujourd'hui, de plus grands objets fixent vos regards, attirent l'attention générale & méritent la préférence.

Vous consacrez cette Séance publique à solemniser le jour anniversaire de la naissance de votre Fondateur, & dans quelle circonstance, MESSIEURS? dans un tems où l'ame d'un Souverain, né pour le bonheur des hommes, s'ouvre à la joye, & la goûte d'autant plus qu'il prévoit dans le sujet de sa propre satisfaction la continuation de votre bonheur.

Il vient enfin d'être accordé à nos vœux ce rejetton précieux de ces tiges augustes ; ce cher Prince, petit fils de LOUIS & arriére petit fils de STANISLAS. Il n'y a que vous, MESSIEURS, qui puissiez célébrer dignement l'allégresse publique. C'est sur-tout, à vous qu'est réservée la gloire de transmettre aux siécles à venir les sentimens & les actions héroïques dont vous êtes les Témoins : C'est à vous à déposer dans le sein de la Renommée tout le détail d'une vie qui doit être le modéle & l'exemple des Rois.

La seule chose que vous avez à craindre, c'est que les faits que vous devez écrire & qui se passent sous vos yeux, ne paroissent à la postérité une fiction ingénieuse, plus propre à rendre la vertu aimable que ressemblante à la vérité.

Mais rassurez-vous, MESSIEURS, tant de grands établissemens, également utiles à la Religion & à l'humanité, plus durables que le marbre & le bronze qui les attestent, & qui sont consignés dans les Annales de l'Église & dans les Archives des Nations, garantiront la certitude de votre témoignage.

Daigne le Ciel, qui a toujours si visiblement protégé ce Monarque, mettre le comble à tous nos vœux! Puissent ses jours précieux se prolonger aux dépens de nos années, se perpétuer au gré de nos désirs, se multiplier à proportion de ses vertus, & durer autant que ses bienfaits.



OBSERVATION ANATOMIQUE,

Sur un cas d'Hydropisie de poitrine, dans lequel les eaux épanchées dans cette cavité, avoient conservé une chaleur fumante plus de dix-neuf heures après la mort, tout le reste du corps étant refroidi.

Par M. BAGARD *President & Doyen du Collége R. Chevalier de l'Ordre de St. Michel &c.*

MON dessein n'est pas de rechercher les causes qui ont produit l'hydropisie, de poitrine reconnuë par l'ouverture du corps de Mad. la C.... de * * *. Il est évident que c'est une suite de la cachexie, avec laquelle elle a tant d'affinité, qu'on a toute raison de regarder l'une, comme le fondement de l'autre : Mais examinons en Physicien qu'elles sont les actions intérieures & méchaniques qui ont étouffé si promptement les principes de la vie ; pour quoi les eaux épanchées dans la cavité

de la poitrine du côté gauche, ont conservé la chaleur fumante que nous avons observée dix-neuf heures après la mort ? enfin, ce qui a maintenû le cœur & l'eau du péricarde dans cette même chaleur, tandis que tous les autres viscéres étoient refroidis.

Si la sérosité extravasée dans la capacité de la poitrine a manifesté de la chaleur au tact & par la fumée qui en exhaloit dix-neuf heures après la mort, nous devons estimer que les dégrés de chaud de cette sérosité ont été considérables avant la mort.

On peut assurer, sur un grand nombre d'expériences faites & réiterées avec le Thermométre de Farenheit, pour déterminer le plus grand dégré de chaleur que le corps humain puisse supporter, que la chaleur de l'homme est de quatre-vingt-douze dégrés, & qu'elle va quelquefois à quatre-vingt-quatorze dans les enfans : Qu'un homme est toujours plus chaud que la portion de l'atmosphére qui l'environne, & que la chaleur du corps ne peut aller au-delà de cent dégrés, sans que la circulation soit arrêtée, & que la mort ne s'en suive, précédée de la dépravation des fonctions différentes de la tête & des poumons. On peut assurer encore, qu'aucun animal ne sçauroit vivre dans un air qui a quatre-vingt-dix dé-

grés de chaleur, ſans y périr promptement.

La ſérosité contenuë dans la capacité de la poitrine du côté gauche, étoit limpide & d'une couleur approchante de celle du vin de Moſelle. La quantité péſoit près de quatre livres, & le volume des eaux occupoit en plein tout l'eſpace du ſinus gauche de la poitrine; enſorte que le ſternum ayant été enlevé, leſdites eaux nous ont paru à plein bord. Le poumon gauche qui s'eſt trouvé par ſa conformation naturelle très petit & moins grand de plus de moitié que le poumon droit, a dû néceſſairement être fortement comprimé de toutes parts par la preſſion & par la péſanteur des eaux.

La maſſe globuleuſe de la mamelle gauche devenuë ſchirreuſe & cancéreuſe, dont le poids approchoit de ſoixante-quatre onces, preſſoit & appuyoit ſur la voûte de la poitrine de ce côté-là.

On ſçait que plus la preſſion & la denſité des parties d'un corps ſur un autre ſera grande, (le reſte étant égal) plus la chaleur ſera grande.

Cette loi nous met en état de rendre raiſon pourquoi certains corps humains, denſes, durs, péſans, robuſtes, abondans en humeurs & en ſucs épais, ſont toujours

non ſeulement plus chauds, mais encore plus difficiles à refroidir que les autres. Cela vient de ce que ces corps, dont la denſité augmente en raiſon de la compreſſion, & en qui l'action des ſolides ſur les fluides eſt très-forte, doivent être cenſés raiſonnablement, non ſeulement engendrer un plus grand dégré de chaleur, mais encore la conſerver plus long-tems que ceux dont la conſtitution & l'état ſont differens: De-là vient auſſi que les parties intérieures des cadavres, quoique privées de la chaleur vitale, ſe refroidiſſent fort lentement, au lieu que les parties extérieures ſont bien tôt froides.

Nous avons remarqué, que les eaux extravaſées dans la poitrine étoient claires & tirant ſur le jaûne: Nous obſerverons ici que les eaux des hydropiques ont une acrimonie ſaline, qu'elles contiennent des parties hétérogenes, ſulphureuſes & bilieuſes; que le défaut de circulation & le repos les diſpoſe à la corruption. *Vitium capiunt ni moveantur aquæ.* Enfin, que les parties ignées dont elles ſont imprégnées, produiſent un mouvement & une agitation qui excite la raréfaction, l'expanſion, la fermentation & la chaleur de ce liquide.

Pour comprendre juſqu'à quelle étendue peut aller l'expanſion des parties de l'eau

par l'action de la chaleur, on n'a qu'à faire entrer dans un tube de verre quelques goutes d'eau, le bien boucher & le présenter au feu, on voit bien-tôt les goutes d'eau se diviser, se désunir & s'étendre dans le vuide du tube, avec une telle explosion, qu'elles le brisent.

En supposant qu'il n'y ait qu'une demi livre de sérosité extravasée dans un des grands sinus de la poitrine, cette liqueur n'occupant que la huitiéme partie de l'espace total; si elle vient à se rarefier par quelque cause que ce puisse être, elle remplira bien tôt toute la cavité. C'est dans ces facheux momens de fluctuation & d'expansion des eaux, que les hydropiques de poitrine souffrent des pressemens qui leur donnent des anxiétés, des étouffemens, des angoises qui semblent plus insupportables que la mort.

Dans les hydropisies de poitrine, on trouve presque toujours le ventricule du cœur prodigieusement distendu, & il est rare de n'y pas trouver des concrétions polypeuses ou des polypes, * c'est un fait confirmé par

* *Consultez là-dessus les mélanges des curieux d'Allemagne, les Observations de Bartholin, Hofman, Boerhave, Wansuieten, &c. les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris.*

la plûpart des Anatomistes. Et dans tous les cas où les vaisseaux du cœur sont embarrassés de concrétions polypeuses, il y a ordinairement une grande quantité de sérosité dans la cavité de la poitrine. Le sujet de cette observation confirme ce que nous venons d'avancer; il y avoit un polype dans le ventricule droit du cœur, dont la queuë descendoit dans l'artére pulmonaire.

A l'approche de la mort, les contractions du cœur sont si fréquentes qu'on ne peut les compter; elles sont aussi d'autant plus fortes, que s'il se rencontre des obstacles ou des embarras dans les tuyaux qui en sortent, tels que des concrétions solides & des polypes, la résistance est plus grande. Le sang artériel étant plus chaud que le sang veineux, parce qu'il passe dans des canaux qui vont toujours en se rétrécissant, c'est une conséquence que la résistance, la pression, l'attrition & la chaleur doivent aller en augmentant. Tous ces mouvemens violents, avant la mort de notre hydropique, ont donc augmenté la chaleur naturelle du cœur & celle des eaux du péricarde; d'où il s'ensuit que le cœur & l'eau du péricarde ont dû se refroidir plus tard.

Le cœur ne peut comprimer le sang par ses contractions vivement répétées, qu'il ne

faſſe une preſſion continuée dans toute la longueur des artéres: Cette preſſion du ſang portée par l'artére pulmonaire au poumon gauche, augmentoit néceſſairement la chaleur de ce fluide & celle de ce viſcére, lequel étant environné des eaux extravasées, leur a communiqué de la chaleur & une raréfaction qui donnoit lieu à une réaction ou répercution contre l'action du poumon, du ſang & de l'artére pulmonaire, ſur-tout dans le tems de la reſpiration; cette raréfaction des eaux épanchées dans la poitrine, eſt ſans contredit la derniére cauſe qui a étouffé tout-a-coup les principes de la vie.

Une des circonſtances remarquables, qui a été obſervée à l'ouverture du corps de la perſonne dont nous avons parlé, c'eſt la rougeur & l'inflammation dont les inteſtins grêles étoient affectés; & la cangréne ou les taches cangréneuſes dont le colon, étoit parſemé.

Ces ſignes, non équivoques de chaleur & d'inflammation, ne caractériſent-ils pas la nature de l'hydropiſie en queſtion ?

Boerhave à ſçu diſtinguer les cauſes de l'hydropiſie qui vient de chaleur, d'avec celle qui eſt froide. La première eſt accompagnée d'une ſoif exceſſive & de fiévre; dans leſquels cas, il conſeille d'employer

les acides agréables & un peu aromatiques, qui sont si souvent salutaires en ce genre de mal.

Hofman, dans ses Consultations de Médecine, donne la relation de l'ouverture du corps d'un grand Prince d'Allemagne qui mourut d'hydropisie, & qui conserva de la chaleur plusieurs jours après sa mort. Voici comme il s'exprime: *Ipsum corpus attactu & intrinsecùs maximè circà hypocondria calidum erat: Veluti recens mortuum solet esse.* Mais il ne nous a pas rendu compte des causes de cette chaleur.

M. Sauvage, Professeur en Médecine à Montpellier, rapporte l'histoire d'un Evêque Grec, mort à Rome en 1731. qui sua prodigieusemeut pendant trois jours après son décès.

Il y a plusieurs exemples de ce fait dans les Ephémérides des Curieux d'Allemagne.



DISCOURS

Pourquoi la Langue Françoise est chaste, & que la Langue Latine ne l'est pas.

Par M. le Président HENAULT.

IL y a longtems que je cherche à comprendre, pourquoi sous l'Empire d'Auguste, ou régnoit la plus fine galanterie, la Langue étoit si obscéne, que tout étoit nommé par son nom, au lieu que sous le Régne de Loüis XIV. que l'on a toujours comparé à celui d'Auguste, pour la délicatesse du gout & la finesse du sentiment, la Langue a été si chaste, que jusqu'aux mots équivoques en ont été bannis ; on ne peut pas dire que cela tint aux mœurs, puisque les Dames Romaines se respectoient autant que les notres, & que leurs oreilles auroient dû être aussi aisées à allarmer : Seroit-ce le caractére des Langues ? Mais les Langues ne font que rendre les idées, & une Langue n'est pas plus malhonnête qu'une autre, puisque dans chacune les mots expriment les choses. J'ai crû que cette

question méritoit d'être discutée, & je vais donner mes conjectures.

J'entreprends une matiére bien délicate. La pudeur est une vertu qui court le risque d'être éfleurée par ceux mêmes qui la défendent, mais j'ai confiance dans la droiture de mes intentions.

Il faut distinguer deux choses qui sont bien différentes, les images & les expressions; un Auteur peut être plus dangereux en voilant les objets, que celui, qui sans intention de porter à l'ame aucun sentiment, ne prend pas la peine de se détourner, & s'exprime grossiérement en se servant des mots propres; le prémier peut être bien plus coupable que l'autre, mais ses expressions n'en sont pas complices. Lafontaine nous va servir d'exemple, Lui, que l'on croiroit devoir servir de preuve de la liberté du stile, est au contraire la plus grande preuve de la chasteté de notre Langue. Plus les objets dont il parle sont séduisants, plus on voit ses efforts redoubler pour s'observer sur les expressions: S'il ne ménage pas l'imagination il ménage les oreilles; aucun terme équivoque ne lui échape, peut-être à la vérité les tours qu'il prend & les gases qu'il employe invitent-elles la curiosité, (semblables en cela aux refus attirans de la

galanterie,) mais en un mot sa Langue est chaste, & c'est ce que j'ai à prouver. Nous avons au contraire deux Odes d'Horace, la 8ᵉ. & la 12ᵉ. du Livre V. qui sont pleines des plus grandes obscénités & des plus dégoutantes, ou les mots & les images sont à découvert, & que l'on a été obligé de retrancher, ainsi que plusieurs autres passages, des exemplaires dont on a permis la lecture à la Jeunesse. Il est étonnant que M. Dacier n'ait rien dit à ce sujet, mais tout chaste qu'il étoit, il étoit encore plus commentateur. Il y a, dit Quintilien, des endroits dans Horace que je ne voudrois pas expliquer.

Voila donc deux Auteurs, l'un proscrit par la pudeur, & dont les expressions sont irréprochables, & l'autre qui vomit les plus grandes horreurs, & que l'on n'accuse point de n'être pas chaste.

A dire vrai, on a raison quant aux mœurs, les contes du prémier sont un Livre dangegereux, tandis que les deux Odes d'Horace ne sont qu'obscénes. La Langue de la Fontaine est chaste, & celle d'Horace offense les oreilles, d'autant plus qu'Horace se sert des mots propres, sans qu'il soit question de galanterie, & avec une indifférence qui fait voir que tous les termes lui sont égaux.

Pourquoi cela, pourquoi Horace ne ménage-t'il pas les termes, & quel droit a la Langue Latine de ne se pas contraindre ?

Je sais que dans l'origine des Langues on n'auroit pas eu le même reproche à leur faire ; réduites au pur nécessaire, n'ayant qu'un tour & qu'un mot, elles n'avoient pas à choisir, mais depuis que les Arts & les Sciences ont prêté leurs expressions, & ont enrichi les Langues de tous les sens figurés qu'ils leur ont fournis, ces Langues nouvelles n'ont plus d'excuse.

Que l'on me dise donc par quelle raison la Langue Latine, est si peu chaste, & pourquoi la notre s'effarouche si aisément.

Parcourons les Poëtes Latins de ce beau Siécle.

Catulle mourut agé de 30. ans la même année que Cicéron revint d'exil. Ses Vers sont pleins d'obscénités, surquoi Baile remarque que c'étoit le défaut du Siécle autant & plus que celui de l'esprit des Auteurs de ce tems là, puisqu'Auguste lui même, qui étoit l'Homme le plus poli de sa Cour, composoit les Vers les plus infames que l'on puisse lire. La Poësie de Catulle étoit noble & délicate, mais sans beaucoup de pensées comme celle de plusieurs Poëtes Latins.

Properce mort depuis Virgile & avant Horace n'étoit pas plus chaste, son mérite est d'avoir employé à propos la Fable dans ses Poësies. C'étoit le défaut du Siécle, dit Baile ; j'ai bien de la peine à me le persuader ; le plus grand Poëte qui fut alors, Virgile est le modéle de la retenuë & de la pudeur, & sa grande réputation dépose des sentimens du Siécle qui l'admiroit ; comment traite-t'il les circonstances les plus délicates ? Enée & Didon arrivent dans la caverne, qu'elle moisson c'eût été pour Ovide & les autres ? On ne nous eut fait grace de rien, & nous aurions surpris ces deux Amans, comme Vulcain surprit Mars & Venus ; mais ce n'est pas là le ton de Virgile : Tout ressent l'empreinte de la sagesse de ce grand Poëte. Au lieu de peindre une *Avanture*, la terre s'émeut; Junon qui préside aux Mariages donne le signal, des feux brillent dans les airs, le Ciel prend part à cet événement, les décrets de Jupiter s'accomplissent, la malheureuse Didon est vaincuë, & les Nimphes qui gémissent au loin, annonce sa défaite par de longues clameurs. Voila le Contemporain de Tibulle, de Properce, de Catulle ! Et les mêmes Femmes qui s'attendrissoient aux malheurs de Didon lisoient sans façon les vers infames de ces faiseurs d'Élégie.

Comment expliquer ces contradictions. L'Auteur de la Collection des Epigrames que le Pere Vavasseur a censuré si aigrement à d'autres égards, indigné de la licence de ces Poëtes dont il avoit purgé les écrits, disoit que Martial & Catulle étoient des esprits grossiers & rustiques, qui n'avoient aucune idée de l'urbanité. Mais est-ce bien là le portrait de Catulle, si tendre, si élégant? Et n'est-ce point la faute de la Langue qui se permettoit de tout exprimer? Que l'on remarque bien que je me tiens toujours au Siécle d'Auguste que je mets en paralelle avec le Siécle de Loüis XIV. Car je ne suis point surpris qu'avant Auguste il y ait eu des Poëtes obscénes, comme avant Loüis XIV. nous avons eu nos Théophiles, nos Motins, nos Regniers; comparons les deux fameux Comiques Latins, Plaute & Térence, ils font sentir la différence des tems; Plaute ne se contraignoit pas sur les expressions, & Térence n'a pas le moindre reproche à se faire; aussi a-t'on dit que les Courtisannes de Térence parloient avec plus de retenuë que les honnêtes Femmes de Plaute: C'étoit donc plus la faute des Auteurs que de la Langue? A moins que l'on ne veüille dire que comme le Langage étoit plus ép..ré sous Térence, les expressions s'en ressen-

toient, mais pourquoi dans le même tems aimoit-on Térence qui étoit si chaste & Catulle si licentieux ? & comment les mêmes oreilles se plaisoient-elles à entendre des choses si dissemblables. Je n'avance point dans mes conjectures, & au contraire les contradictions se multiplient.

Je trouverois bien une autre raison de la chasteté de notre Langue dans le dernier Siécle où les mœurs ont été le plus négligées, & où jamais il n'y a eu plus de galanterie pour ne pas me servir d'un terme plus fort; Je dirois donc que plus une Langue est livrée à un Peuple corrompu, & plus elle est modeste; cette proposition qui ressent beaucoup le paradoxe est pourtant assés vraie; rapellons-nous la simplicité des mœurs anciennes; on ne faisoit point de façon d'exprimer chaque chose par son nom; on disoit alors ce que nous appellons des obscénités, parce que l'on pensoit moins mal. Qu'on lise les Prédicateurs du 14ᵉ. & du 15ᵉ. Siécle, & remontant même plus haut, on trouvera que les Traducteurs de la Bible employoient les expressions les plus sales, sans y entendre malice, on trouvera chez nos anciens Auteurs François reliés pêles-mêle dans le même volume des Priéres à J. C. à la Vierge, & des Contes ou Bocace & Lafontaine ont puisé : On

trouvera enfin que les SS. PP. dans leurs Homélies employoient des expressions, & entroient dans des détails que l'on ne pardonneroit pas aujourd'hui : N'est-ce pas une chose étonnante qu'il n'y ait jamais eu tant de Poëtes licentieux que du tems de Saint Loüis? Jean de Meun vivant vers l'an 1300. se sert des expressions les plus opposées à la pudeur, sans être honteux, fondé sur ce qu'il n'y a point de mal à nommer ce que Dieu a fait : Un certain Moine nommé Dom Jean Religieux de Haute-Selve & traduit du tems de Loüis VIII. par Hebers qui prenoit le titre de Clerc, avoit fait un Roman *Dolopatos*, ou des *sept Sages* qu'il avoit traduit du Latin. Je ne sais pas dit M. l'Abbé Massieu dans son Histoire de la Poësie Françoise, comment ce Moine & son Traducteur l'entendoient, mais il y avoit dans cette piéce beaucoup d'endroits très propres à allarmer la pudeur. Plus scrupuleux que nous sur les mœurs, peut-être quils l'étoient moins sur le choix des paroles, & que l'innocence de leur Siécle les empêchoit de songer à bien des choses, à quoi la corruption des Siécles suivans a fait penser.

Ainsi à mesure que la corruption s'est augmentée on est devenu plus difficile sur les mots par une espéce de compensation ; la

pruderie a passé des mœurs au Langage, l'extérieur est tout ce qui reste des débris de l'innocence, & à force d'être familiarisé avec le vice, il a fallu des traits moins forts pour le peindre, les signes les plus légers ont suffi pour rappeller des idées dont on étoit rempli, des expressions trop grossiéres deviendroient une insulte à force de s'assortir trop bien aux sentimens & à la conduite.

Cela peut servir d'explication à notre délicatesse sur les mots par opposition aux premiers tems; „ Quand on a perdu la „ réalité de la pudeur, disoit le Pere Bourdaloüe, on en affiche avec plus d'éclat „ les déhors & les apparences. " Mais dans notre comparaison des deux Siécles d'Auguste & de Loüis XIV. Si ces siécles se sont ressemblés pour les mœurs, d'où vient la différence du langage.

Il ne seroit pas impossible que la Religion des Romains n'y eut influé; cette Religion dissoluë, qui exposoit sans reserve à tous les Carrefours des Dieux effrontés, ne devoit pas être fort difficile sur les expressions.

Il n'y avoit pas un Foyer, pas un Temple, pas un Jardin, pas un chemin où l'on ne trouvât quelque leçon du vice; à force d'être familiarisées avec des divinités im-

pudiques & qui n'en avoient pas moins leur culte, les femmes entendoient parler comme elles voyoient, & la langue ne se contraignoit pas plus que les yeux, les Luperques courroient presque nuds dans les ruës, les Vestales même, les Vestales assises au premier rang voyoient les Gladiateurs absolument à découvert ; il falloit que l'imagination fut bien aguerrie, & quand elle l'est, le langage s'en ressent : Eh puis ! qu'étoit-ce que les liens les plus sacrés, le mariage, que les femmes même, dont le partage est la pudeur, étoient en droit de rompre par le divorce ?

Dirai-je que Romulus n'ayant composé son État que de scélérats & de bandits qui ne se donnérent à lui que pour vivre sans frein, il fallut pour les ramener à des Loix, dont on ne peut se passer, leur abandonner du moins la licence des discours sur les mœurs & même sur le gouvernement, en les assujettissant sur le reste ? Ainsi voyons nous bien longtems encore après, les Triomphateurs accablés d'Epigrammes sur leur char de Triomphe „ gar-„ dés vos femmes, crioit-on à la face de „ César, Citoïens gardés vos femmes, *ce Chauve* (c'est que César n'avoit point de cheveux sur le devant de la tête) „ *ce*

„ *Chauve vous les débauchera toutes.*

Celà pouvoit être vrai avant Auguste, mais les mœurs qui avoient changé avec le Gouvernement, & qui devoient se ressentir du respect qu'inspire la Monarchie n'avoient-elles pas dû changer le Langage?

Je n'ignore pas que dans le tems même dont je parle, on ne connût le danger des Equivoques, & que l'on ne portât la délicatesse jusqu'à ne pas raprocher des sillabes, dont le son rapelleroit ce que j'apelle des mots obscenes. On n'a qu'à lire Ciceron au 1er. livre intitulé *Orator* n. 45. &c. ainsi Quintilien au L. VIII. chap. 3. vers le milieu parle des mots *quæ mala consuetudine in obscœnum intellectum detorta sunt, Il en cite pour* exemple *ductare exercitum & patrare bellum.* Sinonime de *facere* qui avoient, dit-il, été employés par Salluste, & dont on n'osoit plus se servir de son tems, comme ayant acquis des significations obscénes.

Mais remarqués, s'il vous plaît, que Ciceron & Quintilien donnoient des préceptes aux Orateurs, & à tous ceux dont la profession sérieuse devoit craindre de prostituer leur stile à des expressions que les Poëtes ne s'épargnoient pas; car nous aviserions nous aujourd'hui, de prendre de

pareilles précautions & n'étoit-ce pas accuser la liberté ou plutôt le libertinage qui regnoit parmi les autres Écrivains ?

A quoi faut-il donc se déterminer sur cette question aussi peu importante qu'elle me semble difficile à resoudre ?

On pourroit faire les mêmes recherches sur les autres Langues mortes ou vivantes en les prenant toujours dans leur bon tems. La Lanque Grecque sous Isocrate, car elle a eu dans d'autres tems les hendecassillabes d'un certain Sotadès, qui ne pouvoient pas se lire, suivant Quintilien, l'Italienne sous les Medicis, l'Espagnole du tems de Michel de Cervantes ; on ne retrouvera jamais dans aucune la liberté de la Langue Latine, cependant la Religion des Grecs étoit à peu près celle des Romains, & les femmes vivoient moins dans le monde en Italie & en Espagne. Faudra-t'il revenir au caractère des Langues, ce n'est rien dire, puisque, comme je l'ai déja remarqué, toutes les expressions sont innocentes en elles-mêmes.

Ce n'est pas que les Langues n'ayent un caractère différent. La nôtre est sans doute la plus Philosophique de toutes par l'ordre de sa marche ; ennemie des inversions trop hardies, elle procéde toujours

méthodiquement. Nous rendons nos idées dans l'ordre où elles se présentent à notre esprit, & on pourroit demander pourquoi une Nation légere & enjoüée, est celle dont la langue est la plus ordonnée & la plus méthodique, tandis que la Langue Latine renverse l'ordre des idées, & que chaque frase semble une énigme dont le mot ne se trouve qu'à la fin. La Langue Françoise a son harmonie, mais son appareil est sans prétention, elle semble particuliérement destinée à la Logique & à la Métaphisique par la clarté extrême de la construction, qu'elle doit à la contrainte de la Grammaire; elle s'émancipe toutes les fois qu'elle a recours aux inversions, aussi cette licence n'appartient-elle qu'à nos Poëtes, qui encore en usent bien sobrement. Et pourquoi ne dirois-je pas que plus une Langue est Philosophique, plus elle est modeste? Mais ce seroit encore une matiére à disserter: Et c'ést assés se promener de conjecture en conjecture, ce pays-là pourroit bien ennuyer à la longue: Horace avoit raison *quæ desperat tractata nitescere posse, relinquit.*

Je finis par donner la raison qui me semble la plus vraisemblable, & que je soumets à votre jugement,

Je pense donc que c'est à la Religion Chrétienne que nous devons le retour de l'honnêteté dans le Langage ; mais que c'est à la Religion Chrétienne guidée par la Philosophie. Et qu'il me soit permis de le dire, Descartes en a été comme le nouvel Apôtre. Il a ordonné d'examiner les motifs de croire, & a rendu ce juste honneur au Christianisme, que ceux qui le pratiquent, sont ceux qui raisonnent le plus conséquemment.

Je ne parle point ici en Théologien : Je parle en Philosophe, & c'est en comparant la morale de la Religion Chrétienne à celle de toutes les Religions du monde, que je trouve celle-là, indépendamment de sa Divinité, la plus parfaite sans contredit, où plutôt la seule digne de conduire les hommes, lorsqu'elle est bien comprise, la seule sérieuse, la seule capable de diriger les mœurs, la seule enfin qui puisse & qui doive exister, lorsque la raison, la Philosophie l'accompagnent. Ce n'est pas que la Philosophie, par l'abus que l'on en a fait, ne soit coupable de bien des maux, je dis seulement que dès qu'une fois la raison est dégagée de tout préjugé, & que la Philosophie est subordonnée à la Religion, la Religion mieux entenduë est renduë à toute sa

pureté. Disons en autant du Langage; Une Religion éclairée qui rejette toute superstition, une Religion austére qui ne présente dans ses cérémonies & dans ses Fêtes que des objets sérieux, à la différence du Paganisme qui autorisoit les passions, une Religion d'une morale aussi parfaite que la notre, a mis un ton conséquent dans la Société, & a enseigné à parler comme elle a appris à penser & à se conduire.

DISCOURS

De M. DROUAS DE BOUSSEY, *Evêque de Toul, le jour de sa reception.*

M.

POUR vous remercier dignement, il faut avoir appris de vous-même ce bel art qui sait proportionner la force des expressions à la vivacité des sentiments.

Jusques-là, MESSIEURS, n'attendez rien de moi qui puisse répondre à l'honneur que vous me faites. On n'en devient digne qu'auprès de vous, ce sont vos leçons & vos

exemples qui forment le mérite de ceux que vous vous associés. Je croirois honnorer mieux votre choix par mon silence que par mes paroles, s'il étoit permis de se taire en ce jour; ou si je ne sçavois que quelque grand que puisse être le Bienfait, il peut être égalé par la reconnoissance, & qu'au défaut des ressources de l'esprit on trouve toujours dans son cœur pour peu qu'il soit sensible, de quoi remplir tous ses devoirs.

La grace que reçois aujourd'hui de la bonté du Roi, & de l'unanimité de vos suffrages, me touche d'autant plus, MESSIEURS, qu'elle me fait trouver dans cette illustre Société de Sçavans, des Poëtes, des Historiens, des Critiques, des Orateurs, des Philosophes, en un mot, tous les talens, toutes les Sciences : Elles se trouvent réünis parmi vous, MESSIEURS, & elles vous ont déja plus d'une fois apporté leur tribut. Que j'ai à rougir de paroitre peut-être le seul ici les mains vuides, & paré uniquement du titre d'Admirateur; tandis que je devrois remplir dès ce moment celui d'Académicien.

Si la continuité de mes occupations a retardé malgré moi l'exécution de ce que je m'étois proposé de vous offrir dans cette circonstance, elles ne me feront jamais oublier mes engagemens; car je conçois, MESSIEURS,

que l'honneur d'être admis parmi vous ne doit point être ſtérile pour la Compagnie ; il preſcrit des devoirs. On y devient chargé d'une portion du travail commun. On y eſt comptable de ſes occupations & de ſon loiſir Il doit ſe faire entre vous, pour ainſi dire, un commerce d'Eſprit ou chacun doit fournir de ſon fonds & profiter de celui des autres, pour faire réjaillir enſuite ſur le Public ces richeſſes formées des dons de différens Particuliers. La communication, le conſeil, l'exemple, tout inſtruit dans une Académie, tout y excite une loüable émulation. On s'affermit dans ſes connoiſſances ; on s'éclaircit de ſes doutes, on ſe guérit de ſes préventions ; on redreſſe ſes jugemens ; on régle ſes études ; on polit ſes ouvrages ; on puiſe enfin dans cette ſource commune pour la perfection des beaux Arts, l'eſprit qui les anime, les tréſors qui les enrichiſſent, les lumières qui les font briller, les agrémens qui les font aimer.

Voila, MESSIEURS, le fruit de vos fréquentes Aſſemblées. Vous y goutez des plaiſirs purs, c'eſt la recherche & l'amour de la vérité ; des plaiſirs conſtants, ils ſe varient & ſe ſuccédent ſans ceſſe par la fécondité de vos productions ; des plaiſirs innocents, ils ne ſont jamais ſujets au repentir ; ils prépa-

rent même à des plaiſirs plus ſatisfaiſans; aux plaiſirs de la vertu, & jamais l'ame n'y eſt mieux préparée que lorſque les ſciences y ont répandu leur lumiére. C'eſt un paradoxe qui n'a pu ébloüir que par ſa ſingularité, d'imputer aux Sciences la corruption des mœurs. Les vices au contraire les crimes & les malheurs de la Société ſous les ſuites ordinaires de l'ignorance. La Religion auſſi pure & auſſi élevée qu'elle eſt, ne trouvera jamais plus de ſoumiſſion que dans les eſprits les plus éclairés, en faiſant fleurir les Lettres, on a affermi ſon empire. Si à la honte de la raiſon autant qu'au ſcandale du Chriſtianiſme, il ſe répand dans notre Siécle tant de ſiſtémes abſurdes, tant de maximes impies, ce n'eſt l'Ouvrage ni d'un eſprit juſte qui, plus il eſt pénétrant, plus il voit tous les motifs qu'il a de croire; ni d'un cœur droit qui, plus il eſt élevé, mieux il ſent qu'il eſt fait pour aimer le ſouverain bien : Votre Société ſe fera toujours Gloire de ſe diſtinguer pour le plus profond reſpect pour la Religon.

Une Gloire qui vous eſt particulière, Messieurs, c'eſt d'avoir été choiſis pour préſider à la naiſſance de cette Compagnie, pour former ſa première réputation, pour

l'élever par vos Ouvrages jusqu'au dégré de considération ou nous la voyons ; & que doit-elle être un jour si dès son Berçeau, pour ainsi dire, elle se voit déja remplie de ce que la France a produit de plus grands Hommes en tous genres de talens. Ils ambitionnent l'honneur de vous être attachés ; ils viennent de toutes parts vous demander une place qui puisse les égaler à Vous, & vous faire hommage des lauriers qu'ils ont cüeillis dans tous les lieux de l'Europe où les Sciences sont honnorées, pour acquérir la nouvelle gloire d'être couronnés de vos mains. Un si grand & si merveilleux accroissement paroit une espèce de miracle, mais tout est miracle entre les mains de Votre Auguste Protecteur. Image de la bonté de Dieu dans l'effusion de ses libéralités ; il l'est en quelque sorte de sa Puissance dans la prompte exécution de ses volontés bienfaisantes.

Si l'esprit répondoit ici aux mouvemens du cœur, & le talent à l'amour, je pourrois tout ce que je désire ; j'exprimerois dignement ce que nous pensons tous pour un Prince aussi aimable par les charmes de sa bonté, qu'il est respectable par la gloire de son Régne. Je le présenterois dans les différens points de vuë ou la main de Dieu la placé pour en faire un Spectable d'admira-

tion aux Anges & aux Hommes ; dans ſa gloire & dans l'adverſité ; dans la proſpérité & dans les diſgraces ; dans les travaux de la guerre & dans le ſein de la paix ; dans l'agitation & dans le repos ; dans le ſuccès & dans les traverſes ; dans toutes ces ſituations différentes, dans ces continuelles révolutions, vous le verriés toujours grand, toujours magnanime, toujours ſupérieur aux caprices de la fortune, toujours tel que nous l'admirons aujourd'hui, Religieux, compatiſſant, affable, généreux, Bienfaiſant, tendre Ami, quelle qualité dans un Roi ! Héros enfin dans tous les momens de ſa vie.

Que fais-je ici, MESSIEURS, animé par votre préſence, par la grandeur du ſujet, par la dignité de cette Aſſemblée reſpectable, compoſée des principaux Membres de l'État, il ſemble que pour ſoulager mon cœur je veüille eſſayer de dire foiblement ce que vous avés déja dit tant de fois & avec tant de force ; mais quoique j'en puſſe dire, je n'ajouterois rien aux éloges qui ſont déja conſacrés dans les faſtes de votre Société.

Vous deviés, MESSIEURS, à la poſtérité, le portrait de ce grand Prince ; c'eſt à vous à tranſmettre pour l'inſtruction des Rois ce que nous admirons le plus dans le

Notre, son amour pour ses Peuples, son attention à pourvoir à leurs besoins, sa générosité à leur procurer des secours, son application à les rendre heureux. C'est à vous qui avez le bonheur de joüir de sa Présence, & de recevoir les premières influances de cet Astre Bienfaisant, qui le suivés pas à pas dans tous les momens de son Régne; qui recüeillez, pour ainsi dire, toutes ses paroles & tous les mouvemens de son cœur, qui voyés chaque jour avec un nouvel étonnement ce que produit chaque jour de merveilles, une Ame si belle & si généreuse; c'est à vous d'en tracer de vives images qui redisent à tous les Siécles ce qu'un Roi a pû projéter & exécuter, pour la gloire de sa Religion, pour l'honneur de l'humanité, pour la félicité de ses Sujets, pour l'embélissement de ses Etats, sans presque d'autres ressources, que son beau génie & son grand cœur.

Si la protection qu'il vous accorde, vous est si honorable, j'ose dire qu'elle contribuë à sa propre gloire. S'il sçait l'Art de régner, vous sçavez, MESSIEURS, l'Art d'écrire & d'immortaliser les merveilles. Les uns feront admirer ses Ouvrages, modéles achevés de la maniére de penser, où à la sagesse des maximes & à l'élevation des sentimens, on reconnoit sans peine, le Législateur, le

Juge, le Maître, le Bienfaicteur, le Pere, en un mot, le véritable Roi. Les autres s'uniront à la Religion pour célébrer d'une même voix, & dans les mêmes transports les dons immenses de sa libéralité, ces Temples Augustes consacrés à la Majesté du Dieu vivant. Ces Missions Apostoliques où il dispense tout à la fois les secours temporels avec tous les moyens du Salut; ces établissemens si précieux à la Noblesse, Ces aziles ouverts à l'indigence, ces ressources destinées à tous les espéces de calamités & de misére; ces remédes préparés contre l'ignorance, l'oisiveté, le libertinage; cette charité enfin aussi ingénieuse qu'universelle qui en embrassant tous les besoins de ses Peuples, assure à l'État de bons Citoyens & à la Religion des Chrétiens fidéles.

Puisse un si beau Régne que la piété consacre dans l'exercice de toutes les vertus, se prolonger au gré de nos Vœux! Puisse ce Prince, l'admiration & les délices de ses Sujets joüir longtems de notre reconnoissance! Puissent ses jours se multiplier à proportion de ses Bienfaits & sa vie durer autant que sa gloire.

Que ne me laissez vous à ce moment, MESSIEURS, la liberté de publier mes sentimens pour chacun de vous en particulier. La naissance, l'illustration, le rang, les digni-

tés, les talens, les vertus, les qualités du cœur & de l'eſprit, ouvriroient un vaſte champ aux éloges que refuſe votre modeſtie, & que je voudrois faire éclater ici comme le prémier témoignage public de mon reſpectueux dévoüement, & de ma vive reconnoiſſance. J'ai confié, MESSIEURS, ces juſtes ſentimens à votre Illuſtre * Directeur, il a bien voulû s'en rendre le garant & en devenir l'Interprête.

Qu'il eſt flateur pour moi de paroitre ici ſous ſes auſpices; on connoit la pénétration de ſon Eſprit, la délicateſſe de ſon goût, la beauté de ſon imagination, l'élevation de ſon Génie & la douceur de ſes mœurs; c'eſt l'aſſemblage heureux de ces qualités rares qui ont déterminé vos ſuffrages & captivé vos cœurs: Le voir, le chérir, l'entendre & l'admirer, c'eſt une même choſe pour tous ceux qui ont le bonheur de le connoitre, & de joüir des agrémens de ſa Société.

* *Mr. le Comte de Breſſey.*



DISCOURS

Envoyé par M. PESSELIER, *pour le jour de sa Réception.*

M.

Le prémier sentiment que l'on éprouve, lorsqu'on reçoit une grace que l'on désiroit ardemment, sans oser y prétendre, c'est un sentiment de surprise & de joye, de vanité même, qui ne permet guére de réfléchir sur les nouveaux devoirs que cette grace impose : Plus on est occupé, rempli, pénétré du bienfait, moins on apperçoit la difficulté de le reconnoitre & de le mériter ; mais la réflexion ne tarde pas à nous découvrir toute l'étendue de nos engagemens : L'illusion de ce que l'on croyoit valoir, fait place à la véritable connoissance de ce que l'on vaut : L'enchantement disparoît, & l'on ne voit plus qu'une dette dont on désespere de pouvoir jamais s'acquiter.

Tel étoit, MESSIEURS, mon ravissement lorsque vous m'avez fait l'honneur de

de m'associer à vos travaux, tel est aujourd'hui mon embaras pour justifier votre choix : mon unique ressource est la même Indulgence qui m'a valu vos bontez : elle voudra bien, sans doute en me rendant justice sur le sentiment, me faire grace sur l'expression, & ne point juger de la vivacité de ma reconnoissance par la foiblesse de mon remerciment.

Il est, MESSIEURS, des talens que l'on n'a plus qu'à récompenser ; il en est qu'il faut encourager. Les uns sont des fruits qui ont acquis toute leur maturité, vous n'avez qu'à les cueillir : Les autres, sont des fleurs qui peuvent un jour devenir des fruits ; mais enfin ce sont encore des fleurs, & qui par cette raison méritent toutes sortes de ménagemens.

Ce que vous avez fait, MESSIEURS, pour couronner le mérite décidé des Hommes Illustres que vous avez successivement associez à votre Gloire, vous avez cru devoir le faire pour m'exciter à marcher sur leurs pas : Ces intentions, quoique différentes, concourent au même objet ; c'est à moi de ne les point confondre ; & de chercher à mériter par mes efforts, ce que d'autres avoient si légitimement acquis par leurs succès.

Que pourrois-je faire de mieux, pour les imiter, que de travailler à réunir dans mes occupations l'aimable & l'utile, comme on voit chez vous, MESSIEURS, les agrémens associez à la solidité.

Le Goût des Belles-Lettres, que j'ai cultivées dès mon enfance, ne m'a point empêché de me livrer sérieusement aux études particuliéres à mon état; & ces études, à leur tour, n'ont point altéré le goût des connoissances propres à la Littérature; j'ose au contraire espérer que le concours de tous les deux ne fera qu'accélérer & perfectionner l'exécution du Plan que j'ai formé d'un *Dictionnaire général des Finances* qui manque à la Nation.

Les Idées Philosophiques dont les siécles futurs auront obligation à celui-ci, sont enfin parvenuës à faire envisager comme un objet intéressant pour la saine Politique & pour la véritable Philosophie ce que la cupidité seule envisageoit auparavant comme un objet d'intérêt, ce mot pris dans le sens le moins noble, le moins estimable, & le plus borné pour le Sage & pour le Citoïen.

Et quelle matiére méritoit mieux d'être assujetrie à des Principes sûrs, à des Régles constantes, à des Loix judicieuses, que

le Commerce & les *Finances*, qui tiennent à tout, qui font tout ſubſiſter, & que l'on peut conſidérer à la fois comme la Baſe & le Comble de ce grand édifice que l'on nomme Gouvernement; cet inſtant de lumiére eſt donc à tous égards, le moment fait pour rendre à mon état toute l'équité, toute la clarté, toute la dignité dont je le crois ſuſceptible.

Si je vous entretiens, MESSIEURS, d'un pareil projet, ſi dans le ſanctuaire des Muſes, j'oſe vous parler de la Finance & de ce qui l'intéreſſe, c'eſt que je ne crois rien d'étranger à ceux qui penſent; c'eſt que je ſuis intimement perſuadé que *le Goût des Arts agréables n'eſt point incompatible avec les plus grandes vuës*; & je vous avoüerai, MESSIEURS, que j'ai beſoin de cette idée pour me ſoutenir dans la Carriere où je ſuis entré: Mais quel intervale immenſe à parcourir, depuis cette idée, juſqu'aux choſes qui peuvent la réaliſer en moi, comme elle exiſte au milieu de vous!

Cette Réflexion, qui n'eſt que trop bien fondée, m'empêchera-t'elle de vous faire part de quelques obſervations, que vos écrits, MESSIEURS, démontreront encore mieux que mes raiſonnemens.

J'ose donc avancer d'après vous-mêmes (pourrois-je choisir une preuve plus convainquante), j'ose avancer que le goût, que la possession, que la culture de talens agréables, n'excluent point les talens utiles; qu'ils sont faits pour se réünir, & pour opérer de concert la gloire & le bonheur de l'humanité. Si l'on affecte souvent de les diviser; si les esprits faux ou bornez s'attachent à séparer ces deux idées faites pour aller ensemble, ce ne peut être que l'effet de la jalousie des uns, & de la foiblesse des autres; de la foiblesse de ceux qui écrivent & de la jalousie de ceux qui jugent: Les uns ne sçauroient consentir à réünir sur la tête d'un seul homme tant de couronnes à la fois; les autres ne travaillent point assez pour les rassembler. Permetrez, MESSIEURS, que je réclame contre ces deux abus, la justesse & la justice qui devroient toujours présider sur les Écrivains & sur ceux qui les jugent.

Justesse de la part de ceux qui décident, pour ne point se méprendre sur les choses qui sont différentes sans être contraires; l'homme de lettres par exemple & l'homme d'État sont différens; mais ils ne sont pas opposez:

De la part des Écrivains pour ne pas confondre l'accessoire, & le principal, pour

ne pas s'appesantir dans un ouvrage d'agrément, sur des idées rébutantes par leur gravité; & pour ne point avilir un écrit sérieux, par des agrémens trop légers, trop frivoles, & trop recherchez.

Justice, de la part de ceux qui jugent, pour ne point refuser leur suffrage aux graces qui décorent un homme d'Etat, parceque la gravité doit être, & fait essentiellement le fond de ses ouvrages & de ses opérations; & pour ne point enlever à l'homme agréable la faculté de penser, de réfléchir, & de raisonner, parce qu'il est surtout de son essence de chercher à plaire, & d'y réüssir.

De la part des Ecrivains, Justice égale, pour n'espérer & n'exiger, selon les différens genres dans lesquels ils s'exercent particuliérement, que la couronne qui leur est singuliérement duë; pour ne point trouver injuste & déplacé que le Laurier domine dans celle qui est destinée aux ouvrages sérieux; & les fleurs, dans celle que l'on accorde aux écrits agréables.

Mais le dirai-je? Il semble que le Public ait réglé le partage de l'estime & de la considération de maniére à ne pas souffrir que le même Écrivain acquiére plus d'une sorte de gloire; & de leur côté les

Ecrivains se sont négligez sur les moyens de ramener au vrai ceux qui les jugent.

On voit en effet, trop souvent, que les Auteurs qu'un génie riant & léger, rend facilement créateurs des plus séduisantes bagatelles, n'ont point le courage de s'élever jusques aux choses qui pourroient rendre leurs agrémens mêmes profitables à la Société; tandis que les Citoïens nez pour des objets sérieux, croiroient descendre & s'avilir, s'ils ornoient des Fonds intéressans mais grâves, de cette forme enchanteresse, qui peut assurer les progrès des plus sublimes vérités.

Qu'ils se rapprochent, qu'ils se rassemblent & se concilient; ils entraîneront tous les suffrages, parce qu'ils réüniront toutes les sortes de perfections. Ils deviendront, chaque jour, une nouvelle preuve, que *le goût des Arts agréables, n'est point incompatible avec les plus grandes vuës.*

Cette vérité, si consolante pour les talens, & si désespérante pour l'envie, est portée jusqu'à la démonstration par une foule d'exemples, qui ne laissent que l'embarras du choix.

Si je remontois jusqu'à ceux que fournit la plus célébre antiquité, je ne les rapellerois, MESSIEURS, que pour les com-

parer à ceux dont vous avez le bonheur d'être ici les témoins.

Je ne vous peindrois *Aléxandre*, écoutant les Leçons d'*Ariſtote*, s'amuſant avec *Apelle*, rendant au Prince des Poëtes un culte preſque religieux ; que pour vous rapeller tout ce qu'a fait en faveur des talens, & de ceux qui les cultivent, votre auguſte Fondateur, mille fois plus grand, par ſa modération, que le fils de *Philippe* ne le fut par ſes conquêtes.

Je ne vous parlerois de *Cézar*, écrivant lui-même ſon hiſtoire, avec autant de feu, de nobleſſe & de vérité, qu'il en avoit mis dans ſes opérations, mais avec autant de modeſtie que s'il n'en étoit pas le Héros, que pour vous parler de celui qui vous a raſſemblez, & qui joint à cet avantage ſi peu commun d'être à la fois l'ami, le Protecteur, & le Favori des Muſes, cette gloire encore plus rare de vouloir, en même tems qu'il nous éclaire, cacher le flambeau qui nous conduit.

Je ne vous ferois voir *Auguſte* accüeillant *Horace*, & *Virgile ; Scipion* donnant à *Térence* des conſeils qu'il auroit pû lui-même exécuter ; *Marc-Aurèle* écrivant pour l'humanité des maximes qu'il accréditoit par ſa vertu ; que pour vous retracer l'image du

Prince Philoſophe, du Roi Citoïen, du Monarque éclairé, qui ne dédaigne pas d'exciter, d'animer, d'encourager, par ſes leçons, par ſes exemples & par ſes bienfaits, les talens & les Arts, même agréables, au milieu de ces utiles & magnifiques établiſſemens, dans leſquels ſe peignent d'une maniére ſi frappante, la bonté de ſon cœur, l'élevation de ſon ame, & les reſſources de ſon eſprit; établiſſemens qui lui garantiſſent l'amour de ſes ſujets, & qui lui donnent les droits les mieux établis, ſur l'admiration & la reconnoiſſance de leur poſtérité.

Un modèle auſſi grand, auſſi cher, auſſi frappant, ne pouvoit qu'enfanter tout ce qu'il a produit; c'eſt un aſtre dont les heureuſes influences fertiliſent tout ce qui l'environne. Vous devrez, MESSIEURS, à ce *Mècene* couronné les ouvrages que vous inſpirera le deſir de lui plaire, & de juſtifier votre adoption; comme il vous doit la douceur & l'avantage d'avoir trouvé les ſujets les plus ſuſceptibles de cette impreſſion, les plus dignes de ſes bienfaits, & les plus capables de répondre à ſes vuës.

Eſt-il une de ſes vertus qui ne ſe retrace dans ceux qu'il a choiſis pour former cette *Académie*, & dont vous ne faſſiez joüir à chaque inſtant la Bonté Royale & Paternelle qui vous a raſſemblez.

Sa *Piété* sincére, éclairée, sans ostentation & sans faste, ne se retrace-t'elle pas dans ces Prélats respectables, qui ne dédaignent pas de venir prendre chez les talens & les Arts, tout ce qui peut orner la raison & la vertu; dans ces Ministres de la Religion, qui viennent puiser dans vos assemblées cette éloquence douce & persuasive, qui touche, qui plaît, & qui en travaillant à corriger les vices de l'homme sçait compatir aux foiblesses de l'humanité; semblables à ces Héros de l'histoire sainte, qui ne rougissoient point de faire servir les vases profanes, enlevez des Temples des faux Dieux, pour en faire des Vases sacrez dans le Temple de l'Éternel.

Le *Courage* de ce Monarque qui doit vous paroître encore plus grand, plus respectable par les conquêtes qu'il a dédaignées, que par celles qu'il avoit déja faites, & qu'il auroit pû faire encore, ne l'a point éloigné des Sciences & des Arts, dont les grands Rois sont les Protecteurs nés, & le plus ferme apui; vous devez, MESSIEURS, parmi vous à cet exemple, ces Guerriers moins illustres encore par un grand nom, que par des lumiéres supérieures, qui joignent aux Lauriers de *Béllonne* & de *Mars*, ceux de *Minerve*, & d'*Apollon*; par-

S

donnez moi, MESSIEURS, ces expressions; celles de la Poësie sont excusables même en Prose, lorsque l'on a besoin de tout, pour bien peindre ce que l'on sent.

Chacun de vous, en un mot, justifie les motifs & l'objet de son adoption; & tous ensemble font l'éloge, d'un établissement qui multiplie & perpétuë les modéles des *Belles-Lettres*, & des *Bonnes-Mœurs*, du *Bon-Esprit*, & du *Bon-Goût*. Le tribut que je leur paye en parlant de vous, me ramene à mon insuffisance, & me fait d'autant plus vivement sentir mon infériorité; Mais le plaisir de vous rendre hommage, diminue, ou du moins suspend le regret de ne pouvoir vous égaler.



DIALOGUE DES MORTS

Sur la Nécessité de la Méthode dans les Ouvrages d'agrément.

Par M. PESSELIER.

ARISTOTE ET CYRANO DE BERGERAC.

CYRANO.

VOUS venez d'entendre mon Histoire, convenez, Seigneur ARISTOTE; que j'ai fait bien du chemin en peu de tems puisqu'après m'être élevé dans la Lune, je suis descendu rapidement ici bas.

ARISTOTE.

La Relation de ce dernier Voyage ne seroit pas moins curieuse que le récit de l'autre : mais j'y voudrois plus de méthode, ainsi que dans tous vos Ouvrages.

C Y R A N O.

De la méthode, dites-vous ?

A R I S T O T E.

Sans doute - - - - - - - - - - -

C Y R A N O.

Dans les Ouvrages d'Agrément ?

A R I S T O T E.

Pourquoi non, s'il vous plait ?

C I R A N O.

Sçavez-vous, Seigneur ARISTOTE, que si l'on vous entendoit parler ainsi, le Précepteur d'Alexandre le Grand paroîtroit bien petit.

A R I S T O T E.

Aux Yeux des CYRANO, sans doute.

C Y R A N O.

A ceux de tout le monde.....Que deviendroient grand Dieu! Le gout, le génie, les graces, s'ils se trouvoient une fois renfermés dans les liens de la méthode & du raisonnement.



ARISTOTE.

Ils deviendroient plus raisonnables.

CYRANO.

C'est bien là ce dont ils ont besoin.

ARISTOTE.

J'y trouverois des avantages, & n'y verrois point d'inconvéniens...Premiérement.

CYRANO.

Miséricorde!...Vous allez raisonner en forme, ce trait est digne de l'Auteur de la Synthése, de l'Analise & des Syllogismes...

ARISTOTE.

En prémier lieu, dis-je, la nécessité de faire un bon Plan, donnant naturellement occasion d'examiner à fond le sujet que l'on a choisi, on est d'autant plus sûr de ne pas travailler en vain.........Lorsque l'Architecte a bien sondé le sol, & mesuré le terrein, il bâtit avec d'autant plus de solidité.

CYRANO.

Vous verrés qu'il faudra faire tracer les Plans de nos Poëmes par Euclides, Vitruve, Descartes, ou Neuvton.

ARISTOTE

Pourquoi non ?......Ces Plans n'en feroient que mieux.....Lorfque l'efprit de l'Homme de Lettres eft une fois délivré des embaras de l'arrangement, il prend dans l'exécution un vol plus rapide & plus affuré. S'il arrive au contraire, que faute d'avoir bien pris d'abord fes points d'apui, il foit obligé, en exécutant, de s'occuper encore de l'ordre, & de la difpofition, fon imagination fe refroidir, fa tête s'appéfantit; mais lorfque l'efprit eft débaraffé, des foins qu'impofe la jufteffe, & que l'imagination eft, fi j'ofe parler ainfi, quite avec le jugement, on fe livre aux détails avec cette agréable liberté, qui met à portée de répandre fur un fujet, toutes les graces dont il eft fufceptible.

CYRANO.

Les efprits vifs & d'une certaine étenduë font à la fois tout cela;.....Les beaux Ouvrages de fonte, fe coulent d'un feul jet.

ARISTOTE.

Oüi;....Mais le moule étoit fait auparavant.....Circonftance effentielle à mes principes.....Penfez-vous que Manfard & fes Suc-

cesseurs se soient jamais avisés de bâtir au jour le jour, & sans avoir aucun Plan fixe & déterminé?

CYRANO.

Passe pour un Plan, pourvû que vous n'exigiez pas qu'en le faisant on s'assujettisse à cette régularité simétrique.

ARISTOTE.

Je ne vous ferois pas grace sur cet article du plus léger défaut de justesse & de raison.... C'est bien assés de vous permettre dans l'exécution quelques écarts d'imagination.

CYRANO.

Gare la sécheresse, la froideur & l'ennuy.

ARISTOTE.

Ne diroit-on pas que dans un Palais magnifiquement orné, il faudroit blamer la dorure, trouver les peintures de trop, & les Sculptures de mauvais goût, parce que dans le Plan général de l'édifice, les régles auroient été réguliérement observées, & les appartemens merveilleusement bien distribués.

CYRANO.

Vous ramenez tout à l'Architecture, un Roman, un Poëme, une Comédie, ne sont pas des Bâtimens.

ARISTOTE.

Pour les envisager comme tels, il ne faut que rapprocher les objets.

CYRANO.

Vous nous soutiendrez bientôt que pour composer un ouvrage d'esprit, il suffira de sçavoir manier le compas, l'Equerre & la Régle... voilà de beaux instrumens pour un Poëte !

ARISTOTE.

Ce ne sont pas les seuls, mais ce sont les premiers qu'il lui faut.

CYRANO.

Tranchez net, & dites, que l'on pourra très-bien se passer de l'imagination, qui crée les sujets ; de l'esprit, qui les embellit ; du sentiment, qui les fait goûter.

ARISTOTE.

A Dieu ne plaise, que je veüille les exclure ! .... la raison n'en tient pas lieu........ elle les supose & les gouverne........ il faut qu'on les trouve ensemble....... c'est de leur accord que nait la véritable harmonie...... c'est de leur union que naissent les véritables beautés.

CYRANO.

Quoi ? Vous voulez que dans tous les genres d'ouvrages, votre méthode ſoit toujours la même.

ARISTOTE.

Non, mais qu'il y en ait toujours... le premier fondement de tout art, c'eſt (ſans contredit) la Juſteſſe, mais le premier principe de la Juſteſſe eſt de ſe prêter, de s'accommoder, de ſe proportionner au ſujet.

CYRANO.

Il ſeroit fort ſingulier, en effet, de traiter un Roman comme un Probleme de Géométrie, & nos Poëmes comme une propoſition Mathématique.

ARISTOTE.

Tout auſſi ridicule, que ſi le Mathématicien croyoit faire un Roman & le Géometre un Poëme.

CYRANO.

A quoi nous en tiendrons nous donc enfin?

ARISTOTE.

A vouloir, toujours, en tout, & partout,

des *Graces* & de la *Raiſon*, pourvû que nous ſçachions régler leurs rangs, le premier, (par exemple,) ſera inconteſtablement pour la raiſon dans les ouvrages d'inſtruction, & de raiſonnement, mais elle n'aura que le ſecond dans les écrits particuliérement conſacrez au plaiſir, à l'amuſement.

CYRANO.

Enſorte que (ſelon vous) les ouvrages même de goût & d'agrément peuvent être calculez, meſurez, compaſſez.

ARISTOTE.

On n'en ſçauroit douter.

CYRANO.

Vous me permettez, toutes fois, de n'en rien croire.

ARISTOTE.

Homere & Virgile, Corneille & Racine, Terence & Moliere m'en conſoleront.

CYRANO.

Et vous prétendez auſſi ſans doute, pour achever de vous ridiculiſer que les Mathématiques & les autres Sciences abſtraites, ſont ſuſceptibles d'une ſorte de grace.

ARISTOTE.

C'eſt ce dont je ſuis très perſuadé.

CYRANO.

Et moi je le ſuis de toute la Bizarrerie d'une pareille propoſition.

ARISTOTE.

Je vais m'en dédommager avec Mr. de Fontenelle, & la Marquiſe du Chatelet.

REMERCIMENT.

De M. TITON DU TILLET, *à la Société Royale de Nancy.*

M.

JE ne ſçaurois trop vous exprimer l'excès de ma joïe en recevant les lettres de mon aggrégation à l'illuſtre Société Litteraire de Nancy.

La grace que vingt-trois célébres Académies m'ont accordée en m'aſſociant à leur Corps, m'a été extrémement ſenſible & me

le sera toujours; mais je vous l'avoüerai, MESSIEURS, bien sincérement que depuis que la rénommée a publié par toute la terre les bienfaits signalés que le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar a répandus dans ses heureux États, j'ai senti que mes désirs n'étoient pas entiérement remplis.

Entre les grandes & utiles fondations que ce Religieux Prince a faites, celle de la Société Littéraire de Nancy m'a frappé vivement par rapport à mon zèle & à mon amour pour les Sciences & les Beaux Arts, & pour tout ce qui peut contribuer à leur agrandissement & à leur gloire.

Je désirois donc avec empressement pouvoir être assés heureux pour être admis dans votre illustre Compagnie.

Voilà, MESSIEURS, mes souhaits accomplis par l'honneur que vous venez de m'accorder. Que n'ai-je pour vous faire un remerciment digne de vous, le génie de nos Poëtes fameux ausquels je me suis hazardé d'élever un Parnasse en bronze; j'ai l'honneur, MESSIEURS, de vous offrir une suite des Médaillons de ces Poëtes illustres pour les présenter au Roi & les placer dans votre Bibliothéque publique.

Cependant comme la maison *Suburbaine*,* agréable, & entourée de jardins rians & assés vastes que j'occupe où est placé le Parnasse François exécuté en bronze, doit naturellement m'inspirer quelques vers dans une occasion qui m'est aussi glorieuse, j'ose quoique octogenaire vous en adresser, où les sentimens du cœur pourront suppléer aux talens que je souhaiterois avoir pour vous marquer toute ma reconnoissance.

Je suis avec la plus haute estime & avec l'attachement le plus respectueux.

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéïssant Serviteur

TITON DU TILLET.

* *Fauxbourg S. Antoine à Paris le* 10. *Janv.* 1755.



VERS.

A MESSIEURS

De la Société Littéraire de Nancy.

Quand je vas finir ma Carriére,
Quel nouveau jour sur moi fait éclater ses feux,
Et me rappelle à la lumiére ?
Les Muses de Nancy m'ouvrent leur Sanctuaire.
Elles gravent mon nom parmi les noms fameux
Que l'Esprit, le bon goût, & le talent de plaire
Transmettront avec gloire à nos derniers neveux.
D'un Prince magnanime & juste
Qui sait unir l'Olive aux Lauriers du Dieu Mars
Les généreuses mains à l'honneur des beaux Arts,
Ont consacré ce Temple auguste,
Il l'enrichit de ses bienfaits;
Il l'éclaire par son génie;
Tendre Pere de ses Sujets,
Il veut en être encore la lumiére & la vie.
STANISLAS! Ah quel nom viens-je de prononcer

Le front orné du Diadême,
---- Il sourit aux talens qu'il cultive & qu'il l'aime,
Auprès du Trône il daigne les placer;
Et l'éclat que sur eux il se plait à verser
Cet éclat rejaillit sur lui-même.
De notre auguste Protecteur
Sçavantes filles de mémoire
Dans vos concerts divins annoncés la grandeur.
Pour moi, je ne veux que la gloire
De porter à ses pieds l'hommage de mon cœur.

RÉPONSE

Aux Discours précédents par M. le Comte de BRESSEY, *Directeur de la Société Royale à Nancy.*

M.

Nous avons perdû Mr. le Présıdent de Montesquieu, Membre illustre des Academies de Paris, de Londres & de Berlin,

que nous avions l'honneur d'avoir pour Confrére.

Les Fleurs de sa jeunesse annoncerent les fruits dont nos derniers Neveux se nourriront encore.

Son Livre sur les causes de la grandeur & de la décadence des Romains, est l'ouvrage d'un génie supérieur; il n'est point de politiques, point d'Hommes d'Etat, point d'Hommes de Lettres, dont il n'eût fait la réputation.

Dans celui qui a pour titre l'esprit des Loix; Mr. le Président de Montesquieu a répandû la lumiére sur l'Art de gouverner les Hommes; en les éclairant il les intéresse par les charmes & la dignité de son stile. On lui doit la révolution heureuse que nous voïons dans la Littérature : tous les esprits s'occupent de ces grandes idées, dont l'esprit des Loix leur a fait sentir l'importance; ce chef-d'œuvre annonce aux Peuples de l'Europe les destins les plus heureux.

Répandre des Fleurs sur le Tombeau de ce grand Homme, c'est un devoir que Mr. de Solignac remplira avec les Talens qui lui sont propres; mais il étoit juste qu'un jour destiné à célébrer la Fête du meilleur des Rois ne se passât pas dans les régrêts.

Vous

Vous êtes venu, Monſieur, * diminuer les nôtres : L'éloge de STANISLAS étoit digne de vos talens & de nos cœurs. Nous avons tous vû ce que vous avez peint : mais peut-être étiez vous ſeul capable de peindre ce que nous avons ſi bien ſenti : Le dirai-je cependant votre diſcours ne conſervera pas longtems tout ſon prix : Il ſera toujours l'ouvrage du génie ; mais il pêchera bientôt par le défaut d'exactitude : Je connois le Roi...... demain vous n'aurez pas tout dit.

MESSIEURS, du Tillet & Peſſelier contribuent avec vous, MONSIEUR, à la ſolemnité de ce jour.

Nous avons vû dans les vers du premier les expreſſions de ſa joïe & le caractère de ſon ame : Ce vieillard Philoſophe porte dans ſon cœur l'amour des lettres, comme les anciens Romains portoient dans le leur l'amour de la République, où, plutôt comme nous portons dans le nôtre l'amour de nos Souverains.

Sa maiſon dans la Capitale, eſt un temple élevé aux Muſes, & aux Arts, elle eſt l'azile des Sçavans, & l'admiration des Curieux : M. du Tillet aime les Auteurs célébres pendant leur vie, & leur éléve des ſtatuës après leur mort : Sa reconnoiſſance

* M. l'Evêque de Toul.

vient d'enrichir nôtre Bibliothéque deplus de cent Médaillons: Il eſt de vingt-trois Académies ; pourroit-il ne pas honorer la notre?

M. Peſſelier eſt connu par ſes ouvrages en Proſe & en Vers: Tout ce qu'il écrit reſpire la vertu & le ſentiment: La raiſon n'eſt jamais ſacrifiée aux graces: On trouve dans ſes Comédies l'enjoüement ſans licence, dans ſes fables la fineſſe & la naïveté; & dans le ſonge de Cidaliſe une fiction pleine de vérités utiles; il annonce un ouvrage ſur les finances: Applaudiſſons à ce projet: C'eſt une nouvelle Carriére que les Gens de Lettres commencent à s'ouvrir pour ſeconder les vûës du Gouvernement portées au ſoulagement des Peuples.

De ſemblables émules étoient donc bien dignes de concourir au projet de notre Auguſte Fondateur pour le progrés des Sciences & des Arts; mais que ne devons nous pas attendre de vous, M; * Annoncé à ce Lycée par votre éloquence, vous y avés fait parler l'éloquence même; elle eſt tout à la fois le plus noble, & le plus utile de tous les talens.

Envisageons la ſous ce double aſpect: Lui élever des trophées, c'eſt vous rendre

* M. l'Evêque de Toul.

des hommages; c'eſt peut-être ſaiſir le ſeul moyen de vous les faire accepter.

Plaire, inſtruire, perſuader, faire ſentir à l'eſprit l'aſcendant de la raiſon, émouvoir, échauffer, entraîner le cœur malgré lui-même à la vertu, tels ſont en deux mots le but & le ſuccès de la véritable éloquence.

Par quelle fatalité, M. M. des triomphes ſi éclatans, & ſi dignes d'ambition, ſont-ils ſi rares dans la Littérature? Notre ſiécle eſt le ſiécle des Sciences & des Arts, il a meſuré la terre, il en a changé la forme, les mers n'ont preſque plus de routes inconnuës, les nombres multipliés à l'infini le conduiſent juſques aux voutes céleſtes, il intercepte les ſecrets les plus cachés de la nature, la méchanique en eſt la rivale, la ſculpture anime tout ce qu'elle touche, la toile devient plus que jamais le charme & l'erreur de la vuë, les ſens ſont ſuſpendus par l'harmonie; & lors qu'il eſt queſtion de vaincre l'eſprit par l'eſprit, de faire régner l'autorité par la raiſon; de commander aux paſſions des hommes, de les retenir ou de les exciter à ſon gré, lors qu'il eſt queſtion du plus beau, du plus noble de tous les Arts: l'émulation ſeroit éteinte? On négligeroit l'éloquence? Non, M. M

on connoit toute la gloire qu'elle assure à ses favoris, on la recherche; mais qu'il est difficile de l'obtenir! Elle se refuse à l'empressement le plus vif, s'il n'est accompagné des qualités les plus rares. Voulez-vous des preuves marquées de ses rigueurs? Vous les trouverez dans Athénes: Favorite des Muses & des Arts, cette ville florissante sembloit faire son application principale de l'éloquence; un Eschyne, un Periclés s'attirent de la réputation dans ce genre difficile: Démosthéne, le seul Démosthéne, s'éléve comme un Dieu au milieu de mille Rhéteurs, & ne paroit si grand que pour les abaisser davantage.

Le pere de l'éloquence Latine aura-t'il à Rome des Rivaux plus dignes de lui? Arrêtez un moment, M; M; vos régards sur cette Capitale du monde: Voyez un peuple Roi dans le sein des Arts & du répos, joüir de la paix qu'il vient d'accorder aux Nations soumises: l'éloquence est devenuë la source de la fortune, des honneurs, & des dignités. Elle est un des plus sûrs moïens de servir la Patrie; & que ne peut un sentiment si cher sur les ames vertueuses? Quel aiguillon, quel attrait pour la jeune Noblesse? Ajoûtez-y l'usage, le

plus grand des Maîtres, l'exercice continuel du barreau, la grandeur des causes, leur multiplicité, leur variété, les assemblées du Peuple, le capitole, la tribune aux harangues: A tous ces motifs d'espérer les plus grands succès, joignez encore, si vous voulez, la supériorité du génie Romain dont on admira si souvent les prodiges, cherchez en suite ceux de l'éloquence: A peine, dit Ciceron, trouverez-vous deux hommes qui aïent excellé dans ce genre.

Que l'étonnement cesse, ou plûtot qu'il change d'objet: Je ne crains pas de le dire; si l'on considére toutes les qualités de l'éloquence, leur étendué, leur diversité, leur noblesse, on sera moins surpris de compter si peu d'hommes du premier rang dans ce genre, qu'étonné d'en trouver quelques uns qui se soient élevés jusques au point de la perfection qu'il exige.

En effet, M. M. n'est-ce pas tenir un rang en quelque façon supérieur à la nature humaine, que de réünir en soi la beauté de l'ame à la grandeur du génie, la solidité du Jugement à la mémoire la plus heureuse, à l'application la plus suivie, le charme de l'expression à la force des choses, en un mot toute la perfection de l'Art aux dons les plus prétieux de la nature?

Reprenons tous ces traits en détail, nous demeurerons convaincus qu'il n'en eſt point dont la véritable éloquence puiſſe ſe paſſer ; c'eſt un tout dont les parties ſont indiviſibles ; pourrions-nous diſconvenir enſuite, que comme elle eſt le plus difficile, elle eſt auſſi le plus glorieux des talens Littéraires ?

C'eſt d'après Ciceron, M. M. que je regarde la beauté de l'ame comme la premiére des qualités néceſſaires à l'homme véritablement éloquent. „ Il faut, dit il, „ une vertu qui ſoit à l'épreuve de tout, „ & qui puiſſe ſervir de modéle à tous les „ Citoïens, ſans cela l'on ne peut être „ perſuadé ni perſuader les autres ; & ailleurs, *l'Orateur, doit être tout ce qu'il* „ *veut paroitre.*

Quoi de plus puiſſant en effet que l'exemple ſur l'eſprit des hommes ? Quoi de plus propre à la perſuaſion que l'impreſſion que fait toujours ſur l'eſprit la perſuaſion même de l'Orateur ? Henry le Grand veut combattre ; l'ennemi ſupérieur en forces paroit aux yeux de ſes troupes interdites & flottantes ; faites, s'écrie Henry, faites ce que vous me verrez faire : Il dit ; il marche, la confiance renait, ce peu de paroles porte l'ame du Héros dans celle du ſoldat.

Le Sénat est assemblé, une cause fameuse devient l'objet de sa décision; deux émules destinés par leur état à la défense des droits des Citoïens vont déploïer toutes les richesses de leur Art; égaux peut-être en talens, que leur ame est différente!

Toutes les causes sont égales au premier, il défendroit Verrés, il accuseroit Caton d'injustice, Brutus d'amour de la tirannie, Fabius d'orgueil & de précipitation; les faits, les circonstances sont changés au gré de ses désirs, tout est réglé selon l'intérêt de sa cause, qu'importent les möïens, pourvû qu'il réüssisse?

Le second au contraire n'eut jamais que la Loi pour guide, & la Justice pour objet: il la cherche avec soin, la saisit avec ardeur, la défend avec zéle. Les faits favorables ou contraires sont respectés, il ne plaide que pour la gloire & la vérité: Il veut gagner sa cause, mais il la perdra plûtot avec la vie que de trahir le vrai. Sont-ils connus tous les deux? Je le dis hardiment, l'ame du second sert de Barriére aux artifices du premier, celui-ci dépose contre lui-même, sa réputation affoiblit sa cause, le Juge est en garde, l'Art devient inutile, la Justice & l'innocence seront couronnées.

Mais si la vertu, si les qualités de l'ame

ſont les fondemens de l'éloquence profane, à combien plus forte raiſon, ſont-elles néceſſaires à l'Orateur Chrétien!

Les peintures morales, dit M. de Fenelon, n'ont point d'autorité ſur le cœur, quand elles ne ſont ſoutenuës ni de principes ni de bons exemples....... „ on regarde celui qui parle comme un homme qui „ joüe bien une eſpéce de Comédie, on „ croit bien plus ce qu'il fait que ce qu'il „ dit... on le laiſſe dire pour la cérémo- „ nie, mais on croit, on fait comme lui.

C'eſt ainſi que tant de Miniſtres des Autels démoliſſent le Sanctuaire au lieu de le cimenter. *Sont-ce là*, diſoit un ſage Eccléſiaſtique, *ſont ce-là les colomnes de l'Egliſe?* Leurs diſcours ſont pleins de charités, & leurs mains ſont vuides d'aumônes, ils prêchent le pardon des injures, & ne reſpirent que la vengeance, ils ſement le trouble, & ne parlent que de paix: Voudroient-ils donc retenir le bras de ceux qu'ils ont offenſé pour les accabler avec plus de ſûreté? Qu'ils ſoïent humbles & vertueux comme l'éloquent Évêque que nous venons de citer, qu'ils ſçachent l'imiter en tout, ils perſuaderont l'humilité & la vertu, les fautes mêmes de celui-ci ſont des ſources d'édification, les Diſcours édi-

fians de ceux-là font des sujets de fcandale.

La première qualité de l'homme éloquent doit donc être celle d'un homme de bien, & l'homme de bien, fuivant l'expreffion de l'illuftre Pope eft le plus parfait ouvrage du Créateur.

C'eft au génie à fournir la feconde qualité de l'Orateur, fans le génie point d'invention, fans l'invention point d'éloquence.

Le Citoïen, l'ami de la vertu & des hommes, n'aura jamais à craindre de trouver une Barriére entre les cœurs & lui; mais s'il ne joint à une ame fenfible pour le grand, pour le beau, pour l'honnête, pour le vrai, cette étenduë d'efprit qui embraffe fon fujet, qui en faifit toutes les faces, qui en raproche les idées & les raports les plus éloignés, s'il n'a pas cette force, ce feu qui porte la vie & la lumiére fur-tout ce qu'il produit, il ne pourra jamais prétendre à la gloire de l'éloquence.

Un Difcours vous a laiffé froid, il n'a fait qu'amufer votre efprit, il n'a remué ni vos entrailles, ni votre cœur: L'Orateur manquoit de génie, il n'étoit point éloquent, il avoit de l'efprit peut-être;

mais on ne peut suppléer au génie. Le génie lui-même ne suffit pas seul.

Trop impétueux quelque fois, il est prêt à dire tout ce qu'il sent, c'est un torrent, qui entraine. Le Jugement est la digue qui le retient, il ne dit que ce qu'il convient de dire; il peint ce qu'il seroit dangereux de nommer & de taire.

C'est au Jugement que l'éloquence doit le choix du sujet & du stile qui lui est propre, celui du plan, de l'ordre, lespreuves, leur enchaînement, les exemples, les autorités, leur application, l'art de remonter aux premiers principes, & de descendre jusqu'à leur derniére conséquence, la connoissance des hommes, les moïens de les émouvoir, ne sont-ce pas là les attributs du Jugement? Il est à l'éloquence ce que le sens froid est à la valeur, il voit tout, prévient tout, il prépare & dispose. Il n'est jamais surpris, il compte ses ressources, il les ménage, ou les prodigue selon les occasions: Le sens froid en un mot décide ordinairement du succés du Général: Le Jugement assure presque toûjours celui de l'éloquence.

Nos reminiscenses sont la base & l'appui de nos Jugemens; la mémoire, ce prétieux dépôt de l'expérience, de la ré-

flexion & de l'étude, eſt donc encore néceſſaire à l'Orateur ; les reſſources de l'eſprit, du génie même peuvent s'épuiſer : Le feu ſacré s'éteignoit par la négligence des Veſtales : La mémoire manque-t'elle de veiller à la culture de l'eſprit ? Il s'éteint de même dans les efforts laborieux de ſes recherches inutiles.

Eh ! Quelle application ne faut-il pas employer pour rendre la mémoire utile à l'éloquence. Faite pour inſtruire & pour plaire, c'eſt dans toutes les Sciences, dans tous les Arts qu'elle puiſera ſes richeſſes. La Métaphyſique, la Morale lui fourniront des principes, des raiſonnemens, des préceptes : Elle trouvera des exemples dans l'hiſtoire, des autorités dans la Loi, des images dans la Poëſie, des comparaiſons dans la nature. La politique, les intérêts des Princes, le Droit des Gens, celui des particuliers, tous les reſſorts qui font mouvoir les paſſions, toutes les connoiſſances agréables & utiles, ſont inſéparables de la véritable éloquence, c'eſt un tribut que lui doivent la mémoire & l'application : Privé d'un ſecours ſi néceſſaire le diſcours ne préſentera rien d'utile, rien de noble, rien d'intéreſſant, rien de durable, il ſera, tout au plus, compa-

rable à ces feux que l'on allume dans nos Fêtes, la fusée part, s'éleve, brille, éclate & s'éteint.

Le génie seul vous inspirera des pensées neuves & fortes, l'Enthousiasme achevera peut-être de vous rendre sublime, j'y consens; mais le génie peut-il créer sans cesse, & l'Enthousiasme durera-t'il toujours? Le génie vous apprendra-t'il à parler votre Langue avec pureté? Vous fera-t'il connoître les tours qui lui sont propres, sa force, sa délicatesse, son élégance? L'Enthousiasme vous suggerera-t'il ce fait & cet exemple, si décisif pour votre cause? Non sans doute. L'éloquence n'est donc pas un don gratuit de la nature; destinée à combattre, c'est au travail, à l'étude, à l'application qu'il est reservé de lui fournir les armes nécessaires pour l'attaque & pour la défense. Le génie les manira avec autant de force que d'adresse, & son Art sera d'autant plus parfait, qu'il ne paroîtra que la nature embellie, & l'original des préceptes.

L'Art, me direz-vous, est à l'éloquence & au génie, ce que le Joallier est au Diamant, il l'affoiblit en l'embélissant.

En supposant, MESSIEURS, toute la justesse possible à cette comparaison dont je

respecte l'Auteur *, ne suis-je pas en droit d'en tirer avantage ? Si le Diamant brillanté a perdu quelque chose de son poids, combien n'a-t'il pas acquis de feu, d'éclat, de lumiére & de prix ? Qu'importe que le poids diminue, si la valeur augmente ? Mais loin que l'Art & l'application affoiblissent l'éloquence, quel secours, quelle force, quel accroissement n'en ont pas tiré les plus grands génies, tous en ont senti la nécessité. Je ne parlerai ni de Demosthéne, ni de Ciceron, je serois infini, si je détaillois ici tout ce qu'ils nous apprennent eux-mêmes de leur étude, de leur exercice, & de leur application continuelle. N'est-ce pas à l'Art de l'imitation que Virgile, aidé du génie divin qui l'inspire, doit l'essor généreux qui lui donne les graces de l'original, sur les pas du plus grand modéle de l'éloquence & de l'harmonie poëtique ? Vous entendez Joad *, vous frissonnez, vous perdez l'usage des sens, vous ne pouvez dans votre Enthousiasme distinguer le Poëte éloquent & sublime, d'avec le Prophête qu'il ose imiter.

Qu'il me soit permis d'interroger ici l'illustre Académicien qui soutient avec tant

* *M. Dalembert.*

** *Dans Athalie Tragédie de Racine.*

d'Art que l'Art eſt étranger à l'éloquence : Ne doit-il qu'à la nature l'ordre, la diſpoſition, l'œconomie & toutes les richeſſes du Chef-d'œuvre qui ſert de diſcours préliminaire à l'Encyclopedie ? Mais que penſeroit-il de nous, ſi nous voulions lui prouver, que l'Architecte Autheur immortel de la façade du Louvre ne connoiſſoit pas l'Art des proportions, ou que le pinceau du fameux Lebrun ne fut jamais ſoumis aux régles du deſſein ?

Non, MESSIEURS, la nature quelque féconde qu'elle ſoit ne produit pas de tels miracles, elle prépare la matiére deſtinée aux Phidias ; il eſt réſervé à l'art de lui donner en quelque façon la vie, & de faire reſpirer le marbre & le bronze ſous les coups redoublés du ciſeau qu'il conduit. Il en eſt de même de l'éloquence ; la nature en donne le germe, l'Art le développe & le perfectionne. Nous devons donc admirer en elle la réünion des qualités les plus rares, naturelles & acquiſes ; mais c'eſt ſur-tout par ſon utilité qu'elle eſt digne de nos hommages, & de notre empreſſement.

Quelque aimable que ſoit la vérité, quelque penchant qu'on ait à la découvrir, il eſt peu d'eſprit aſſés courageux pour affron-

ter ces énormes Volumes de tant de Sçavans ſans graces, ſans génie, & ſans ſtile.

Combien de diſſertations intéreſſantes par le ſujet, demeurent ſans fruit par la maniére dont elles ſont traitées? La prolixité des unes, l'obſcure préciſion des autres, la ſécchereſſe dans celles-ci, le faſtueux étalage d'une érudition déplacée dans celles-là, rebutent, fatiguent, révoltent le Lecteur ennuïé dès la troiſiéme page: Toutes pouvoient inſtruire, toutes languiſſent dans la pouſſiére & dans l'oubli.

Chaque genre à ſon ſtile qui lui eſt propre; on plaît, ou l'on déplaît à proportion qu'on s'en éloigne, ou qu'on s'en raproche: Le ſaiſir, c'eſt le point de la perfection, c'eſt le don de l'éloquence; & quel charme ne repand-elle pas ſur-tout ce qu'elle touche! Le flambeau de la vérité la précéde, les graces l'accompagnent, la perſuaſion la ſuit. Le choix des preuves, la gradation de l'intérêt, le ſentiment, la vérité, voilà ſa force; la netteté, la clarté, la propriété des mots, la beauté des images font tout ſon éclat. Sérieuſe ou enjoüée, elle eſt toujours utile; préſente-t'elle des fleurs? C'eſt pour faire accepter des fruits: Par elle les ſujets les plus uſés ſont rajeunis, elle en crée de nouveaux, tous lui ſont

propres; les matiéres les plus abstraites se développent, les difficultés, s'applanissent, la Philosophie n'a plus de rides, l'homme du monde le plus dissipé l'aborde sans effroi, il écoute, il lit, tout reveille son attention, les momens coulent trop vîte au gré de ses désirs, le cœur profite des plaisirs de l'esprit, il croit ne faire que s'amuser, l'éloquence l'enrichit des vérités les plus sublimes.

La science des choses purement intellectuelles, la Métaphysique qu'on regarde avec raison comme la base & le principe de toutes les connoissances, languissoit depuis deux mille ans sous le poids des termes barbares qui l'accabloient, on cherchoit des définitions, on trouvoit des énigmes, on vouloit se convaincre, par le raisonnement, on s'égaroit dans les détours d'un Labirinthe; heureux d'en sortir, on abandonnoit la vérité pure & abstraite qui devoit être le prix de la victoire. Vous paroissez, divine éloquence! Vôtre souffle dissipe la poussiére de l'école, les définitions sont éclaircies, les principes sont établis avec autant de justesse que de netteté, les conséquences en découlent avec ordre, la lumiére succéde aux ténébres, la vérité, l'aimable vérité brille dans tout son jour; c'est le soleil après l'éclypse.

Ce que je viens de dire de la Métaphysique, vous l'appliquez sans doute avec moi, MESSIEURS, à toutes les parties de la Philosophie, qui par le secours de l'éloquence, sont devenuës l'amusement utile de ceux qui aiment le moins l'application. Ce Sexe aimable, qui donne des Loix à la Philosophie même, ce Sexe qui nous égale en raison, & qui nous surpasse toujours en agrément, n'en a-t'il pas acquis de nouveaux du côté des connoissances, depuis que l'Écrivain de la raison & des graces lui a dédié ses mondes? Et qui ne liroit, par le seul plaisir de lire, l'éloquente Philosophie de l'illustre Buffon? Fertile dans ses decouvertes, exact dans ses observations, profond dans ses raisonnemens, quelle clarté, quelle élégance, quelle richesse dans ses expressions! quelle beauté dans ses images! C'est la nature dévoilée aux yeux dans toute sa magnificence.

Mere féconde de l'invention, il n'est point de ressorts que l'éloquence ne mette en jeu pour faire accepter ses présens; les leçons directes ne sont pas toujours bien reçûës des hommes; l'éloquence se plie à leur foiblesse. Il n'est point de formes qu'elle ne prenne pour leur être utile. Fiction, histoire, tout est à son usage; paroit-

elle ſous la figure de Mentor ? C'eſt pour défendre un jeune Prince des piéges qui l'environnent : Sa voix ingénuë & courageuſe fait retentir aux pieds du Trône les calamités du genre humain opprimé par les Tirans : Elle défend contre la flatterie la cauſe abandonnée des peuples, elle porte dans le cœur du Monarque l'amour des Loix, la ſageſſe & l'humanité, elle oſe lui apprendre qu'il ceſſe d'être grand, dès qu'il ne veut l'être que pour lui même, ou qu'il permet à ſes Miniſtres d'abuſer de l'autorité qu'il leur confie.

Ecrit-elle l'hiſtoire ? C'eſt aux Peuples, aux Princes, aux Rois de tous les païs, de tous les âges qu'elle va parler, ſon ſtile eſt noble & majeſtueux; c'eſt celui des Tucidides, des Titelives, des Boſſuets, c'eſt le ton des Maîtres, des Précepteurs du genre humain, exacte & rapide dans ſes recits, ſobre dans ſes détails, claire & profonde dans ſes réflexions, ſage dans ſes conjectures, fidéle & variée dans ſes portraits; elle apprécie les hommes, elle les peint tels qu'ils ont été, elle nous apprend ce qu'ils doivent être. L'adulation, ce poiſon ſi funeſte au Trône, s'évapore entre ſes mains, elle donne au vice qu'elle blame ſes véritables couleurs, elle le rend plus

haïssable dans les grands, que dans les petits, elle n'éleve d'Autels, qu'à la Religion, à l'amour des hommes, & de la Patrie.

Grands du monde, Princes de la terre, elle vous méne à la gloire par les vérités qu'elle vous présente, comme STANISLAS vous y conduit par les exemples qu'il vous donne.

OBSERVATIONS

Sur une matiére très-importante.

Par M. DE MONCRIF, *Lecteur de la Reine, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, Membre de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Berlin, & de la Société Royale de Nancy.*

DAns un Siécle où les Sociétés sçavantes se multiplient de jour en jour, par quelle singularité le genre d'éloquence le plus utile se trouve-t'il le plus négligé? Rien de si commun que des Prédicateurs: Rien en proportion de si rare que les talens nécessaires pour la prédication.

Si l'on excepte un petit nombre d'Orateurs, qui remplissent dignement le ministère sublime de la chaire, tant d'autres, loin d'exciter, de fixer l'attention, la laissent bientôt languir, & finissent souvent par la rébuter. Pour bien sentir tous les inconvéniens qui naissent de ce qu'on appelle vulgairement un mauvais Sermon, considérons-les d'abord dans les personnes vraiment dévotes; examinons les secours que prête la piété contre le mécontentement qu'éprouve alors l'esprit: C'est de chercher à le soumettre; de se défier de sa délicatesse; de sacrifier ses propres lumiéres & son goût au respect que méritent les vérités évangéliques, de quelque maniére qu'elles soient présentées; il faut convenir que peu d'Auditeurs sont assez avancés dans le chemin de la perfection pour imposer de telles entraves à leur imagination. Mais supposons-les tous assez heureux pour pouvoir se renfermer dans les bornes d'une modération si humble & si soumise; ils retireront pour tout fruit des Sermons dont je parle, l'unique mérite d'avoir pû résister constamment à de justes motifs de critique: Triste nourriture pour l'ame. Quoi! Une exhortation chrétienne n'inspirera d'autre sentiment de piété que le sacrifice de la

peine qu'on aura soufferte à l'entendre ! On devroit être instruit, on n'acquiert que du trouble d'esprit. On cherche de la consolation, on n'est que mortifié. Au lieu de se livrer au Prédicateur, il faut se prêcher soi-même ; & par vénération pour lui, craindre de l'écouter : étrange renversement des dispositions qu'apporte aux piés de la Chaire une ame qui ne desire que se remplir d'instructions saintes.

De-là, il est aisé de juger de l'état des Auditeurs, qui s'abandonnent sans réflexion à l'impression reçuë. Ils passent de la langueur à la distraction. Quels moyens de conversion pour ceux, dont l'imagination est fascinée par tout ce que les passions ont de séduisant ! Ils se sentent ennuyés avec une secrette satisfaction de l'être. Semblables à ces gens d'un mauvais tempérament & ennemis d'un régime sage ; lorsque par hazard on parvient un seul jour à les y assujettir, s'il arrive qu'ils ne s'en portent pas mieux, on voit qu'au fond du cœur ils en sont bien-aises.

Ces malheureux succès tiennent, en premier lieu, à deux défauts qu'on peut reprocher même à des Prédicateurs d'ailleurs très-dignes d'éloges : L'un, le manque de

talent dans la manière de réciter; l'autre, la trop longue durée de leurs discours.

Pour corriger ce dernier inconvénient, qu'on examine un grand nombre d'ouvrages d'éloquence couronnés dans des Académies célèbres; qu'on relise quelques Sermons *, en possession depuis long-tems de l'approbation générale : on se convaincra qu'il n'est point de sujet, soit dogmatique, soit simplement moral, qui ne puisse être bien exposé dans un discours d'une demi-heure. J'avoüe que les personnes de beaucoup d'esprit lisent avec une attention soutenuë les plus longs Sermons des *Massillon*, des *Bourdaloue*, des *la Rue*, des *Cheminais* & de quelques autres; mais il faut observer que si cette attention constante vient à leur coûter, ils peuvent la suspendre; & sans avoir rien perdu, reprendre avec la lecture le fruit qu'elle avoit fait naître.

Mais quand il s'agit d'écouter, & d'écouter une heure de suite, (durée ordinaire des Sermons) bien peu de gens sont capables d'une application qui ne soit susceptible ni de refroidissement, ni d'interruption, ou qui du moins ne devienne pé-

* Les célèbres Prônes de JOLY, le petit Carême de MASSILLON.

sible; & toute fatigue en ce genre diminue de cette onction, de ce bien être de l'ame, source des impressions durables, & qui ne se conserve pure qu'autant qu'une certaine satisfaction de l'esprit concourt à l'entretenir.

Que l'on compare donc la différence des impressions (qu'à mérite égal sur tout le reste) un Sermon laisse aux Auditeurs, lorsqu'il est renfermé dans une étendue proportionnée à la durée d'application dont le plus grand nombre est capable; ou quand, par sa longueur, il a lassé leur attention. Dans le premier cas, l'ame confirmée dans ses dispositions pieuses, ou attirée par des vérités qui ne l'avoient pas encore pénétrée, conserve cette plénitude si consolante, ou ce germe si salutaire. Dans le second cas, les émotions de l'ame, ses résolutions successivement affoiblies, ne laissent guères de traces que dans la mémoire; & que sert la persuasion même, quand elle n'est pas dans le cœur?

On m'objectera peut-être qu'il est des Sermons de deux heures entières, & qui non seulement attirent un grand concours d'Auditeurs, mais qui opérent d'une maniére sensible les fruits les plus desirables.

On voit que je parle de l'efficacité des

Missions. Je répondrai que ces exemples ne prouvent rien aujourd'hui contre les observations que je viens de faire sur la longueur des Sermons : Les Missions sont un objet de dévotion assez rare, & par malheur pour l'humanité, il en est des bonnes œuvres comme de quantité d'autres sujets d'occupation que la singularité accrédite. Mais une raison beaucoup plus forte, c'est l'art touchant, ce sont les convenances par rapport à l'état, aux lumiéres des Auditeurs, (moyens presque toujours salutaires) que les personnes appellées au Ministère des Missions sçavent si bien mettre en usage, & que les autres Prédicateurs négligent ou dédaignent d'employer. Je puis citer ici un exemple du pouvoir de cet art, ou pour mieux dire de ce zèle inspiré, dont j'ai cherché attentivement à approfondir la méthode, & dont j'ai éprouvé les effets. Un célébre Missionnaire prêchoit dans une Ville assez considérable, quoique peu loin de Paris : Je dois ajouter que la plûpart de ses Auditeurs étoient venus dans l'idée d'être plus amusés que touchés : c'étoit son premier Sermon ; & il s'étoit proposé pour sujet, *le Pécheur impénitent au Jugement universel.*

L'Orateur commence, & la vision d'Ézechiel

zéchiel se présente à son esprit. Il appelle d'une voix forte les Morts cachés sous la terre ; ils l'entendent. Il voit de toutes parts des ossemens sortir, s'approcher, se reconnoître, se rejoindre : Un murmure funèbre accompagne tous ces mouvemens ; & bientôt des spectres sont formés & l'entourent : Tous portent quelques attributs, qui caractérisent d'une manière funeste leur condition pendant la vie, les crimes dont ils vont rendre compte à la face de l'Univers, & l'affreuse peine qu'ils vont subir. Dans le cours de ce récit, je voyois les Auditeurs assujettis, frappés : La terreur étoit peinte sur leur visage. Tout-à-coup l'Orateur reste en silence. Il regarde avec trouble un nouveau spectre qui se présente ; il l'interroge ; sa frayeur redouble ; c'est son spectre à lui-même. Ce spectre lui parle & l'accuse ; il le rend coupable des erreurs dont il n'a point guéri tant de pécheurs qui sont venus l'entendre. La parole de Dieu est Toute-puissante dans la bouche du Juste : C'est la foiblesse de son zéle, de ses lumières, de ses talens ; ce sont ses propres péchés qui ont rendu la vérité stérile. A ces mots, le Prédicateur tombe à genoux ; il adresse au Seigneur la priére la plus fervente & la plus tendre : Lui seul a

mérité les souffrances dont ses Auditeurs impénitens sont ménacés ; il les reclame instamment ces souffrances ; il les demande pour de longs siécles, en expiation de leurs crimes & pour prix de leur conversion prochaine : Il semble que son ame suffit à peine au zéle qui la pénétre ; des larmes coulent de ses yeux, & tout l'Auditoire fond en pleurs comme lui.

Qu'on ne s'y trompe point, ces pleurs n'étoient pas de ces émotions que l'exemple seul peut causer, & qui cessent dès que les sens ne sont plus excités. On vit dès le jour même, & plus encore les jours suivans, des restitutions considérables, & ce qui est peut-être plus rare encore, des réconciliations sincéres, des jalousies s'éteindre : Les exercices pieux succédérent à l'indifférence pour le culte, aux faux airs de tranquilité sur l'avenir, aux scandales ; enfin la Prédication avoit rempli manifestement la sainteté de son objet.

Une personne jeune, belle, & livrée à tout ce que le monde a de séduisant, sortoit de ce même Sermon : Je la vis sérieuse, occupée ; je lui demandai ce qu'elle pensoit de ce Prédicateur : *Voilà un homme bien dangereux*, me répondit-elle. J'appris quelque tems après qu'elle vivoit dans la retraite.

On conçoit, par ces exemples, quels avantages échappent aux Orateurs qui ignorent ou qui négligent le pouvoir des inflexions de la voix, & celui des images fortes, mises à la place des Analyses & des raisonnemens trop fréquens. On peut l'annoncer sans témérité ; les grands Prédicateurs qui ne parleront désormais qu'à l'esprit, feront bien des ingrats. Tout le monde lit, & lit de tout : L'esprit s'étend en superficie, il n'en est que là dans la plûpart des Gens ; mais leur orguëil s'y trompe ; il les rend difficiles, ou plutôt épineux ; ils condamnent, en attendant qu'ils sçachent juger : Au lieu qu'un Prédicateur qui intéresse le sentiment, interdit toute critique ; l'esprit est entraîné. Qu'il me soit permis de rappeller ici une application bien ingénieuse & bien vraïe de l'avantage qu'a le don de toucher sur l'Art de convaincre : C'est un de ces traits dignes d'être conservés, & qui se présentent fréquemment à l'esprit de la personne du monde la plus chére au Roi de Pologne Duc de Lorraine & de Bar. Gens éclairés discutoient en sa présence qui de M. de *Meaux* ou de M. de *Cambrai* avoient rendu de plus grands services à la Religion : *L'un la prouve*, dit-

elle, *mais l'autre la fait aimer.* Il ne resta plus rien à dire.

Je parlois du peu d'autorité que l'esprit, employé seul, donne à un Sermon. Qu'elle plus grande insuffisance, lorsqu'à la froide monotonie dans le récit se joint un plan stérile ou sans suite; qu'un Prédicateur s'attache à prouver des vérités que personne ne conteste, à établir des maximes que personne n'ignore, plutôt que de chercher dans le sentiment les moyens de les faire pratiquer; qu'il se perd dans des énumérations dont l'Auditeur a d'abord apperçu toute la chaîne; qu'il rabaisse, par la mauvaise diction, des choses sublimes en elles-mêmes, & qu'à tous ces défauts il ajoûte celui de la longueur: Avoüons notre foiblesse, les vérités alors ne prennent aucun empire sur notre ame; il faut pour nous les rendre chéres, qu'elles soient accompagnées d'un certain attrait, les revêtir d'ornemens qui plaisent à notre imagination, ou d'une force qui la subjugue. *S. Augustin*, *S. Jérôme*, *S. Ambroise*, & plusieurs autres Péres de l'Eglise, ont reconnu l'importance de ces moyens, & ils les ont mis en usage.

Après des exemples qui prouvent si bien la nécessité des talens dans les Orateurs

Chrétiens, avec l'expérience journalière de la solitude où se trouvent les Prédicateurs de l'ordre commun ; comment l'Art si important de ramener les hommes à la Justice, à l'union, & par conséquent à leur propre bonheur, est-il abandonné à tant de Prédicateurs, n'ayant pour toute dispositions qu'une vocation qui ne peut être que stérile ? car enfin il arrive (même avec de l'esprit) qu'on est dénué du talent de la composition. Mais dira-t'on, ce zéle en soi est toujours loüable : D'ailleurs la Prédication est pour un grand nombre d'Ecclésiastiques un devoir d'Etat ; peut-on les en dispenser ? Non sans doute ; mais il est des moyens de remplacer en eux les talens qui leur sont refusés. La mémoire est le supplément du génie ; ne pourroit-on pas les engager à faire usage de cette ressource ? Ils rendroient à la Prédication tant d'excellens Sermons qu'on est privé d'entendre, depuis qu'on en a perdu les Auteurs si regrétables ; ils se les approprieroient en quelque sorte par la manière heureuse de les rendre, & surtout par les fruits salutaires qu'on en verroit naître.

Il est à remarquer que les Prédicateurs, qui ayant de l'esprit consentiroient à faire usage de cet emprunt, pratiqueroient un genre de vertu bien rare : ils feroient le

bien purement pour le bien même. Plus heureux que la plûpart des Écrivains, ils n'auroient pas à se défendre de la vanité qu'inspire le titre d'Auteur; écueil que les Prédicateurs les mieux armés contre la foiblesse humaine n'évitent pas toujours.

Il arriveroit encore que ces Prédicateurs devenus utiles par le don de la mémoire & la bonne déclamation, trouveroient bientôt de nouvelles richesses dont ils pourroient profiter. Des Écrivains judicieux & aimant le bien, s'occuperoient à composer des Discours réduits à l'étenduë la plus favorable pour les faire écouter : Il y en auroit pour tous les ordres d'esprits, & surtout pour le Peuple. Les Gens de la campagne ne recevroient que des instructions à la portée de leur intelligence, & sur leurs devoirs propres.

Dans les Villes, les personnes éclairées iroient avec confiance & en plus grand nombre entendre ces nouvelles Prédications.

Un pareil établissement seroit bien digne de la piété d'un Monarque, qui vient d'illustrer la Lorraine par tant de Fondations utiles au bonheur de l'humanité, au progrès de l'esprit, à la gloire de la Religion, & qui est lui-même modéle dans ces

diverses carriéres, par l'étenduë de ses lumiéres, ainsi que par la bonté, la simplicité & la véritable grandeur qui fait le caractére de son ame.

ÉLOGE HISTORIQUE

De M. le Président DE MONTESQUIEU.

Prononcé en la Séance publique du vingt Octobre 1755.

Par M. le Chevalier DE SOLIGNAC.

CHARLES DE SECONDAT, Baron de la Brede & de Montesquieu, ancien Président à Mortier au Parlement de Guyenne, nâquit à la Brede, à trois lieües de Bordeaux, le 18. Janvier 1689.

La source de sa Noblesse étoit connuë, & n'en étoit que moins équivoque; aussi n'essaya-t'il jamais de la faire remonter dans des Siécles plus reculés. Malgré l'odieuse facilité qu'il auroit euë d'en imposer au Public, il dédaigna de joindre à des titres réels le mêlange de la Fable. Son Trisayeul, Jean de Secondat, Sieur de Roques, étoit

Maître d'Hôtel de Henry I. Roi de Navarre. Il s'étoit dévoüé à une Cour où les espérances étoient bornées, & où conséquemment on cherchoit moins à gouverner les Princes, qu'à les servir avec fidélité. L'intrigue n'y enlevoit rien à la vertu ; & les graces les plus légéres y devenoient d'autant plus précieuses, que les Princes en doubloient le mérite par les sentimens d'estime dont ils les accompagnoient.

Jean de Secondat n'eut besoin que de ses services pour s'attirer les bontés de ses Souverains. Jeanne de Navarre, femme d'Antoine de Bourbon, & fille de Henri. I. par un Acte du 2. Octobre 1561. lui fit présent d'une somme de dix mille livres pour être employée à l'acquisition de la Terre de Montesquieu.

Cette Terre fut depuis érigée en Baronie par Henri IV. Roi de France, en faveur du fils de Jean de Secondat, Gentilhomme ordinaire de la Chambre de ce Prince, & ensuite lieutenant-Colonel au Régiment de Châtillon, & Mestre-de-Camp, par Brevêt du 6. Mai 1615.

Le petit fils de celui-ci, Jean-Baptiste de Secondat, hérita de son Pére la charge de Président à Mortier au Parlement de Bordeaux. Ce fut un des hommes de son tems le plus pénétré de l'amour du bien

public. Il s'étoit fait un devoir de conserver dans son cœur les précieux débris de la probité nationale, tous les mâles principe de l'éducation de nos Ayeux. Sincére autant que hardi, il fut toujours ouvertement tout ce qu'il étoit. Doüé d'ailleurs d'un grand fonds de bons sens, & d'une éloquence forte & véhémente, il régnoit en quelque sorte dans le Corps respectable dont il étoit Membre, j'ai presque dit, dans sa Province même, malgré les efforts de celui qui y commandoit pour le Roi, & qui se montroit extrémement jaloux de l'autorité qui lui étoit confiée.

Ce Président ayant perdu son Fils unique, CHARLES DE SECONDAT son Neveu, dont nous entreprenous l'Éloge, fut appellé à sa succession.

Il travailloit dèslors à la mériter sous les yeux d'un Pére, qui élevé au Service, ne s'en étoit retiré que pour veiller de plus près à l'éducation de son Fils.

Déterminé par l'usage, ce Pére tendre le confia aux mains de ces prétendus Hommes de Lettres; que le besoin dévouë à l'éducation des enfans. Heureusement celui qu'il crut mériter sa confiance, n'étoit point absolument de ces esprits étroits & bornés, qui n'ayant pour tout sçavoir qu'un amas

confus de quelques minuties d'École, aveuglent plutôt une raison naissante, qu'ils ne l'éclairent, & la rebutent presque toujours par la sécheresse de leurs leçons & par la grossiéreté de leurs maniéres.

Un des plus grands soins de ce Sage Militaire, fut de préserver son fils des illusions des sens & des préjugés qu'adopte indifféremment une jeunesse ignorante. Il jugeoit de l'importance qu'il y avoit de l'en garantir, par les efforts qu'il lui faudroit faire un jour pour l'en détromper.

Appliqué à lui former le Jugement, il ne lui parloit dès l'âge le plus tendre que raison & vérité, & il ne parloit qu'à son cœur. L'esprit plus tardif ne l'eut point compris. Les enfans aiment avant que de raisonner ; & la conviction la plus aisée & la plus vive, fut toujours celle du sentiment.

L'état où les Lettres étoient parvenuës, aida beaucoup aux progrès du jeune Montesquieu. Le brillant, les graces, l'aménité, la force & l'élévation des écrits que son Pére lui mit en main, donnérent du ressort à son ame. Instruit déja, non-seulement à penser ; mais ce qui vaut mieux encore, à réfléchir sur ses pensées, je veux

dire, à étudier ses idées, à les décomposer, les trier, les comparer, à remonter de l'une à l'autre, à les arranger & les joindre; & par ce moyen les étendre, les renforcer, les agrandir; il avoit déja sans le sçavoir, ce goût rapide de sentiment, que le beau seul frappe & ravit, & ce goût plus réfléchi qui vient de la raison & que le vrai seul décide. Les Livres ne sembloient faits que pour lui rappeller ces dons heureux.

Quels que fussent cependant en lui ces premiers feux d'une imagination inquiéte; qui soupçonnant ses talens, voudroit échapper au soin de les cultiver, ou ne les cultiver qu'au hazard, par amusement & sans gêne, il eut le courage de se livrer à une étude épineuse, dont sa destination à la Charge de son Oncle lui faisoit un devoir.

A l'âge de vingt ans, il avoit déja fait des collections & des extraits raisonnés des immenses Volumes du Droit Civil; il n'eut point lieu de se repentir de s'être enfoncé dans ces nuages ténébreux; il en sortit avec plus d'éclat qu'il n'en eût peut-être acquis sans cette espéce d'éclipse. Ce fut en discutant les Loix pour les apprendre, qu'il pénétra jusqu'à l'essence même de la Justice qui les a formées, & qu'il dépeint si vi-

vement (*a*) dans le premier de ses Ouvrages.

Des notions moins arbitraires & plus lumineuses que celles qu'il avoit puisées dans le Code & le Digeste, le firent bientôt paroître avec distinction au Parlement de Bordeaux. Il y fut reçu Conseiller le 24. Février 1714. & Président à Mortier le 13. Juillet 1716.

Dévoüé dès ce moment aux intérêts du Public, on le vit sans désirs & sans crainte ne s'occuper que des désirs & des craintes de ses Concitoyens. Chargé en 1722. de présenter à la Cour les Remontrances que sa Compagnie avoit faites à l'occasion d'un (*b*) nouvel impôt sur la Province, il les porta aux pieds du Trône avec toute la circonspection d'un Sujet qui révére son Maître ; mais avec toute l'assurance d'un Magistrat, autorisé par son Maître lui-même à s'intéresser au bien des Sujets. Malheureusement les besoins de l'État rendoient alors plus que jamais la taxe nécessaire ; & si M. de Montesquieu n'en obtint la suppression qu'avec la douleur de la voir

(*a*) Lettr. Pers. Tom. II. Lettr. LXXXI.

(*b*) C'en étoit un de 40. sols sur la sortie de chaque tonneau de Vin.

changer en (*a*) une autre plus forte, il eut du moins la satisfaction de remarquer dans le Prince & dans ses Ministres une longue répugnance au nouvel impôt, comme s'ils eussent voulu laisser mûrir le refus qu'ils lui préparoient, pour lui en faire moins sentir l'amertume.

Déja depuis un an avoient paru les Lettres Persanes & le Temple de Gnide. La réputation que ces deux Ouvrages lui avoient faite, ne le dédommagea point du mauvais succès de ses négociations.

Le Temple de Gnide semble être construit pour l'amour même; & pour me servir d'une expression de M. de Montesquieu: *L'air ne s'y respire qu'avec la volupté*; mais une volupté que voile *la pudeur qui est la première des graces.*

Les Lettres Persanes, nouveau prodige du génie, furent exposées dans le monde comme un de ces enfans, dont la conservation importe à l'État; mais dont ceux qui l'ont mis au jour ont intérêt de cacher la naissance. Combien de Gens d'esprit néanmoins eussent affronté le danger d'en être déclarés les Péres?

(*a*) Celui-ci étoit de trois sols pour livre sur toutes les Marchandises, en sus des Droits ordinaires d'Entrée & de sortie. Cet impôt subsiste encore à présent.

C'est particuliérement dans cet Ouvrage qu'on voit à découvert l'ame & le cœur de M. de Montesquieu. Son dessein étoit de réformer les mœurs de la Nation. Il sçavoit que (*a*) *les mœurs*, quand elles sont réglées, *sont de meilleurs Citoïens que les Loix*. Mais quelle chaleur dans ces Lettres! Quelle légereté, qu'elle varité d'images, quelle fleur de gayeté, quelle fine plaisanterie! Ajoûtons, qu'elle hauteur de vûës & de sentimens! M. de Montesquieu n'y parle que le langage énergique de la raison qu'il approfondit; & ses idées justes, nettes, fortes, nouvellement créées & déja fécondes, portent dans l'ame un intérêt touchant, & comme un débordement de feu qui l'embrâse.

Il est pourtant vrai, & j'aurois tort de n'en pas convenir, que dans ces mêmes Lettres on démêle des saillies d'une hardiesse qui dût vraisemblablement plus d'une fois l'effrayer lui-même; mais en laissant ici à de prétendus esprits forts, le ridicule intérêt qu'ils ont à s'en prévaloir, je dis, sans crainte d'offenser ceux de nos sages & vertueux Auteurs qui ont critiqué ces Lettres, que les traits dont ils se plaignent & que je condamne avec eux, se trouvent tel-

(*a*) Lettr. Perf. Tom. II. Lettr. LXXVI.

lement noyés dans une multitude d'idées sublimes, dans un amas si précieux de tout ce que peut produire une suréminence de raison, qu'il en est de l'ouvrage où ils sont repandus comme des ouvrages de Platon, dont la gloire ne peut jamais s'éteindre, & que nous admirons, non point par les idées qui nous revoltent, mais par la force & la vivacité du génie qui se fait sentir jusques dans ses erreurs. Après tout, n'est-on pas d'ordinaire moins circonspect quand on est irréprochable; & quelle idée de nos mystéres M. de Montesquieu pouvoit-il supposer dans un Persan, que celle d'un homme effrayé de leur majestueuse obscurité? Disons plus, tel que nous avons connu M. de Montesquieu durant le cours de sa vie, tel qu'on l'a vû à ses derniers momens, étoit-il capable de s'imaginer que l'étonnement dédaigneux d'un étranger ignorant, pourroit donner atteinte à des vérités, que la foi des Peuples de l'Europe les plus éclairés a depuis long-tems achevé de rendre incontestables.

Engagé en 1725. à faire l'ouverture du Parlement de Bordeaux, il n'en obtint pas seulement les suffrages, il les enleva. Il prit pour sujet de sa Harangue *les devoirs du Magistrat*. Convaincu que la vérité n'a de force qu'autant qu'on ne lui ôte rien

de son éclat, il la mit au jour sans aucun de ces ménagemens, qu'on croit communément pouvoir lui être utiles. Il la montra telle qu'en tout tems elle désire elle-même de paroître ; mais en faisant honneur à la vérité, il en fit encore plus à sa Compagnie. Il jugeoit avec raison, qu'on n'est jamais si près du mépris, que lorsqu'on a droit à l'indulgence ; & que s'il n'y a point de gloire à être flatté, il y en a toujours à pouvoir se passer de l'être.

Rien n'est égal à la haute idée qu'il avoit des fonctions de son état. Ses désirs cependant l'appelloient ailleurs. Les plus pénibles occupations de sa charge ne lui paroissoient qu'une laborieuse oisiveté. Tout le rappelloit à la culture des Lettres ; & il n'étoit pas possible qu'il ne se laissât entraîner par un goût, dont la vivacité surmonte si tiranniquement tous les autres, que ceux-là même en éprouvent la force, qui pour leur propre gloire, ont le plus d'intérêt d'y résister.

En changeant, pour ainsi dire, d'état, M. de Montesquieu ne changea pourtant pas d'objet. Il eut toujours en vûë le bien de l'humanité. Dans sa charge de Président, qu'il résolut enfin de quitter, & qu'il quitta en effet en 1726. Il n'eût pû travailler qu'au bonheur de sa Province. Il

devint bientôt utile à sa Nation & à toutes les Nations de la terre.

Il s'adonna dèslors tout entier aux exercices de l'Académie de Bordeaux, où il avoit été reçu le 3. Avril 1716. Elle ne faisoit que de naître, lorsqu'il y entra. M. le Duc de la Force l'avoit fondée & y avoit établi un Prix de Physique. Rien n'étoit plus du goût du nouvel Académicien. Il proposa trois Prix sur l'Anatomie de trois cent livres chacun, & par là il acheva de tourner du côté des connoissances utiles, le génie d'une Société, qui d'abord n'avoit été formée que par l'attrait de la Musique & par l'amour de ces Poësies légéres, dont les graces badines égayent la raison; mais que l'on pourroit comparer à ces habits de gaze si fort en usage chez les anciens Romains, & qu'un Auteur contemporain appelloit (*a*) du vent tissu & du fil réduit en nuées.

Sans mépriser des ouvrages, où les négligences même ont leur prix, M. de Montesquieu n'y essaya jamais son génie. Il n'aimoit en écrivant que ces grands coups de pinceau, qui, avec hardiesse & rapidité, montrent toute la chaleur de l'ame

(*a*) *Ventum textilem & lineam nebulam.*

qui les forme, & femblent moins peindre que la faire agir & parler.

Depuis longtems le Public lui marquoit une place à l'Académie Françoife. Il fe préfenta en 1728. pour remplir celle qui venoit d'y vaquer par la mort de M. de Sacy. Il avoit les fuffrages des Académiciens, lorfque le Cardinal de Fleury écrivit » Que le Roi ne vouloit point qu'ils » reçuffent parmi eux l'Auteur des Lettres » Perfanes : Qu'il n'avoit jamais lû ce Li» vre, mais qu'il le connoiffoit fuffifam» ment par un extrait fort fidéle qu'on lui » en avoit préfenté. » Heureufement l'efpéce de vengeance, que l'envie veut prendre du mérite des grands Hommes, échouë plus fouvent qu'elle ne réüffit.

M. le Maréchal d'Eftrées fut outré de l'affront qu'on prétendoit faire à l'Académie, & uniquement peut-être au Sujet qu'elle avoit élu. Perfuadé qu'en cette rencontre M. de Montefquieu n'agiroit que foiblement, ou pour mieux dire, qu'il n'agiroit point du tout ; il prit en main fes intérêts, & entama une efpéce de négociation à Verfailles ; il en fallut une en effet. M. de Montefquieu déclara, qu'il ne fe difoit pas Auteur des Lettres Perfanes, mais qu'il ne donneroit point de défaveu

qu'il les eut faites, & qu'il renonçoit à la place de l'Académie, s'il falloit l'acheter à ce prix. Ce procédé satisfit le Ministre. On prétend qu'il lut les Lettres Persanes; & qu'ayant le talent de bien lire, presque aussi rare que celui de bien écrire, il ne fit attention qu'à la brillante imagination qui échauffe toute la masse de cet Ouvrage, & qu'il négligea des détails, dont il pensoit que tout homme pouvoit faire la critique (*a*) *sans essayer beaucoup son esprit.* M. de Montesquieu fut reçu à l'Académie Françoise le 24. Janvier 1728.

Les difficultés qu'il avoit éprouvées le rendirent désormais plus sensible à celles qu'une basse jalousie est toujours prête d'opposer aux talens. Plusieurs années après, M. Piron, s'étant présenté pour la place d'Académicien, vacante par la mort de l'Archevêque de Sens, tous les suffrages se réünirent en faveur de ce nouvel Alcée, dont on admiroit le mâle pinceau, & à qui l'on ne pouvoit reprocher que quelques sujets de tableaux, que Sapho ou Catulle auroient pû revendiquer, & quils auroient dessinés avec autant d'emportement & de licence, mais peut-être avec moins d'en-

(*a*) Préface des Lettres Persanes.

tente & de facilité. Ce furent cependant ces croquis, enfans du hazard & du caprice, qui mirent obstacle à la réception de M. Piron.

M. de Montesquieu étoit alors Directeur de l'Académie. Il fut mandé à Versailles, & le Roi lui dit, qu'il ne vouloit point que le sujet proposé, & presque déja reçû, fut admis dans son Académie. M. de Montesquieu rendit compte à ses Confréres des intentions de sa Majesté; & persuadé qu'il est aussi glorieux de procurer des graces, que de les mériter, il ne cessa dès ce moment de ménager à M. Piron la Protection qu'il crut lui être la plus utile. Dans une lettre écrite à ce dessein, il dit: » Que » Piron étoit assez puni pour les mauvais » Vers qu'on disoit qu'il avoit faits, & que » d'un autre côté il en avoit fait de très-» bons. Le feu Roi, ajoûtoit-il; exclut » la Fontaine d'une place à l'Académie à » cause de ses Contes: il la lui rendit six » mois après à cause de ses Fables. » Les remontrances du Directeur ne furent point absolument infructueuses. Deux jours après la lettre écrite, M. Piron eut une Pension de cent Pistoles; & cette Pension a été suivie depuis de plusieurs autres fa-

veurs, qui l'honorent presque autant que l'eût fait sa réception à l'Académie.

A la Cour même, où la fausseté est presque un devoir de politesse, on estimoit la probité franche & sans apprêt de M. de Montesquieu. Les sentimens qu'elle lui inspiroit & qu'il tenoit d'un caractère heureux, il les avoit perfectionnés par de longs voyages. Croyant avec raison n'avoir apperçu dans les Hommes de sa Nation que quelques faces de l'humanité, il avoit voulu la démêler dans toutes les attitudes qui la varient, & par une étude réfléchie de ses rapports & de ses différences, de ses connoissances & de ses erreurs, de ses grandeurs & de ses miséres, la voir sans voile & sans préjugés dans toute la simplicité de sa constitution naturelle, découvrir ce qu'elle a d'originaire & d'artificiel, ce qu'elle est en effet & ce qu'elle doit être; par ses désirs connoître ses besoins, & par ses besoins les loix qu'elle doit suivre.

Le 5. Avril 1728. M. de Montesquieu partit pour Vienne avec Milord Waldegrave, son intime ami, Envoyé du Roi d'Angleterre auprès de l'Empereur, le même que nous avons vû depuis Ambassadeur à la Cour de France. M. de Montesquieu étoit l'Usbek de ses Lettres Persanes,

& il eût pû dire avec lui (*a*) : » Quoique » je ne sois chargé d'aucune affaire im» portante, je suis dans une occupation » continuelle; je passe ma vie à examiner, » j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce » que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans » la journée; tout m'intéresse, » parce que je puis également mettre tout à profit.

M. de Montesquieu eut souvent l'honneur de faire sa cour à Vienne à M. le Prince Eugéne, à qui le Duc de Boüillon l'avoit particuliérement recommandé. Le Prince & le Voyageur Fanççois dûrent être l'un pour l'autre un spectacle bien agréable. Les grands génies simpatisent plus entre eux que les esprits ordinaires. Les dons qui les distinguent sont trop sensibles pour n'être pas apperçus des génies qui les possédent aussi, & trop précieux en même tems pour échapper à leur estime. La naissance, l'éducation, les divers emplois de la vie, leur donnant à la vérité des traits différens; mais la phisionomie qui montre l'ame à découvert, est la même; chaque génie se reconnoit dans celui qu'il voit & cette ressemblance forme des nœuds d'autant plus forts qu'ils sont plus flat-

(*a*) Lettr. Pers. Tom. I. Lettr. XLVI.

teurs & mieux aſſorties, que la plûpart de ceux qui lient le commun des Hommes.

Le Prince Eugéne qui connoiſſoit la pétulante vivacité des François, & qui la ſavoit trop oppoſée au ſérieux des Pays étrangers pour y être aimée, ne put voir ſans plaiſir dans Monſieur de Monteſquieu, tout le brillant des plus aimables ſailles, joint aux graces les plus décentes de la raiſon. De ſon côté, M. de Monteſquieu n'admira rien tant dans le Prince Eugéne, que l'éclat que ce Prince ajoûtoit tous les jours à ſa gloire, & le ſeul qu'il pût y ajoûter: Un grand fonds de modeſtie & de ſimplicité.

Au ſortir de Vienne, notre Voyageur alla en Hongrie. C'eſt la partie de ſes voyages qu'il a écrite avec le plus de ſoin. Il parcourut enſuite l'Italie. Il vit à Veniſe le fameux Law, à qui de tous les biens de la France, dont il avoit cru pouvoir diſpoſer en Maître, il ne reſtoit qu'un diamant aſſez beau, qu'il engageoit & qu'il retiroit tour à tour, ſelon la bonne ou la mauvaiſe Fortune du jeu, autrefois ſa paſſion, alors le ſeul moyen qu'il eut de ſubſiſter & vivre. Un jour la converſation roula ſur le ſiſtéme. Pourquoi, lui dit M. de Monteſ-

quieu, n'avez-vous pas essayé de corrompre le Parlement de Paris, comme le Ministère Anglois fait à l'égard du Parlement de Londres ? Quelle différence, répondit Law. L'Anglois ne fait consister sa liberté qu'à faire tout ce qu'il veut; & le François ne met la sienne qu'à faire tout ce qu'il doit. Ainsi l'intérêt peut engager l'un à vouloir ce qu'il ne doit pas faire; & il est rare qu'il porte l'autre à faire ce qu'il ne doit pas vouloir.

M. Law ne fut pas le seul homme célébre que M. de Montesquieu eut occasion de voir durant son séjour à Venise. Le Comte de Bonneval y étoit en même tems. Flatté de converser avec un Homme en état de l'entendre, cet illustre proscrit lui raconta toutes ses avantures; toutes les actions Militaires ausquelles il avoit eu part. Il lui peignit le caractére de tous les Princes, de tous les Généraux, de tous les Ministres qu'il avoit connus. On peut juger aisément qu'elle devoit être la naïveté d'un tel pinceau. La passion voit tout dans l'objet qu'on aime, ou qu'on déteste, & ici elle en confioit l'expression aux mains d'un Peintre, dont le Dieu des Arts sembloit lui-même avoir formé le génie. Le Comte de Bonneval ne cacha sans doute à M. de Montesquieu, que le dessein

dessein qu'il exécuta dans la suite, si pourtant ses ennemis l'avoient déja réduit à ne plus attendre que l'occasion de le remplir. Peu scrupuleux dans le choix des moyens, le plus sûr lui parut le plus juste; & en se fixant en Turquie, il prit plutôt un parti, qu'il n'adopta des sentimens.

Appliqué à étudier les hommes dans les hommes même, M. de Montesquieu trouvoit heureusement dans la plûpart d'entre eux cette prévention de justice & de raison qui ouvre les cœurs, & les engage à se livrer avec autant de promptitude que de confiance. Sa réputation l'avoit devancé à Turin; mais sa candeur, toujours égale, contribua bien autant à lui mériter l'amitié du Comte de Breille, qui a été depuis Gouverneur de Son Altesse Royale le Prince de Piedmont, & celle du Commandeur de Solare son frere, qui a été plusieurs années de suite Ambassadeur du Roi de Sardaigne en France, & qui l'est actuellement à Rome.

Cette ancienne Capitale du Monde, que je viens de nommer, ne devoit point échaper aux regards attentifs de M. de Montesquieu. Aussi de toutes les Villes d'Italie ce fut celle où il s'arrêta plus long-tems. Il eut le bonheur d'y voir souvent le Car-

dinal de Polignac, alors Ambassadeur de France, & le Cardinal Corsini, depuis élevé au Souverain Pontificat sous le nom de Clement XII.

Ce fut là vraisemblablement, que touché de la vieillesse précieuse de cette Ville, & ne voyant dans ses membres deja morts, ou mutilés, qu'une ombre d'elle-même, &, pour ainsi dire, un cadavre qu'essayoit de ranimer un reste de vanité, il forma le dessein de rechercher les causes de la décadence de l'Empire qui s'étoit élevé dans son sein, & qui delà s'étoit répandu sur presque toutes les Religions de la terre.

En quittant l'Italie, M. de Montesquieu rentra par la Suisse en Allemagne; & ayant parcouru soigneusement tous les Pays qui s'étendent de l'un & de l'autre côté du Rhin, il s'arrêta quelques tems dans les Provinces-Unies, & passa de-là en Angleterre, où il resta près de deux ans.

Les liaisons qu'il y fit avec tous les hommes célébres d'alors, & avec tous ceux qui depuis y ont joüé les plus grands rolles, le mirent à même d'approfondir le caractére, & ce qu'il désiroit le plus de connoître, la nature du Gouvernement de la Nation. Dans l'un & dans l'autre, il crut trouver quelques rapports avec les Romains; &

dès-lors il commença par des lectures presques infinies à échafauder l'ouvrage dont nous venons de parler.

Quoique souvent accueilli de la Reine d'Angleterre, cette Princesse Philosophe, qui appelloit les talens, les approchoit d'elle, les mettoit en crédit par son estime, & avoit pris plaisir aussi à s'entretenir avec les Newtons & les Lockes, il retourna dans sa Patrie, & séjourna deux ans à la Brede pour y achever son Ouvrage sur la grandeur & la décadence des Romains. Cet ouvrage parut enfin en 1733.

S'il n'étoit aussi connu qu'il l'est, je dirois que les détails & tous les faits historiques y sont fondus & ensuite enchaînés de maniére qu'ils forment, pour ainsi dire, un nouveau corps, & comme une nouvelle histoire plus intéressante & plus utile. Je ferois voir M. de Montesquieu, démêlant les passions des Romains, interrogeant leurs penchans, pénétrant leur caractére; & remuant de nouveau tous les ressorts de leur cœur pour mieux développer la constitution de leur Empire, leurs Loix, leurs vûës, leurs intérêts, leur politique, les motifs de leur ambition & les causes de tous ces prodiges qui étonnérent l'Univers, & qui firent connoître tout ce

que peut l'humanité quand on ne l'avillit point par la bassesse des sentimens & par la frivolité des mœurs & des usages.

Ce que les premiéres têtes de la République n'appercevoient pas dans le choc des opinions, ni dans le cours rapide d'un événement qu'ils dirigeoient avec prudence, mais qu'ils étoient contraints d'abandonner à la bizarrerie des conjonctures sujettes au hazard, M. de Montesquieu le voit, & d'une maniére à persuader qu'avec autant de flegme, il l'auroit également vû dans le tems. On croit l'entendre élever la voix dans le Sénat, y opiner, y balancer, y contredire les sentimens, & découvrir aux yeux de la Nation ce qu'elle avoit à craindre de l'insolente vanité d'un Peuple dont elle autorisoit les émotions: Maladie de constitution, poison funeste qu'elle portoit dans son sein dès son origine même, & que les uns ne craignoient pas assez, tandis que les autres le ménageoient trop, même en s'efforçant d'en réprimer la violence.

Ce Livre sur les Romains, que bien des Gens estiment le plus parfait de tous les Ouvrages de M. de Montesquieu, fut suivi d'un autre, qui plus d'une fois par sa vaste étendue auroit dû le rebuter. Je parle de

l'*Esprit des Loix* qu'il mit au jour en 1748. Ce n'est plus ici l'idée en racourci d'une Nation seule, c'est le portrait en grand de tous les peuples de l'Univers.

M. de Montesquieu les fait voir sortant des mains de la nature, & encore errans dans les bois. Il les suit dans les premiéres Sociétés & dans l'enceinte des Villes, où devenant plus rusés, ils deviennent peut-être plus sauvages, le masque qu'ils donnent à leur méchanceté étant une nouvelle espéce de barbarie.

Il décrit, il examine, il apprécie les devoirs qu'un intérêt commun les a contraints de s'imposer, & que rien ne soutient encore en eux que la nécessité de les remplir, c'est-à-dire, ce qui les rend plus odieux & plus insupportables.

Mais ces devoirs qu'ils négligent peu-à-peu, deviennent des loix qui vont faire désormais toute la vertu du commun des hommes. Leurs désordres les ont produites, & leur exactitude même à les observer sera toujours pour eux un sujet de honte : plus sages, ils auroient pû se passer du joug qui les retient.

Ces loix cependant sont moins des préceptes de la droite raison, que des régles arbitraires de justice. Réduites à défendre

les mauvaiſes actions, elles n'enchaînent ni ne réforment le cœur qui en eſt la ſource. Faut-il s'en étonner? Elles ſont l'ouvrage des hommes. De-là leurs avantages & leurs inconvéniens que M. de Monteſquieu ſçait ſi bien approfondir. Il pardonne à quelques Loix leurs bizarreries, parcequ'il eſt des maux, ou qui deviennent moins ſenſibles à meſure qu'on les ſouffre, ou dont on ne peut guérir un ſimptôme, ſans en aigrir pluſieurs à la fois.

Il remarque que l'inſtinct, l'éducation, l'intérêt, l'habitude, des principes même de Religion, conſpirant dans chaque Pays à faire ſupporter les Loix qui y ſont établies, ni la raiſon ne peut rompre, ni le tems même ne peut uſer les liens qu'elles ont formés. Il y découvre cependant un levain qui fermente & les corrompt, mais qui ſert toutefois à les entretenir dans leur force. Ce levain, ce ſont les paſſions des hommes qui voudroient les détruire, & qui ſervent à les mieux établir. Il prétend que la crainte les rend plus reſpectable aux uns, l'honneur plus aiſées aux autres, & il voudroit que l'amour de la vertu, qui les fait obſerver à quelques-uns, les engageat tous à s'y ſoumettre.

Jamais Légiſlateur ne vit mieux d'un

coup d'œil tout le mécanisme du monde moral, & ne démêla avec tant de justesse, selon la variété des génies & des climats, cet amas confus d'intérêts politiques, qui comme autant de ressorts différens dans leurs rapports & leurs usages, donnent à la vérité divers mouvemens à la machine ; mais contribuent tous ensemble à lui faire produire, pour le bien des Sociétés, tous les effets nécessaires à leur maintien & à leur durée. Ainsi discutant les Loix de tous les tems & de toutes les Nations du monde, l'esprit qui les a dictées & les effets qu'elles ont produits, il fait à peu près ce que font de nos jours les plus sçavantes Académies, qui rassemblent tous les phénoménes particuliers de la nature, dont la réünion sous un seul point de vûë, servira peut-être un jour à deviner le vrai sistême de l'Univers.

Quelque prodigieux que fut le succès de l'*Esprit des Loix*, cet Ouvrage essuya des critiques dont on ne parle déja plus ; mais on se souviendra long-tems de la réponse que M. de Montesquieu ne dédaigna pas d'y faire ; Ouvrage peut-être plus admirable que celui qu'il défendoit. On l'y voit, plus que par-tout ailleurs, dans toute la naïveté de son naturel. C'est le ton de sa

conversation, c'est M. de Montesquieu lui-même, ne montrant que de la candeur & de la probité, & joignant à la force de la raison, à l'enchaînement des idées, à l'énergie des expressions, un goût éclairé de la politesse & des bienséances, qu'il estimoit plus que l'Ouvrage même dont il ne remanioit les vérités & les principes, que par le seul motif qui le lui avoit fait entreprendre: Le bien & le bonheur de l'humanité.

Ne dissimulons pourtant pas ce qu'on croit encore à présent pouvoir reprocher à M. de Montesquieu dans l'*Esprit des Loix*: Une maniére de penser trop fine, une rapidité & comme une *accélération* de pinceau dans quelques endroits où l'on eut souhaité plus de détails, une exécution plus large & plus moëlleuse, un ton de couleurs plus ferme & plus chargé; mais disons aussi que M. de Montesquieu a craint quelquefois de tout exprimer, & qu'aussi quelquefois il a crû pouvoir sous-entendre ce qu'un œil attentif lui permettoit de supprimer. C'est aux esprits bornés à étendre la superficie des choses; les grands génies en pénétrent d'un coup d'œil la substance & la montrent d'un seul trait. Leurs pensées qui se précipitent dans le feu de la composition, leur laissent à peine le tems

de les mettre dans un jour plus favorable. Plus d'art & de façon pourroit leur donner plus d'éclat & de parure, mais pourroit-il leur donner plus d'ame & de chaleur?

M. de Montesquieu, que les Académies de Londres & de Berlin avoient eu autant d'empressement d'adopter, qu'en avoit eu l'Académie Françoise, joüissoit malgré ses critiques de toute la gloire qu'il méritoit, lorsqu'il apprit que le Roi, notre Fondateur, animoit ici les Arts, les mettoit en valeur, & se plaisoit à trouver des Rivaux dans tous ceux dont les talens paroissoient mériter son estime.

Ce seroit ici le lieu de parler du désir qu'il témoigna d'être reçu des premiers dans notre Société. Mais l'Histoire que j'ai donnée de notre établissement en fait mention; & nous nous sommes fait un honneur d'insérer tout au long dans nos Mémoires le Discours qu'il envoya pour le jour de sa reception. Nous nous rappellerons long-tems, avec plaisir, les applaudissemens que reçut cet Ouvrage. Nous crûmes appercevoir dans *Lysimaque* l'objet continuel de notre admiration & de nos hommages.

M. de Montesquieu nous représentoit d'abord l'ancien Héros, supportant son in-

fortune avec autant de courage, que s'il en eût joui comme on jouït des plaisirs ; & il le montroit ensuite devenu Roi d'un Peuple qui l'aimoit, & dont les justes acclamations le faisoient souvent s'écrier dans un transport de joye qui ne nous est pas inconnu : *Mes Sujets sont heureux, & je le suis.*

Les grands sentimens répandus dans cet écrit, auroient pû nous montrer en même tems la noblesse, l'élévation, toute la beauté de l'ame de M. de Montesquieu ; ses vertus ne lui faisoient pas moins d'honneur que son génie ; & à proprement parler, c'étoit son cœur, son ame, ses vertus qui conduisoient sa plume. Ses livres étoient d'autant plus admirables, qu'il pensoit & qu'il agissoit comme il écrivoit. Il semble s'être dépeint lui-même, lorsqu'il parle de ces hommes „ * chez qui la vertu est „ si naturelle, qu'elle ne se fait pas même „ sentir, qui s'attachent à leur devoir sans „ s'y plier, & s'y portent comme par „ instinct. " Et comment pouvoir douter que ce ne soit M. de Montesquieu, dès qu'il ajoûte ces mots : „ Voilà, continuë-„ t'il, les Gens que j'aime, non-pas ces

* Lett. Pers. T. I. Lett. XLVIII.

„ Hommes vertueux, qui semblent être
„ étonnés de l'être, & qui regardent une
„ bonne action comme un prodige dont le
„ récit doit surprendre.

De-là venoit, comme nécessairement en lui, cet air simple & ingénu, qui sert de parure à la vertu, & qui ne l'embellit qu'autant qu'elle l'ignore. De-là cette probité douce, unie, toûjours égale, sans aigreur ni dédain, sans impétuosité ni saillie; cette autorité tranquile sur lui-même qui lui faisoit toûjours parler raison. J'en appelle à ceux qui l'ont vû quelques tems à notre Cour. Ils nous diront que sa phisionomie avoit toute la naïveté de son ame. Véritablement il étonnoit par l'excès de sa franchise, & l'on avoit peine à décider, si malgré la vivacité de son esprit, il n'ignoroit pas plutôt les artifices, qu'il ne dédaignoit de s'en servir. Doit-on être surpris après cèla si sa candeur attiroit la confiance? Ami fidéle, officieux, toujours aussi sûr qu'agréable, il possédoit l'Art de se faire désirer par-tout. Incapable de jalousie, les succès des autres étoient comme autant de succès pour lui; & la loüange qu'il méritoit le plus, étoit celle de n'en exiger aucune. Il n'estimoit pas assez le bien qu'on disoit de ses Ouvrages, pour

se faire un mérite de n'en être pas touché ; & jamais on ne lui reconnut d'autre amour propre, que le peu qu'il en faut pour résister à ses illusions. De cette façon, il eut le bonheur de conserver sans la moindre interruption, & tout le tems de sa vie, l'estime des hommes, je ne dis pas seulement celle que l'inclination enfante ou qu'elle soutient, mais cette estime même, qui donnée par raison & par justice, ne cherche d'ordinaire qu'à finir, parce qu'elle est presque toujours forcée.

M. de Montesquieu épousa le 30. Avril 1715. Demoiselle Jeanne de Lartigue, fille du Sr. Pierre de Lartigue, Lieutenant-Colonel au Régiment de Maulevrier; & de ce Mariage il a eu un fils & deux filles. Le fils est un de nos Associés; & comme son Pere, il ne marche à la gloire des Lettres que sur les pas de la vertu.

Quoique M. de Montesquieu ne fut point d'un tempérament des plus robustes, il n'étoit sujet à aucune infirmité; & il jouissoit d'une santé aussi parfaite qu'on a droit de l'espérer d'une vie sobre & réglée, & sur-tout de la tranquilité d'une ame exempte de passions, lorsque tout d'un coup il fut attaqué d'une fiévre maligne.

Ni ſa Philoſophie, ni la Religion ne l'abandonnérent dans ſa maladie. Il mourut le 10. Février de cette année, auſſi regretté de toute l'Europe, que méritoit de l'être un génie ſublime devenu l'Oracle de l'humanité.



COMPLIMENT.

Prononcé le 26. Novembre 1755. à l'occasion de la Statuë élevée par STANISLAS LE BIENFAISANT, à LOUIS LE BIEN-AIMÉ.

Par M. le Comte DE BRESSEY, *Mestre-de-Camp de Cavalerie, en sa qualité de Directeur de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Nancy.*

SIRE,

UNE Société qui jouït du glorieux avantage d'avoir pour Modéle & pour Chef son Fondateur & son Roi, vient mêler ses transports à ceux de toute la Nation: Elle vient admirer un spectacle qui étonne les yeux par sa Magnificence, & qui pénétre l'ame des sentimens les plus vifs. Les annales des tems, les fastes de l'Univers ne nous en offrent aucun exemple: C'est dans le cœur du meilleur des

Rois que devoit éclore le plus noble de tous les projets : Tout s'anime pour le célébrer, tout paroît respirer pour le sentir.

Les murs même de cette Capitale semblent tressaillir de joye à la vûë du génie bienfaisant qui les embellit : Les Arts ressuscités dans son sein, s'étonnent de leur succès, & font éclater une nouvelle émulation : Par quel prodige, le fer souple & docile, est-il devenu le rival des métaux les plus précieux ? Ces Arcs, ces Trophées, ces Portiques, rendent hommage à leur créateur. Le Peuple des campagnes se mêle en foule aux Citoyens des Villes ; tous veulent voir un Maître qu'ils adorent. La joye publique a rompu ses digues ; elle porte jusqu'aux Cieux les cris de l'amour & du respect ; par-tout, elle allume ces feux destinés à éclairer nos fêtes ; elle les embellit d'un nouvel éclat : L'air retentit au loin du bruit confus des Instrumens : L'airain tonne sur nos Remparts : La Majesté se déploye sur un Trône que l'Amour environne ; je vois à ses pieds un Sénat respectable, une Noblesse illustre, les Grands de l'État, les Princes de l'Eglise ; j'y vois tous les Ordres de ma Nation.

Quel prodige d'amour & de puissance sort du cœur de mon Roi ? Un monument

matiére universelle, (1) qui doit servir à la composition de tous les corps, qui doit prendre la forme du Ciel & de la Terre. Mêlé indistinctement de parties fluides & solides, l'Univers n'a point encore reçu de la volonté du Créateur ces modifications (2) qui doivent le varier à l'infini. C'est un cahos, un abîme obscur, où le souffle du Tout-Puissant n'a point encore (3) fait éclorre la lumiére. Il parle, & les globules qui doivent la (4) faire briller à nos yeux, prennent la forme propre à la répandre. L'air (5) le plus subtil s'éleve au plus haut de la sphere du monde, le moins (6) délié environne la masse la plus épaisse de la matière, & devient capable de soutenir les eaux suspenduës. A la voix du Créateur notre globe prend de la solidité, par la (7) séparation des fluides qui sont renfermés

(1) *In principio creavit Deus Cœlum & Terram.*
(2) *Terra autem inanis & vacua.*
(3) *Et tenebræ erant super faciem Abyssi.*
(4) *Dixitque Deus, fiat lux: & facta est lux.*
(5) *Et fecit Deus firmamentum.*
(6) *Divisitque aquas quæ erant sb firmamento, ab his quæ erant super firmamentum.*
(7) *Dixit verò Deus: congregentur aquæ quæ sub cœlo sunt, in locum unum: & appareat arida, & factum est ita & vocavit Deus aridam, terram, congregationesque aquarum appellavit, Maria.*

Vous le sçavez, MESSIEURS; c'est le propre du génie d'élever le vol de l'esprit & d'étendre ses vuës. Mais en l'élevant, il l'entraîne souvent hors de sa sphere: En étendant ses vuës, il les fixe sur des objets qu'il est presque toujours dangereux d'atteindre, parce qu'il est également naturel & funeste de s'y attacher.

Par ses méditations & ses recherches le génie parvient-il à acquérir des connoissances sur lesquelles il croit pouvoir se reposer? Dès-lors il ne juge rien d'impénétrable à ses lumiéres. Ses idées deviennent des principes incontestables; ses systêmes, des plans qu'il seroit téméraire d'oser réformer. Il y raméne tous les Êtres, & fallut-il donner à la matière des propriétés qui l'élevent à la nature des esprits, fallut-il assujettir les esprits aux loix ausquelles la matiére est asservie, il sçaura les forcer de se plier selon ses vuës. L'infini lui-même ne sera pas à couvert de ses entreprises audacieuses: Il appellera en jugement la Divinité; & après s'être égaré dans la recherche des Êtres les plus bornés, il oséra limiter la vertu du Tout-Puissant, réformer les ouvrages de sa sagesse, régler sa justice, juger sa Providence, prescrire les bornes à ses droits souverains, en assigner à ses redoutables vengeances.

peut mettre en œuvre une politique cruelle & perfide, pour cimenter le despotisme de la substance & du sang des peuples ? Ne lui apprendra-t'il pas tous les subterfuges adroits, tous les détours trompeurs, toutes les interprétations frauduleuses, qui ôtent aux Loix leur force & leur vigueur, ou qui les font servir à perpétuer l'injustice en tranquillisant le crime ? Ne lui indiquera-t'il pas l'art de manier les passions pour l'intérêt des passions mêmes ? & pour peu que ces passions maîtrisent un homme dont le génie lui ouvre des routes si opposées, ne le verra-t'on pas établir la tirannie, au lieu de la sapper ; affoiblir, anéantir l'autorité des Loix, au lieu d'en développer l'esprit & l'équité ; former lui-même le tissu du bandeau qui doit couvrir les yeux de Themis, & mettre en usage l'éloquence fatale qui accélere la ruïne des Citoïens, & la chûte des Empires ? Ouvrons, Messieurs, ouvrons les Annales du Monde. Que l'expérience nous apprenne ce que nous devons attendre du génie abandonné à lui-même. Qu'y verrons nous ? Des preuves sans nombre, tracées en lignes de sang, nous instruiront de ce qu'il peut, bien plus par les grands maux qu'il a pro-

duits, que par les grands biens dont l'humanité lui eſt redevable!

Ah! ce n'eſt point à ces traits funeſtes que l'on reconnoîtra le génie dirigé par la Religion. Porté ſur les aîles de la foi, s'il s'éléve juſqu'au Trône de la Divinité, ce n'eſt que pour s'y proſterner par un hommage reſpectueux. Il n'examine point d'un œil profane un Sanctuaire impénétrable aux regards humains. Il connoît aſſez l'Etre Suprême, pour ſçavoir qu'il eſt, & qu'il ne ſeroit pas, s'il pouvoit être compris par l'intelligence finie, dans toute ſa maniére d'Etre. La parole du Tout-Puiſſant, qui retient dans leur ſphere les Elémens indomptés, fixe ſon eſprit dans les bornes qui lui ſont preſcrites, tandis qu'une main divine enchaîne dans ſon cœur les paſſions révoltées contre ſa raiſon. Sagement indocile à leurs inſinuations flatteuſes, il ne fera pas ſervir ſes lumiéres à établir leur Empire, à juſtifier leur tyrannie. Non, non, il n'eſt pas à craindre que dirigé par la Religion, le génie vienne effrayer l'humanité par les vuës profondes d'une politique odieuſe. Il n'eſt pas à craindre qu'il s'efforce d'anéantir une ſubordination néceſſaire, par ſes ſpéculations artificieuſes ſur une chimé-

son admiration ? Qui lui inspirera plus constamment cet intérêt pressant de l'humanité ; ces sentimens vifs & éclairés de l'utile & de l'honnête, dont le cœur n'est vraiment animé qu'autant qu'il est solidement vertueux, & que l'imagination ne sçait peindre qu'à proportion du sentiment ! Un sage Payen l'a dit : (1) Il faut être homme du bien, pour être vraiment éloquent : Hé ! Qui fait le plus grand homme de bien que la Religion ?

Que dirai-je de l'Histoire, de la Critique ? N'est-ce pas la Religion qui, en rendant plus pures les vûes de l'Historien, en l'attachant plus inséparablement au vrai & à l'utile, l'éloignera plus sûrement des défauts essentiels dont tant d'Écrivains n'ont pû se défendre, de l'esprit minutieux qui s'appésantit sur les inutilités, de la partialité qui colore les actions au gré de ses intérêts, de l'infidélité qui suppose les faits ou qui les altére ? Formant ses Eleves sur les grands modéles dont elle a consacré le témoignage, la Religion leur apprendra l'art d'allier la clarté & la précision, l'élévation & la simplicité, la dignité & les détails, la vivacité intéressante des récits & le mêlange utile des réflexions.

(1) Vir probus dicendi peritus. *Cato.*

Dirigées par ses Loix, la Critique examinera sans prévention, appréciera sans légéreté, reprendra sans amertume. Les Ouvrages polémiques ne seront plus le scandale des sages, ni l'opprobre des Gens de Lettres. Glorieux aux Ecrivains qui auront sçu demêler le vrai, ils auront l'avantage de former l'Artiste, le Littérateur & le Sçavant. L'amour propre délicat ne rejettera plus la vérité qui l'éclaire, pour éviter le trait malin qui le blesse.

Cette partie de la Critique qui a les mœurs pour objet, & qui prend une forme si odieuse dans ces poësies, ces Anecdotes, ces caractères, où l'impudence distile le fiel de la satire, cette Critique, reglée par la Religion, peindra le vice sans le flater; le rendra odieux, sans blesser les Citoïens; sçaura supprimer des portraits trop marqués, dès que la subordination, si essentielle dans la société, ne pourra souffrir des traits du ridicule répandu sur les personnes. Dans la Comédie, dans la Satire, dans les Ouvrages de morale, on la trouvera, comme dans la Chaire chrétienne, exacte dans ses principes, reservée dans ses détails, impénétrable dans ses applications. Elle n'en sera distinguée que par un sel, une finesse, un enjoûment qui, sans la ren-

rendre la même pour la forme, la laiſſeront reconnoître la même pour le fond.

La Poëſie elle-même, cette fille de l'imagination & de l'harmonie, élevera t'elle jamais plus haut ſon vol, que lorſqu'elle ſera portée ſur les aîles de la Religion? Chants divins des Prophetes, l'ignorance ou la prévention oſeront ſeules vous diſputer la gloire de l'emporter ſur les plus ſublimes accords des lyres profanes. Ne ſoyons pas ſurpris, MESSIEURS, de leur ſupériorité. Les objets auxquels la Religion fixe le génie poëtique, n'ont pas beſoin des efforts du talent pour ſe ſoutenir: Ils ſeroient preſque aſſez puiſſans pour ſuppléer le talent même. A leur préſence, l'eſprit eſt ſaiſi, l'imagination remplie, l'ame pénétrée... & quels effets ces impreſſions vives ne peuvent-elles pas produire dans un homme de génie! Idées ſublimes, images frappantes, ſentimens pleins de feu, enthouſiaſme divin, vous rempliſſez tout ſon être. Il ne peut plus vous contenir: Il céde à ſon tranſport. Quels chef-d'œuvres ne vont pas éclorre? Déja les plus riches inventions s'empreſſent d'orner ſes tableaux, les expreſſions les plus vives vont animer ſes deſſeins, les plus brillans coloris courent audevant de ſes pinceaux. A peine reconnoît-il

ses touches dans son propre ouvrage. Il est étonné de s'être élancé d'un vol aussi hardi & aussi sûr hors de l'humble sphere, où des idées matérielles & terrestres l'avoient jusqu'alors retenu.

N'en eussions-nous pour preuve que l'attention des plus beaux génies a soûtenir leur vol à l'aide des Fables Religieuses de la profane antiquité (1): N'en eussions-nous pour preuve que l'essor sublime de Milton, quand il raconte la chûte de l'Homme; n'en eussions-nous pour preuve que le résultat des comparaisons de *Polieucte* & d'*Athalie*, avec les plus célébres Tragédies anciennes & modernes; des poësies sacrées de *Racine*, de *Le Franc*, de *Rousseau*, avec les morceaux les plus estimés d'*Anacreon*, de *Pindare* & d'*Horace*, cette vérité seroit poussée jusqu'à la démonstration. Que dis-je! Sans les comparer à d'autres, mettons ces génies en paralelle avec eux-mêmes: Voyons, s'ils sont aussi dignes de l'immortalité, quand ils parlent le langage des passions humaines, que lorsque leur lyre célébre les grandeurs de Dieu. Ah! MESSIEURS, si le ravage des flammes menaçoit leurs Ouvrages, si nous devions

(1) Homere, Pindare, Virgile.

les perdre à jamais, ou risquer nos jours pour les dérober à la fureur de l'incendie, si nous ne pouvions en sauver qu'une partie, je vous laisse à juger, MESSIEURS, quelle seroit celle que le goût & le génie choisiroient pour se consoler de la perte de l'autre.

Je sçais qu'on pourra m'objecter qu'il est des Arts que le génie peut porter à sa perfection, sans avoir besoin que la Religion le dirige; je n'en disconviendrai pas dès que nous n'envisagerons qu'en elles-mêmes les productions de l'Art, & sans aucun rapport à une fin morale. Mais si les ouvrages de l'Art n'atteignent le dégré de perfection qui leur est propre, qu'autant qu'ils tendent à la fin, qui doit seule les rendre précieux, le bonheur de la Société; ne sera-t'il pas nécessaire que la Religion serve de guide au génie, pour qu'il y parvienne sûrement? Sans elle, je le veux, le génie approfondira l'analogie subtile des sons; il demêlera les dégradations insensibles des couleurs; il possédera la délicate œconomie des proportions; mais, sans elle aussi, sa voix langoureuse ne rendra que des airs amollissans, ses pinceaux voluptueux ne feront sortir de la toile que des sujets efféminés, ses ciseaux énervés ne

une retraite obscure & pénible, des jours brillans qu'il peut donner à des occupations plus aimables? Quoi, dès qu'il n'aura pour but de sa laborieuse activité, qu'un lucre méprisable, qu'un vil intérêt, ira-t'il enfanter des projets, former des entreprises que l'or & la faveur ne pourroient payer, & qui quelquefois ne le sont pas même de la reconnoissance publique? Quand il voit la gloire fuir ceux qui la cherchent, se refuser à ceux qui la méritent, s'échapper des mains de ceux qui l'embrassent, comment ne se reposeroit-il pas à la fin de la carriere, où la victoire a couronné sa premiere course!

Avoüons-le, MESSIEURS, pour qu'il se livre à toute son activité, il faut au génie d'autres intérêts, que ceux dont il emprunte ordinairement toute sa force. Il lui faut des points de vûë dignes de faire naître cette satisfaction secrette qui est l'ame des hautes entreprises, & qui conduit aux grands succès. Il lui faut des motifs capables d'endurcir aux travaux & d'accroître sans cesse les efforts. Eh, qui lui présentera des vûës plus sublimes, qui lui inspirera des motifs plus puissans que la Religion! Tandis que le génie borné aux points de vûës frivoles d'une ambition toute humaine, plane terre à terre, consulte la faveur

à l'ambition d'un Prince qui n'eût eu en vûë que sa gloire : Il y eut trouvé l'immortalité. Multipliés au-delà de vos espérances & de vos désirs, ils ne peuvent encore satisfaire cette grande ame, capable d'étendre ses vûës sur tous les hommes, de prévoir tous les besoins,& de prévenir tous les malheurs. C'est à vos inspirations, Religion sainte, que ses heureux sujets endoivent les preuves accumulées. C'est à vous que STANISLAS nous invite à en rendre toute la gloire. Tandis qne la Lorraine, la France, l'Europe, le Monde entier admire l'étenduë de son génie dans la grandeur des projets qu'il a conçûs, les profondeurs de sa prudence dans la sûreté des moyens qu'il a employés, la constance de son activité dans les soins toujours renaissans de sa bienfaisance ; insensible à nos éloges, peu touché de l'immortalité que nos cœurs lui décernent, il vous reporte nos hommages, comme à la source de son courage, de sa sagesse & de ses lumiéres.

Vous conserverez, ô mon Dieu, pour le progrès des Sciences & des Arts, pour l'intérêt d'un Peuple qui vous est cher, pour la gloire de votre Religion, un Prince si digne de servir de modèle aux Maîtres du monde, & d'être l'image de votre providence bienfaisante.

FIN.





